This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

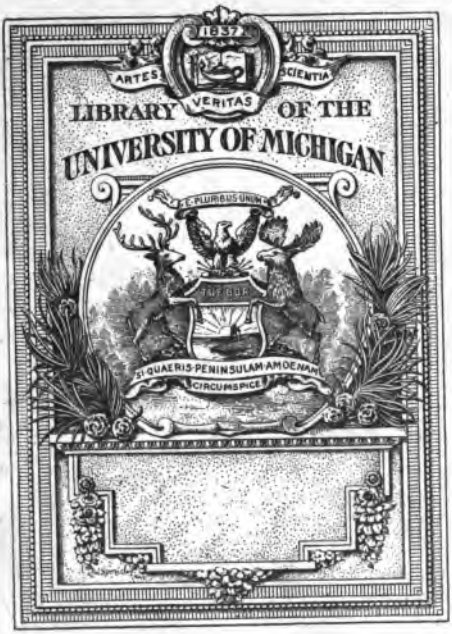
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
D82in
115

ŒUVRES COMPLETES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté	1
Amaury	1
Ange Pitou	2
Ascanio	2
Aventures de John Davys	2
Les Baleiniers	2
Le Bâtard de Mauléon	3
Black	1
La Bouillie de la comtesse Berthe.	1
La Boule de neige	1
Bric-à-Brac	2
Un Cadet de famille	3
Le Capitaine Pamphile	1
Le Capitaine Paul	1
Le Capitaine Richard	1
Catherine Blum	1
Causeries	2
Cécile	1
Charles le Téméraire	2
Le Chasseur de sauvagine	1
Le Château d'Eppstein	2
Le Chevalier d'Harmental	2
Le Chevalier de Maison-Rouge	2
Le Collier de la reine	3
La Colombe	1
Le Comte de Monte-Cristo	6
La Comtesse de Charny	6
La Comtesse de Salisbury	2
Les Compagnons de Jéhu	3
Les Confessions de la marquise	2
Conscience l'innocent	2
La Dame de Monsoreau	3
La Dame de Volupté	2
Les Deux Diane	3
Les Deux Reines	2
Dieu dispose	2
Les Drames de la mer	1
La Femme au collier de velours	1
Fernande	1
Une Fille du régent	1
Le Fils du Forçat	1
Les Frères corses	1
Gabriel Lambert	1
Gaule et France	1
Georges	1
Un Gil Blas en Californie	1
Les Grands Hommes en robe de chambre. — César	2
La Guerre des femmes	2
Histoire d'un casse-noisette	1
L'Horoscope	1
Impressions de voyage : Suisse	3
— L'Arabie Heureuse	3
— Les Bords du Rhin	2
— Quinze jours au Sinaï	1
— Le Véloce	2
— Le Speronare	2
— De Paris à Cadix	2
— Une Année à Florence	1
Impressions de voyage :	
— Le Capitaine Arena	1
— Le Midi de la France	2
— Le Corricolo	2
— La Villa Palmieri	1
— En Russie	3
— Le Caucase	3
Ingénue	2
Isabel de Bavière	2
Italiens et Flamands	2
Ivanhoe de Walter Scott (trad).	2
Jane	1
Jehanne la Pucelle	1
Louis XIV et son Siècle	4
Les Louves de Machecoul	3
Madame de Chamblay	2
La Maison de glace	2
Le Maître d'armes	1
Les Mariages du père Olifus	1
Les Médicis	1
Mes Mémoires	10
Mémoires de Garibaldi	2
Mémoires d'une aveugle	2
Mémoires d'un médecin. — Joseph Balsamo	5
Le Meneur de loups	1
Les Mille et un Fantômes	1
Les Mohicans de Paris	4
Les Morts vont vite	2
Napoléon	1
Une Nuit à Florence	1
Olympe de Clèves	3
Le Page du duc de Savoie	2
Le Pasteur d'Ashbourn	2
Pauline et Pascal Bruno	1
Un Pays inconnu	1
Le Père Gigogne	2
Le Père la Ruine	1
La Princesse de Monaco	2
La Princesse Flora	1
Les Quarante-Cinq	3
La Reine Margot	2
La Route de Varennes	1
Le Salteador	1
Salvator (suite et fin des Mohicans de Paris)	5
Souvenirs d'Antony	1
Les Stuarts	1
Sultanetta	1
Sylvandire	1
Le Testament de M. Chauvelin	1
Trois Maîtres	1
Les Trois Mousquetaires	2
Le Trou de l'Enfer	1
La Tulipe noire	1
Le Vicomte de Bragelonne	6
La Vie au désert	2
Une Vie d'artiste	1
Vingt ans après	3

POISSY. — TYP. DE A. BOURET.

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

PAR

ALEXANDRE DUMAS

— EN RUSSIE —

PREMIÉRE SÉRIE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés

9 Fa 7135 C.A

EXPLICATIONS PRÉLIMINAIRES

Je ne sais, chers lecteurs, si vous vous rappelez qu'un jour — il y aura bientôt vingt-quatre ans de cela — j'ai dit : « Je ferai le tour de la Méditerranée ; j'en accomplirai le périple ; j'écrirai l'histoire de l'ancien monde, qui n'est rien autre chose que l'histoire de la civilisation. »

On a beaucoup ri, on s'est fort moqué de moi ; un homme à qui j'avais fait gagner un million s'en est vengé par un mot charmant.

Il a dit :

— Vous ne savez pas, Dumas a découvert la Méditerranée !

Et, de ce jour-là, il s'est cru quitte envers moi.

Le mot avait sa valeur ; mais valait-il un million ? valait-il *Christine*, *Richard Darlington*, *Charles VII*, *la Tour de Nesle*, *Angèle*, que je lui avais donnés ?

J'en doute.

Ce voyage, ou plutôt cette série de voyages que je projetais, était difficile à accomplir sans l'aide du gouvernement

et avec les simples ressources d'un homme de lettres; mais, enfin, Dieu aidant, cela ne me paraissait pas impossible.

Je partis en 1834. Dans ce premier voyage, je vis tout le midi de la France, depuis Cette jusqu'à Toulon : Aigues-Mortes, Arles, Tarascon, Beaucaire, Nîmes, Marseille, Avignon, Vaucluse.

C'était un commencement.

Je repartis l'année suivante; cette fois, mon voyage dura deux ans.

De ce coup, je vis Hyères, Cannes, le golfe Jouan, Grasse, Draguignan, Nice, la Corniche, Gênes, Florence, Pise, Livourne, Turin, Milan, Pistoïa, Pérouse, Rome, Naples, Messine, Palerme, Girgenti, Marsala, Syracuse, Catane; je gravis l'Etna et le Stromboli; je visitai les îles Lipariotes; je poussai jusqu'à Lampedouse; je revins à Reggio; je remontai la Calabre, à pied, jusqu'à Pæstum. Je fus arrêté une première fois à Naples par Sa Majesté Ferdinand; j'allais revenir par Venise, lorsque je fus arrêté une seconde fois à Foligno par Sa Sainteté Grégoire XVI, ramené par les carabiniers à Trasimène, et laissé sur le bord du lac, avec injonction de rentrer en France le plus tôt possible.

Je rentrai en France.

En 1842, toujours ferme dans ma volonté, je pris une barque dans le port de Livourne, et, avec cette barque qui devait sombrer dix fois, et qui ne sombra point, je visitai l'île d'Elbe, la Pianosa, la Gorgone, Monte-Cristo et la Corse.

En 1846, je partis pour Madrid.

Je visitai Barcelone, Malaga, Grenade, Cordoue, Séville, Cadix; j'enjambai le détroit; je passai à Tanger, de Tanger à Tétouan, de Tétouan à Gibraltar, de Gibraltar à Melilla, de Melilla à Djemma-Ghazaouat, de Djemma-Ghazaouat à Oran, d'Oran à Alger.

A Alger, je fis une pause; j'avais à voir, dans l'intérieur, Blidah, le col de Mouzaïa, Milianah.

Puis je repartis, et m'arrêtai successivement à Djidjelli, à Collo, à Stora, à Philippeville; j'allai à Constantine; je, revins à Stora; je m'embarquai pour Tunis et les îles Kerkennah ; je visitai l'amphithéâtre romain de Djemdjem.

Dans mon premier voyage, en France, j'avais dépensé six mille francs; dans mon second voyage, en Italie, dix-huit mille; dans mon troisième voyage, quatre mille; enfin, dans le dernier, trente-trois mille, — dont il faut retrancher dix mille qui m'avaient été alloués par le ministère de l'instruction publique. Total : cinquante et un mille francs.

Mais la moitié de mon projet était accomplie; qu'importait ce qu'avait coûté son accomplissement?

Les ouvrages qui résultèrent de ces différentes courses furent les *Impressions de voyage dans le midi de la France*, — *une Année à Florence*, — *la Villa Palmieri*, — *le Speronare*, — *le Capitaine Arena*, — *le Corricolo*, — *de Paris à Cadix*, — *le Véloce*.

Eh bien, maintenant, il me reste à achever ce que j'ai entrepris : il me reste à voir Venise, l'Illyrie, les îles Ioniennes, la Grèce, Constantinople, les rivages de l'Asie Mineure, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, la Cyrénaïque, Tripoli.

Et d'abord je commence, avant d'aller plus loin, par faire mes remercîments à MM. les administrateurs des Messageries impériales, qui, lorsqu'ils eurent connaissance de mon projet, m'offrirent gracieusement, et sans rétribution, le passage sur leurs bateaux, pour moi et un secrétaire.

C'était beaucoup, mais ce n'était pas encore là tout ce que je désirais.

Voyager avec les bateaux des Messageries, c'est toucher Malte, Syra, Alexandrie, Beyrout, Smyrne et Constantinople; c'est voir tout ce que tout le monde voit, c'est raconter mieux ou moins bien que les autres, mais enfin c'est raconter après les autres.

Or, le voyage que je veux faire, moi, c'est un voyage que personne n'a fait jusqu'à présent.

Il faut que je le fasse avec un bâtiment à moi, avec un bâtiment qui puisse tenir la mer sans trop de danger, et cependant qui ne tire pas plus d'un mètre cinquante centimètres d'eau, afin qu'il puisse entrer dans tous les ports de l'archipel Grec, aborder toutes les criques des côtes d'Asie.

Ce bâtiment, je l'aurai un jour, et avant qu'il soit longtemps, je l'espère.

En attendant, j'ai accepté l'invitation que m'a faite un ami d'aller à Saint-Pétersbourg être le garçon de noces de sa belle-sœur, qui se marie, et d'assister, en même temps, à cette grande opération de l'affranchissement de quarante-cinq millions de serfs.

Je compte bien ne pas m'en tenir à Saint-Pétersbourg.

Quand j'aurai marié la sœur de mon ami, vu la perspective Nevski, l'Ermitage, le Théâtre-Français, le palais de la Tauride, Saint-Paul, les îles Jélaghin, la grande Millionne, l'église de Kasan, la statue de Pierre Ier; quand j'aurai passé sur la Néva quelques-unes de ces belles nuits transparentes où l'on peut lire l'écriture de la femme que l'on aime, si fine qu'elle soit, je partirai pour Moscou.

Mais, d'abord, sur la route de Moscou, je trouverai Tver, la ville des douze mille bateliers, avec son fort, bâti en 1182 par Vsevolod, prince de Vladimir, qui devint, comme notre Bourgogne et notre Bretagne, une principauté particulière, laquelle ne cessa d'exister qu'en 1490, sous Ivan III, le Louis XI du Nord, qui tua le second de ses fils et mit l'autre dans un cachot; ce qui ne l'empêcha pas de s'appeler Ivan le Grand; car il avait affranchi son pays du joug des Tatars, et il est toujours grand aux yeux de la postérité, celui qui chasse l'étranger de sa patrie.

Puis nous entrerons dans la ville sainte, pleine encore du souvenir d'un de nos désastres grand comme une victoire.

Nous monterons sur la citadelle des tzars pour voir non-seulement les coupoles dorées ou peintes en vert de ses palais, les clochers de ses églises, ses quartiers, appelés la ville de terre, la ville blanche, la ville chinoise, et le Kremlin, la tour d'Ivan le Grand, — la plus haute de la ville, qui autrefois renfermait une cloche pesant trois cent trente mille livres, — son palais anguleux, l'arsenal, le théâtre, la cathédrale, mais encore la trace de ce feu terrible qui dévora une ville de trois cent cinquante mille habitants et gela une armée de cinq cent mille hommes. Nous descendrons le cours de la rivière pour aller chercher, dans les plaines de la Moskova, le reste de la grande redoute où tomba Caulaincourt et où Ney reçut son titre de prince. Nous reviendrons à Moscou pour visiter ses bazars, qui sont déjà l'Orient, sa place de Krasnoï, sa porte de Saint-Vladimir; enfin, nous raconterons ces merveilleuses légendes de Mentchikof, le marchand de petits pâtés, et de Catherine, la servante lithuanienne.

Puis nous partirons pour Novgorod-la-Petite, Nijny-Novgorod; car ce sera l'époque de cette splendide foire qui attire les marchands de la Perse, de l'Inde, de la Chine; où l'on trouve les armes du Caucase, les argenteries de Toula, les cottes de mailles de Tiflis; où l'on vend en bloc les malachites et les lapis-lazuli; où l'on mesure les turquoises au boisseau; où l'on achète au ballot les étoffes de Smyrne et d'Ispahan; où vient, enfin, ce fameux thé de la Caravane, que la Russie paye au poids de l'argent, l'Angleterre et nous au poids de l'or.

Notre curiosité assouvie, nous nous embarquerons sur le Volga, ce roi des fleuves de l'Europe, comme l'Amazone est la reine des rivières de l'Amérique; qui arrose les gouvernements de Tver, de Jaroslav, de Kostroma, de Nijny-Novgorod, Kasan, Simbirsk, Saratov et Astrakan; qui reçoit à droite l'Oka, à gauche la Soura, la Mologda, la Cheksna, la

Kama, l'Oufa, la Samara, et qui, après un cours de six cents lieues, tombe par soixante et dix ouvertures dans la mer Caspienne.

Alors, nous trouverons Astrakan, avec ses trois bazars, destinés aux Russes, aux Indous, aux Asiatiques; Astrakan, qui touche de la main droite aux Cosaques du Don, de la main gauche aux Cosaques de l'Oural, qui, en tournant la tête, perd son regard dans les immenses steppes des Tatars Kirghis, dont les vagues de verdure sont aussi mouvantes et aussi régulières que les flots de la mer Caspienne.

Là, nous nous arrêterons quelques jours pour revoir ces hommes à la longue barbe, au bonnet pointu, aux larges culottes rouges, dont la lance, l'arc et le carquois ont été l'effroi de notre enfance; qu'une tempête de neige a enlevés aux bord de l'Asie et du Turkestan, et jetés, comme au temps d'Attila, dans nos plaines et dans nos villes; nous chasserons l'outarde sur ces petits chevaux descendants de ceux qui ont mordu l'écorce des arbres du bois de Boulogne et essayé d'arracher de son piedestal de bronze la statue de Napoléon; puis, quand nous aurons visité ces pêcheries immenses qui fournissent ces esturgeons dont la chair d'un seul ferait le repas d'un village, ces sterlets dont le prix d'un seul ferait la fortune d'une famille, nous reprendrons le bateau à vapeur, qui nous fera faire halte à Kislar et à Derbend en nous conduisant à Saliars. Là, nous remonterons le Kour jusqu'aux steppes de Karaïa, où une tarantasse nous attendra pour nous conduire à Tiflis.

Respirons un instant dans la *ville chaude*, ainsi nommée de ses bains sulfureux. Mettons-nous à la fenêtre du palais de la charmante princesse Marie Galitzine et regardons aller l'Europe dans l'Inde et l'Inde dans l'Europe.

Nous sommes sur leur passage, dans la capitale de la Géorgie, dans la résidence des rois de Karthli. Gengis-Khan, au XII^e^ siècle, Mustapha-Pacha, en 1576, l'ont prise et

ravagée ; Aga-Mohammed-Khan l'a détruite deux cents ans après; enfin, les Russes l'ont prise et rebâtie en 1801.

C'est aujourd'hui une ville splendide avec quarante mille habitants, deux archevêchés, l'un géorgien, l'autre arménien, une belle cathédrale, des casernes et des bazars.

Nous sommes au pied du Caucase, et nous allons avoir à passer devant le rocher où fut cloué Prométhée, et à visiter le camp de Schamyl, cet autre titan qui, de même que Job l'excommunié luttait dans son burg contre les empereurs d'Allemagne, lutte, lui, dans sa montagne, contre les tzars de Russie.

Schamyl connaît-il notre nom et nous permettra-t-il de coucher une nuit sous sa tente ?

Pourquoi pas ? Les bandits de la sierra le connaissaient bien, et nous ont bien permis de coucher trois nuits sous leurs huttes.

Cette visite faite, nous descendrons dans les plaines de Stavropol; nous laisserons à notre droite les Kalmouks tatars, à notre gauche les Cosaques de la mer Noire; nous nous arrêterons à Rostov, sur la mer d'Azof, les anciennes Palus-Méotides; nous prendrons une barque et nous irons visiter Taganrog, où Alexandre mourut de regret, — peut-être de remords, — et Kertch, l'ancienne Panticapée des Milésiens, où Mithridate, poursuivi par les Romains, se donna la mort; de là, nous remonterons sur le bateau à vapeur, qui nous déposera deux jours à Sébastopol, nous reprendra pour nous conduire à Odessa, et ne nous déposera qu'à Galatz.

Alors, je me retrouverai dans les domaines de mes anciens amis les hospodars d'Iassy et de Bucharest, des Stourdza et des Ghika. Je serrerai la main en passant au caïmacam actuel, que j'ai connu enfant et déjà prince de Samos. Je verrai si Semlin et Belgrade sont toujours en guerre; je remonterai jusqu'à Vienne; j'y visiterai Schœn-

brünn, le palais-tombeau; Wagram, la plaine aux souvenirs terribles; l'île de Lobau, où Napoléon reçut du fleuve qu'il voulait enchaîner, comme Xercès, le premier avertissement de la destinée.

Vienne, c'est Paris : en trois jours, je me retrouverai au milieu de vous et je vous dirai, chers lecteurs : « J'ai fait en six mois trois mille lieues; me reconnaissez-vous ? Me voilà. »

IMPRESSIONS

DE VOYAGE

— EN RUSSIE —

I

LA FAMILLE KOUCHELEF

Avant de nous mettre en route, il convient que nous vous fassions faire connaissance avec nos compagnons de voyage.

Si, vers la fin de l'hiver dernier, vous avez passé par hasard, de minuit à quatre heures du matin, sur la place du Palais-Royal, vous avez dû voir une chose qui faisait la stupéfaction des cochers de fiacre et des balayeurs, seules créatures humaines qui aient le droit d'être éveillées à de pareilles heures.

C'était tout un premier étage de l'hôtel des *Trois Empereurs*, avec un balcon tout garni de rosiers, de camellias, de rhododendrons et d'azaléas, éclairé *à giorno*, et laissant

entrer l'air et la fraîcheur de la nuit par ses quatre fenêtres, toutes grandes ouvertes, à moins que Sivori ne jouât ses ravissantes études sur le violon, ou Ascher ses merveilleuses mélodies sur le piano.

Dans ce salon, et à travers les fenêtres ouvertes et les fleurs épanouies, on voyait, de la rue, causer, se promener, gesticuler une douzaine d'hommes, parlant d'art, de littérature, de politique, de bric-à-brac, de tout, excepté de bourse et d'agio; causant, enfin, — chose plus rare que l'on ne croit, — qui n'a jamais existé qu'en France, et qui, en France, j'en ai bien peur, commence à se perdre, grâce à l'introduction du cigare et à la fuite des soupers.

De temps en temps, une jeune femme de vingt-trois à vingt-quatre ans, svelte comme une Anglaise, gracieuse comme une Parisienne, paresseuse comme une Asiatique, se levait du sofa où elle était couchée, prenait sans préférence le bras de celui qui se trouvait le plus près d'elle, et se traînait nonchalamment jusqu'au balcon, où elle apparaissait, ensevelie jusqu'à la ceinture dans les fleurs.

Là, elle respirait, regardait vaguement le ciel, laissait tomber quelques paroles qui semblaient, comme celles des elfes et des willis, dites pour un autre monde que le nôtre, et rentrait, après un instant, pour reprendre son attitude à moitié orientale, à moitié européenne.

Il est vrai que, si une polka résonnait, si une mazourka se faisait entendre, la nonchalante enfant du Nord se redressait, s'animait, et, bondissant, vive et légère comme une fille de Séville ou de Cadix, ne s'arrêtait que quand la musique avait cessé, que quand la fanfare s'était éteinte.

Dans ces instants de surexcitation, qui, visiblement, ne font point partie de sa vie habituelle, sa physionomie change comme ses habitudes : son œil de velours, d'ordinaire plutôt languissant que vif, entouré d'un cercle de bistre que l'on croirait tracé par le plus habile pinceau arabe, lance les

feux du diamant noir; son teint, uni comme la feuille du camellia, s'infiltre d'une teinte de carmin qui fait pâlir les roses qu'elle respire; son nez, d'une finesse extrême, se dilate; sa lèvre se retrousse et laisse voir des dents petites, fines et blanches, qui semblent alors plutôt faites pour la menace que pour le baiser.

Presque toujours, elle trouve moyen, dans les courbes qu'elle décrit au moment où elle a quitté son ottomane, de passer à portée d'un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, d'une taille ordinaire, très-mince, au visage pâle, aux yeux brillant d'un éclat étrange, qui, s'ils se fixaient, deviendraient fascinateurs, comme ceux de Manfred et de lord Ruthwen; à la main délicate et transparente, chargée de bagues; au pied mince et fin, comme celui des races aristocratiques. En passant, elle lui tend le front ou la main, et lui, avec un sourire qui colore une seconde sa pâleur, pose doucement ses lèvres sur ce front ou sur cette main, avec la même délicatesse qu'il le ferait sur un anneau ou sur une fleur.

Cette jeune femme, c'est la comtesse; ce jeune homme, c'est le comte Kouchelef-Bezborodko.

Tous deux sont Russes; le mari, de vieille race, moitié cosaque, moitié russe.

Bezborodko apparaît le premier dans les fastes historiques. Bezborodko appartenait à la ligue des Cosaques Zaporogues, retranchés derrière les cataractes du Dnieper. Dans une guerre contre les Turcs, il eut le menton emporté.

De là le surnom de Bezborodko, *sans menton*.

Vous le voyez, c'est de la noblesse à la manière de Gœtz de Berlichingen, la vraie, la bonne, la belle : qui sème sur les champs de bataille a droit de récolter dans l'histoire.

La famille apparaît avec ce surnom du temps d'André Michaelovitch.

André Bezborodko est le dernier écrivain général et grand juge des Cosaques Zaporogues.

Un jour, le feld-maréchal Romanzof passe par l'Ukraine et demande au dernier hetman Razoumovski un chef de chancellerie.

L'hetman lui donne Alexandre Bezborodko, le fils du grand juge.

A son tour, Catherine II, la vraie Catherine, quoi qu'on en dise, Catherine, qui parle très-mal le russe, — elle est Allemande, on s'en souvient, — Catherine demande à Romanzof un secrétaire assez intelligent, non pas pour écrire sous sa dictée, mais pour qu'au contraire elle écrive sous la sienne.

Romanzof lui donne le même Alexandre Bezborodko que lui a donné Razoumovski.

Le jeune homme aura, comme coup d'essai, à lui faire pour le lendemain un travail très-important.

L'impératrice jugera le nouveau secrétaire sur ce travail.

Elle le lui explique : Bezborodko écoute attentivement et se retire.

Le travail est long et compliqué; il n'aura pas trop de la nuit pour le préparer.

Mais Bezborodko est jeune, il aime le plaisir. Il doit dîner avec des amis, il doit souper avec des femmes; renoncera-t-il à tout cela pour faire un travail ennuyeux?

Non; le travail viendra après le plaisir; il rentrera le matin chez lui, et, avec sa facilité de rédaction, quelques heures lui suffiront, là où tout autre n'aurait pas trop d'un jour.

Bezborodko se laisse entraîner, et rentre chez lui à dix heures du matin.

Il a promis de livrer à Catherine son travail à dix heures et demie.

Bon! il s'en tirera par un subterfuge : il lira sur un pa-

pier blanc un prétendu travail; l'impératrice lui fera ses observations, il se retirera dans son cabinet pour corriger son rapport, et, au lieu de le corriger, il le fera.

Il entre, salue l'impératrice, tire son travail absent de son portefeuille, s'approche de la fenêtre sous prétexte qu'il a la vue faible, et, sur un papier blanc, improvise tout un projet.

L'impératrice écoute, approuve et prend la plume.

— Donnez que je signe, dit-elle; je n'ai pas la moindre observation à faire.

— Comment, Majesté! pas la moindre?

— Pas la moindre. Donnez; je suis contente de vous.

Il n'y avait pas moyen de reculer.

Bezborodko s'approcha, mit un genou en terre, et tendit le papier blanc à l'impératrice, en lui demandant pardon.

Catherine aimait assez à voir un beau jeune homme à ses genoux, soit lui demander pardon, soit lui demander autre chose.

Elle lui pardonna.

Non pas comme vous l'entendez peut-être : le vieux Romanzof avait fait la leçon à son protégé.

— Sois tout ce que tu voudras auprès de l'impératrice, lui avait-il dit, excepté son amant.

Bezborodko se défendit comme une rosière, et resta simplement secrétaire de Catherine II.

En attendant, Catherine vieillissait, et son fils Paul commençait à entrer dans cette série de folies qui firent de lui le roi le plus fantaisiste de l'Europe.

Catherine, pour s'en débarrasser momentanément, l'exila à Gatchina.

Puis, pour s'en débarrasser tout à fait, elle appela Bezborodko et lui dicta son testament.

Par ce testament, elle excluait Paul de la couronne, que, de sa main toute-puissante, au mépris des droits de l'héré-

dité, elle posait arbitrairement sur la tête de son petit-fils Alexandre.

Le premier testament écrit, l'impératrice ordonna à Bezborodko d'en faire une copie.

La copie faite, elle les signa tous deux, original et copie.

Puis elle dit à Bezborodko :

— Il n'y a qu'à toi que je me fie, Alexandre. Tu déposeras un de ces testaments dans la métropolitaine de Moscou, l'autre au sénat de Saint-Pétersbourg, et tu veilleras, après ma mort, à ce qu'il soit exécuté.

Bezborodko s'inclina et partit avec les deux testaments.

Huit jours après, il était de retour.

— Eh bien? lui demanda Catherine.

— Les ordres de Votre glorieuse Majesté sont exécutés, répondit Bezborodko.

Et Catherine, qui comptait sur la fidélité passive de son secrétaire, dormit plus tranquille sur l'avenir.

Il était temps, au reste, que l'impératrice prît cette précaution; un matin, elle se sentit atteinte de coliques et passa dans son *water-closet*, comme disent nos voisins les Anglais.

Elle y était à peine, qu'elle poussa un cri: ses femmes accoururent; elles la trouvèrent étendue à terre et morte.

A la première nouvelle, Bezborodko sauta en selle et partit au grand galop pour Gatchina.

Il y trouva Paul.

— Altesse, dit-il, j'ai une terrible nouvelle à vous apprendre.

— Laquelle? demanda le jeune prince effrayé.

Déjà prisonnier, il pouvait lui arriver pis. Le tsarévitch Alexis était un précédent.

— Altesse, votre auguste mère est morte.

— Ma mère est morte? fit le jeune prince.

— Oui, Altesse.

— Alors, tu te trompes, Bezborodko ; je ne suis plus Altesse, je suis Majesté.

Bezborodko secoua la tête.

— Comment, non ?

— L'auguste impératrice vous a déshérité.

— Déshérité, moi ! et en faveur de qui ?

— En faveur de votre fils Alexandre.

— Impossible !

— C'est moi qui ai écrit les testaments que l'impératrice a signés devant moi.

— Et qu'en as-tu fait ?

— J'ai reçu l'ordre de déposer l'un à la métropolitaine de Moscou, l'autre au sénat de Saint-Pétersbourg.

— Tu mens, Bezborodko.

— Je mens si peu, Altesse, répondit Bezborodko tirant deux papiers de sa poche, que voilà les deux testaments, écrits de ma main et signés de celle de votre auguste mère.

Et il présenta les deux testaments à Paul.

— Et qu'as-tu déposé alors au sénat de Saint-Pétersbourg et à l'église métropolitaine de Moscou ?

— Deux feuilles de papier blanc.

— Mais, si l'impératrice s'était défiée de toi et avait fait par quelque autre redemander les testaments, sais-tu que tu risquais ta tête ?

— Les beaux joueurs ne regardent pas à l'enjeu.

— Et tu es sûr que ces deux testaments soient les seuls qui existent ?

— Les seuls, j'en réponds à Votre Altesse.

— De sorte que je puis hardiment les déchirer ?

— Déchirez-les, *sire*, fit Bezborodko.

— Je te remercie, *prince*, dit Paul.

Et il déchira les testaments.

Bezborodko fut fait grand chancelier de l'empire et prince

altesse, avec vingt mille paysans à prendre où il voudrait dans l'empire de toutes les Russies.

C'était la seconde fois que le papier blanc lui portait bonheur...

Nous voilà bien loin de la place du Palais-Royal et du balcon de l'hôtel des *Trois Empereurs*; mais, soyez tranquilles, nous y reviendrons: j'ai encore sur ce sujet pas mal de choses à vous dire.

Seulement, après avoir vu ce qu'était l'un des aïeux du comte, — l'aïeul Bezborodko, — voyons ce qu'était l'aïeul Kouchelef.

Il existait, du temps d'Ivan le Terrible, une petite république située près du lac Peypus, — prononcez Peypous. Elle se nommait la république de Pskof, — prononcez comme vous pourrez.

Ivan le Terrible avait, comme Hercule, une peau de lion; mais, au lieu de prendre, comme Hercule, des pygmées, il prenait des républiques.

Il prit la république de Pskof.

La république de Pskof prise, au lieu de procéder comme pour la république de Novgorod, dont il avait brûlé la ville et tué les habitants, il laissa la vie à tout le monde, et donna même des charges à ceux des républicains qui furent assez traitables pour les accepter.

L'aïeul du comte Kouchelef fut un de ces républicains-là.

Lorsque Catherine II exila son fils Paul à Gatchina, elle lui donna une petite cour de jeunes nobles, au nombre desquels était le grand-père du comte Kouchelef.

Paul, devenu empereur, grâce aux testaments déchirés de Bezborodko, donna au jeune Kouchelef, un de ceux qu'il aimait le mieux parmi ses compagnons, le titre de comte, et le fit, en outre, chef dirigeant la marine.

Le titre de ministre n'existait pas encore: il date de l'empereur Alexandre.

Maintenant, pourquoi Paul Ier était-il exilé à Gatchina? pourquoi Catherine excluait-elle du trône Paul Ier? pourquoi donnait-elle ce trône, dont elle excluait Paul, à son fils Alexandre?

Pour trois raisons :

La première, c'est qu'elle sentait la répulsion invincible qu'avait pour elle Paul, qui ne pouvait ni oublier, ni lui pardonner la mort de Pierre III;

La seconde, c'est qu'elle s'était emparée du trône et le détenait au détriment de l'héritier légitime; — il est vrai que, de cette usurpation, jaillissait un splendide règne!

La troisième, c'est qu'elle connaissait le caractère de Paul, et qu'elle devinait que, à peine sur le trône, il allait se livrer à des excentricités sans nombre.

En effet, à peine monté sur le trône, il prit le contre-pied de tout ce qu'avait fait Catherine; se déclara le champion de toutes les vieilles idées monarchiques et réactionnaires; se proclama, tout prince schismatique qu'il était, grand maître de l'ordre de Malte, aboli par la France; se fit le chef de la seconde coalition; puis, tout à coup, à propos de six mille prisonniers faits par Brune dans la campagne de Hollande et que Bonaparte lui avait renvoyés sans rançon et habillés à neuf avec armes et bagages, il se prit d'un grand amour et d'une profonde admiration pour Bonaparte; sentiments qui, s'ils ne furent pas cause de sa mort, n'y nuisirent pas.

Quant à ces excentricités qu'avait prévues Catherine II, elles ne firent point défaut à Paul.

Petit, il se croyait grand; laid, il se croyait beau; il s'habillait comme le roi Frédéric Ier, qu'il avait pris pour modèle, quoique sa grand'tante Élisabeth lui eût fait une rude guerre, — la guerre de Sept ans, qui nous a coûté le Canada et une partie de l'Inde. Il portait une canne comme lui, une tabatière comme lui, un chapeau comme lui. Le

petit chapeau de Napoléon Ier n'est qu'un diminutif des chapeaux de Frédéric et de Paul Ier.

Cependant, les commencements du règne du nouveau souverain ne portèrent nullement l'empreinte de cette folie que craignait la tzarine qui venait de mourir. L'impératrice Marie, sa femme, était tombée la première à ses genoux et l'avait salué empereur immédiatement après Bezborodko. Paul l'avait relevée, elle et ses enfants, en les assurant de ses bontés paternelles et impériales; puis, le même jour, il avait reçu, selon leur rang et leur numéro d'ordre, les chefs des provinces et de l'armée, les grands seigneurs et les courtisans; derrière eux, un détachement de gardes avait juré fidélité au souverain, que, la veille, il gardait plutôt pour répondre de lui que pour lui faire honneur, plutôt comme prisonnier que comme héritier de la couronne; puis on était parti pour Saint-Pétersbourg, et, à l'instant même, le bruit des armes, les cris de commandement, le froissement des éperons, le craquement des grosses bottes avaient retenti dans ces mêmes appartements où venait de s'endormir pour toujours la grande Catherine; car Paul Ier, qui ne devait pas régner, venait d'être proclamé empereur, et son fils Alexandre, tsarévitch et héritier présomptif de la couronne.

Paul avait quarante-trois ans. S'il eût succédé à son père dans l'ordre légal, il eût dû régner depuis trente-quatre ans. Ces trente-quatre années-là, au contraire, avaient été trente-quatre années d'exil et de mépris; pendant ces trente-quatre années, il avait beaucoup souffert et croyait avoir beaucoup appris. Aussi arrivait-il sur le trône avec une masse de règlements, rédigés pendant son exil, qui se pressèrent autant d'apparaître comme règlements qu'il se pressa d'apparaître comme empereur.

D'abord, et pour bien indiquer l'opposition qu'il faisait non-seulement à la politique, mais encore à l'administration

de sa mère, il commença par proclamer un oukase qui contremandait une levée de recrues décrétée par Catherine, et qui, par tout l'empire, enlevait un serf sur cent. Cette mesure avait ce bon côté, qu'elle acquérait à la fois au nouvel empereur la reconnaissance de la noblesse, sur laquelle pesait cette dîme, et des paysans, qui la payaient en nature.

Zoubof, le dernier favori de Catherine, croyait avoir tout perdu en perdant la tzarine: il craignait pour ses biens, pour sa liberté, pour sa vie, et se tenait loin de l'empereur, attendant ses ordres. Celui-ci le fit venir, lui laissa ses emplois, et lui rendit la canne de commandement qu'il avait renvoyée, et qui était le signe du grade d'aide de camp général.

— Continuez, lui dit-il, à remplir vos fonctions près du corps de ma mère. J'espère que vous serez pour moi un aussi fidèle serviteur que vous l'avez été pour elle.

Ce bienfait ne fut pas perdu: nous retrouvons cinq ans plus tard Zoubof étranglant Paul Ier.

Kosciuzko, l'adjudant de Washington, le major général de Poniatowski, le vainqueur de Dubieka, attaqué le 4 octobre 1794 à Macijovice par une armée russe trois fois supérieure à la sienne, était tombé percé de coups et en criant, dit-on: *Finis Poloniæ!* Fait prisonnier, il avait été conduit à Saint-Pétersbourg, était consigné dans l'hôtel du feu comte d'Anhalt et avait pour sa garde habituelle un major qui ne le quittait jamais, mangeait avec lui et couchait dans sa chambre. Paul alla le délivrer lui-même et lui annonça qu'il était libre; puis, sans attendre les remercîments du prisonnier, il sortit. Celui-ci alors, peut-être autant pour s'assurer qu'il n'avait pas fait un rêve que pour remercier l'empereur, se fit porter au palais, la tête encore enveloppée de bandages. Paul ne se borna point à la liberté rendue, il lui offrit une terre et des paysans dans son empire; mais Kosciuzko refusa, demandant en échange une somme

d'argent, pour aller vivre et mourir où il voudrait. Paul lui donna cent mille roubles, et, vingt et un ans après, Kosciuzko mourait à Soleure.

Au milieu de tous ces premiers actes, le moment était venu de rendre les derniers honneurs à l'impératrice. Paul alors songea à accomplir un double devoir filial.

Depuis trente-quatre ans, nul n'avait, si ce n'est tout bas, prononcé le nom de Pierre III. Paul Ier se rendit au couvent de Saint-Alexandre-Nevski, où son père avait été enterré ; descendit dans les caveaux et se fit montrer par un vieux moine sa tombe ignorée, la fit ouvrir, s'agenouilla devant ses restes, tira de la main du squelette son gant, qu'il baisa trois fois; puis, ayant prié longtemps et pieusement près du cercueil, il le fit monter au milieu du chœur, ordonna que les mêmes services que l'on célébrait près du corps de Catherine au palais, fussent célébrés près de lui, et — dernier enseignement du retour des choses humaines — fit conduire le deuil de l'assassiné par les assassins eux-mêmes, ou, du moins, par ceux qui vivaient encore.

Mais, auparavant, Paul, après avoir fait couronner le cercueil de son père, — Pierre III n'avait jamais été couronné, — l'avait fait transporter au palais pour être exposé près du corps de Catherine ; et, de là, les restes des deux souverains, si terriblement séparés pendant leur vie, si étrangement réunis après leur mort, furent transportés à la citadelle, placés sur la même estrade, où, pendant huit jours, le peuple par religion, les courtisans par bassesse, vinrent baiser la main de l'impératrice et le cercueil de l'empereur.

Mais, au pied de cette tombe, Paul Ier sembla avoir oublié cette sagesse qui avait présidé à ses premiers actes. Isolé, ennuyé dans son palais de Gatchina, ne sachant que faire, n'ayant pas reçu cette éducation qui porte aux idées élevées, il s'amusait à une foule de petits détails militaires,

brossant lui-même ses boutons d'uniforme et faisant reluire les boucles de ses ceinturons. Là, il avait rêvé une foule de changements dans le costume militaire; ces changements, il s'empressa de les mettre à exécution. D'abord, il changea la couleur de la cocarde russe, qui, blanche, était un point de mire pour les fusils ennemis; la fit noire avec un liseré jaune; changea la forme du plumet, la hauteur des bottes, le nombre des boutons de guêtres; institua, dans la cour même du palais, à trois heures de l'après-midi, une revue quotidienne qu'il baptisa du nom de *wacht parade*, laquelle devint non-seulement l'affaire la plus importante de son gouvernement, mais encore le point central de toutes les affaires du royaume. C'était pendant cette parade qu'il donnait ses ordres, publiait ses oukases; ce fut pour ces parades qu'il inventa les pantalons de peau, que les soldats, été comme hiver, ne pouvaient mettre qu'en les mouillant, et qui, en séchant, dessinaient les formes comme un tricot; c'était à ces parades, enfin, que, entre les grands-ducs Alexandre et Constantin, — le grand-duc Nicolas était encore trop jeune, — tous les jours, quelque froid qu'il fît, sans fourrure, la tête nue et chauve, le nez à la bise, une main derrière le dos et, de l'autre main, levant et baissant alternativement sa canne en criant : *Raz*, *dva*, *raz*, *dva* (une, deux, une, deux)! on le voyait bravant vingt degrés de froid et trépignant pour se réchauffer.

Un jour, à l'une de ces wacht parades, un régiment manœuvra mal; Paul fit recommencer la manœuvre; et, comme la manœuvre n'avait pas mieux réussi la seconde fois que la première :

— Au trot, et en Sibérie! cria Paul.

Et le régiment, qui ne connaissait que l'obéissance passive, colonel en tête, sortit de la cour du palais et partit pour la Sibérie, où il serait arrivé, à moins qu'il ne fût resté en route, si un courrier ne l'eût rejoint à quatre-

vingts verstes de Saint-Pétersbourg et ne lui eût porté contre-ordre.

Mais les réformes somptuaires de Paul ne s'arrêtaient point à ses soldats, qu'il habillait et déshabillait comme des pantins; elles s'étendaient souvent jusqu'aux bourgeois.

La révolution française était la bête noire de Paul; or, la révolution française, en mettant à la mode les chapeaux ronds, lui avait donné l'horreur de cette espèce de coiffure; aussi, un beau matin, une ordonnance parut.

Cette ordonnance défendait de se montrer en chapeau rond dans les rues de Saint-Pétersbourg.

Pris au dépourvu, les bourgeois de la ville impériale, soit manque de chapeaux à trois cornes, soit prédilection pour les chapeaux ronds, ne changèrent pas de coiffure aussi rapidement que le désirait l'empereur; alors, l'empereur, qui aimait à être promptement obéi, plaça à l'entrée de chaque rue des Cosaques et des hommes de police avec ordre de décoiffer les récalcitrants. Lui-même, pendant cette exécution, qui heureusement s'attaquait aux chapeaux et non aux têtes, parcourait les rues de Saint-Pétersbourg en traîneau, pour voir comment ses ordres étaient exécutés.

Il allait, à la suite d'une de ces tournées, rentrer au palais, lorsqu'il aperçut un Anglais qui, soit qu'il trouvât que son chapeau allait bien à l'air de son visage, soit qu'il jugeât qu'un oukase sur les chapeaux était un attentat à la liberté individuelle, n'avait pas voulu, réclamant les priviléges de sa nationalité, se séparer du sien, et portait, du moins en apparence, un chapeau rond.

L'empereur s'arrête et ordonne d'aller décoiffer l'impertinent insulaire qui se permet de le braver jusque sur la place de l'Amirauté.

L'officier part au galop, pique vers le coupable, et le trouve respectueusement coiffé d'un chapeau à trois cornes.

Le cavalier, désappointé, tourne le dos et revient faire son rapport à l'empereur.

L'empereur prend sa lorgnette, la braque sur l'Anglais.

L'Anglais porte un chapeau rond.

L'officier est envoyé aux arrêts, et ordre est donné à un aide de camp d'aller arracher le chapeau rond de la tête du rebelle.

L'aide de camp part comme s'il s'agissait d'enlever une redoute; mais, cinq minutes après, il revient vers l'empereur et lui affirme que l'Anglais porte un chapeau à trois cornes.

L'empereur rebraque sa lorgnette sur l'Anglais; l'Anglais a décidément un chapeau rond.

L'aide de camp est envoyé aux arrêts avec l'officier.

Un général alors offre de remplir la mission qui vient d'être fatale à ses deux devanciers : l'empereur fait un signe d'approbation. Le général part au galop, sans perdre un seul instant de l'œil celui vers lequel il est envoyé.

Mais, soit que sa vue fixée sur un seul point se fatigue, soit qu'il devienne le jouet d'un mirage, il lui semble qu'au fur et à mesure qu'il approche, le malheureux couvre-chef change d'aspect, et, de la forme ronde, passe à la forme triangulaire.

En effet, quand le général arrive près de l'Anglais, l'Anglais est coiffé d'un tricorne.

Cette fois, le général veut en avoir le cœur net; il s'empare de l'Anglais, et le conduit au traîneau de l'empereur.

Alors, tout s'explique.

L'Anglais, pour concilier son orgueil national avec ce qu'il doit d'égards au souverain dans les États duquel il voyage, s'est fait confectionner un feutre qui, au moyen d'un ressort intérieur, passe subitement de la forme prohibée à la forme légale.

L'empereur trouva l'idée originale, fit grâce à l'officier, fit

grâce à l'aide de camp, et permit à l'Anglais de se coiffer à son bon plaisir.

L'ordonnance sur les chapeaux fut suivie d'une ordonnance sur les voitures.

Un matin, l'empereur rendit un oukase qui défendait d'atteler les chevaux à la manière russe, c'est-à-dire le postillon montant le cheval de droite et ayant le cheval de main à gauche.

Quinze jours étaient accordés aux propriétaires de calèches, de laudaus et de drojkis, pour se procurer un équipement à l'allemande. Après ces quinze jours, la police avait l'ordre de couper les traits des équipages qui ne seraient point selon l'ordonnance.

La réforme, d'ailleurs, ne s'arrêtait pas aux chevaux et aux voitures, elle montait jusqu'au cocher.

Les isvostchiks reçurent l'ordre de s'habiller à l'allemande, de sorte qu'à leur grand désespoir, il leur fallut couper leur barbe et, à leur grande honte, coudre au collet de leur habit une queue qui demeurait toujours à la même place, quoique leur tête tournât à droite et à gauche. Un officier qui n'avait pas encore eu le temps de se conformer à la nouvelle prescription avait pris le parti de se rendre à pied à la wacht parade, plutôt que de s'exposer à déplaire à l'empereur par la vue d'un véhicule proscrit. Enveloppé de son manteau, il se faisait suivre d'un soldat qui portait son épée.

Paul rencontra l'officier et le soldat, fit l'officier soldat, et le soldat officier.

Sous le règne de Catherine, un règlement qui remontait à la plus haute antiquité voulait que toute personne rencontrant sur son chemin l'empereur ou le tsarévitch, s'il était à cheval, descendît de son cheval; s'il était en voiture, descendît de voiture; et, quelque temps qu'il fît, que le pavé fût brûlant ou glacé, qu'il tombât de la pluie ou de la neige,

se prosternât si c'était un homme, fît la révérence si c'était une femme.

Catherine avait aboli cette ordonnance.

Paul la rétablit.

Deux événements assez graves furent la suite de cette nouvelle mesure.

Un officier général dont le cocher n'avait pas reconnu l'équipage de l'empereur, fut arrêté en pleine rue, désarmé, et envoyé aux arrêts pour quinze jours.

Les quinze jours passés, on voulut lui rendre son épée; mais le général refusa de la reprendre, disant que son épée était une épée d'honneur donnée par la grande Catherine, et que nul n'avait le droit de la lui enlever.

L'empereur regarda l'épée, vit qu'en effet elle était d'or et enrichie de diamants. Alors, il appela le général, la lui remit à lui-même, lui affirmant qu'il n'avait aucun ressentiment contre lui, mais néanmoins lui ordonna de partir dans les vingt-quatre heures pour l'armée.

Voilà qui finissait bien ; mais les choses ne finissaient pas toujours ainsi. Un des plus braves brigadiers de l'armée, M. de Likavof, tomba malade à la campagne, et, une ordonnance ayant été prescrite par les médecins, madame de Likavof ne voulut s'en fier à personne de l'aller chercher à Saint-Pétersbourg: elle partit donc pour la ville, ignorant l'oukase qui avait été rendu en son absence.

Le malheur voulut qu'elle croisât l'empereur, qui se promenait à cheval, et, dans son ignorance, elle continua son chemin sans lui rendre l'hommage voulu.

L'empereur dépêcha un officier à la poursuite de l'équipage. Le cocher et les trois valets de pied furent faits soldats, et la comtesse conduite en prison.

Le comte mourut de saisissement en apprenant cette nouvelle, et la comtesse devint folle en apprenant la mort de son mari.

Dans l'intérieur du palais, une étiquette non moins sévère était affichée.

Tout noble admis au baisemain devait faire sonner le baiser avec sa bouche et retentir le plancher de son genou.

Le prince George Galitzine, qui descendait des anciens princes lithuaniens, et dont la famille portait, depuis Michel Ivanovitch Boulgakof, ce surnom de Galitzine, qui veut dire gantelet (*galitza*), se croyant d'aussi bonne maison que le fils d'un duc de Holstein et d'une princesse d'Anhalt-Zerbst, n'ayant pas fait sonner le baiser assez haut et retentir le plancher assez fort, fut envoyé aux arrêts pour un mois.

Au milieu de toutes ces fantaisies du tzar, il lui en prit une qui nous ramène tout naturellement au comte Kouchelef-Bezborodko : ce fut d'ordonner à Bezborodko, qui n'avait pas d'enfants, de marier sa nièce au comte Kouchelef, qui avait été en exil avec lui à Gatchina.

Le mariage se fit.

Puis, comme Bezborodko mourut sans enfants, comme son frère et le fils de ce dernier moururent sans enfants, le fils du comte Kouchelef et la mère du prince Bezborodko réunirent les deux fortunes des Bezborodko et des Kouchelef.

De là vient l'immense fortune du comte Grégoire Kouchelef, dont les fenêtres jetaient, jusqu'à six heures du matin, le trop-plein de leur lumière sur la place du Palais-Royal.

II

LA CARAVANE

Expliquons maintenant comment le comte Kouchelef et sa famille se trouvaient à Paris, hôtel des *Trois Empereurs*.

Il y a un an, le comte Kouchelef décida qu'il ferait son tour de Pologne, d'Autriche, d'Italie et de France, tandis que son frère, plus jeune que lui, ferait son tour de Grèce, d'Asie Mineure, de Syrie et d'Égypte.

Le comte Kouchelef fit ce qu'eût fait à sa place Monte-Cristo : il prit des lettres de change pour deux millions sur tous les Rothschild de Vienne, de Naples et de Paris.

Puis il partit.

Il emmenait avec lui douze personnes seulement.

Une chose à peu près informe, mais ressemblant plus à un manchon qu'à toute autre chose, suivait ces douze personnes, et particulièrement la comtesse.

C'était, introuvable dans ses long poils, une petite chienne king's-charles.

Faisons défiler devant nos lecteurs les personnages principaux et même secondaires avec lesquels nous avons été appelé à faire connaissance.

D'abord, après le comte et la comtesse, viennent, par rang de parenté, une jeune fille de dix-huit ans et un petit garçon de six.

La jeune fille, gracieuse plutôt que belle personne, par-

faite de taille, charmante de sourire, sympathique d'esprit, est la sœur de la comtesse. Elle est fiancée : c'est à sa noce que je suis invité. Je ne puis donc en parler qu'avec la même réserve et la même délicatesse que je parlerais de la couronne d'oranger qu'elle portera sur sa tête le jour où elle marchera à l'autel : on l'appelle Alexandrine.

Le petit garçon est un miracle de gentillesse et d'éducation.

Jamais vous ne le rencontrez sur votre chemin, jamais vous ne le trouvez dans vos jambes, jamais il ne grimpe sur vos genoux, jamais il ne vous tire les cheveux, jamais il ne vous jette un joujou à la tête, jamais il ne vous fourre un bâton dans l'œil, jamais il ne vous assourdit avec son tambour, jamais il ne vous fatigue de ses questions ; il est dans le même salon que vous : où cela? on n'en sait rien; on ne le voit pas : il joue derrière quelque fauteuil, ou sous quelque table, ou sous quelque piano. Il est à la même table que vous : jamais on ne l'entend. Aussitôt qu'il n'a plus faim, il se lève de table, disparaît, et on ne le revoit plus.

J'en souhaite de pareils à tous les gens chez lesquels je vais, encore plus pour moi que pour eux.

Et joli avec cela! rond comme une boule, frais à embrasser comme un brugnon.

En voyage, on ne sait pas où il est ; il est avec mademoiselle Hélène ou avec les femmes de chambre. On le retrouve en arrivant, souriant comme un bouton de fleur qui vient de s'ouvrir.

Il s'appelle Alexandre, et, par diminutif, Sacha.

Après la parenté vient *la famille*, dans le sens que l'antiquité donnait à ce mot.

A la tête de la famille, marche Dandré. C'est le directeur de la caravane, le... Ma foi ! j'ai oublié le mot arabe.

Dandré est d'origine française, — comme l'indique son nom, — légèrement doré de russe; c'est un jeune homme de

vingt-cinq à vingt-six ans, qui a quitté sa jeune femme et son enfant pour suivre le comte Kouchelef.

C'est lui qui tient la caisse, qui touche les traites, qui vérifie les dépenses, qui acquitte les notes. Il a toujours et à tout hasard en voyage une centaine de mille francs sur lui : on ne sait pas ce qui peut arriver.

Il est, en outre, chargé d'expédier le courrier qui commande les chevaux, si l'on court la poste; qui retient les wagons, si l'on voyage en chemin de fer; qui choisit les chambres, si l'on va en bateau à vapeur.

Dans les passages difficiles, Dandré ne s'en rapporte qu'à lui-même : il part d'avance, on arrive, et tout est aplani.

S'il y a des voleurs sur la route, comme cela arrive quelquefois en Italie, et même ailleurs, il traite avec les voleurs.

S'il n'y a qu'une mauvaise auberge, de cette mauvaise auberge, il en fait une bonne.

S'il n'y en a pas du tout, il en crée une.

On descend de voiture, de wagon ou de paquebot : on trouve un dîner splendide et des vins pour tout le monde.

C'est à lui que le comte dit :

— J'ai vu un beau collier de perles ou une belle rivière de diamants chez Lemonnier : prenez quatre-vingts mille francs, mon cher Dandré, et faites-moi le plaisir d'aller me chercher cela.

C'est à lui que la comtesse dit :

— Mon cher Dandré, on m'a parlé d'une pauvre mère de trois enfants qui vient d'accoucher d'un quatrième; elle n'a pas de pain pour les trois premiers et pas de linge pour le dernier : prenez cinq cents francs et faites-moi la grâce de les lui porter.

Dandré, comme on le voit, est l'homme indispensable.

A côté de cela, c'est un garçon d'une charmante finesse d'esprit, un conteur plein de verve et de brio, un voyageur

infatigable. Il a parcouru la Perse et la Turquie; il a fait la guerre dans le Caucase; il a été neuf fois de Saint-Pétersbourg à Tiflis, comme chancelier attaché au comte Voronzof.

Le comte Kouchelef l'a trouvé à la chancellerie du conseil des ministres, et, appréciant l'homme, il l'a pris à la chancellerie et aux ministres.

Dandré aurait pu, pendant le voyage, et sans qu'il y parût, mettre cent mille francs dans sa poche, rien qu'en acceptant les commissions que lui offraient les marchands et les fournisseurs.

Mais Dandré leur a ri au nez, sans doute pour avoir l'occasion de leur montrer les dents, qu'il a fort belles.

Le fat!

Après Dandré vient le docteur Koudriavtzef.

Le docteur Koudriavtzef est un homme de vingt-huit à trente ans, un Russe pur sang; ne disant pas et ne sachant pas un mot de français; sans aucune prétention que celle de guérir ses malades, et encore je ne suis pas bien sûr qu'il l'ait. Le comte l'a récolté dans un de ses voyages de Moscou à Svenigorod — la ville qui sonne. — Il était né à Koralovo sur les biens de la comtesse, et était resté innocemment à l'endroit où il était né. C'est un médecin pratique, un homme simple, un cœur d'or.

Le docteur Koudriavtzef, quoique loin d'être coquet, ne quitte pas deux choses qui semblent être devenues les appendices de sa personne, et cela quelque temps qu'il fasse :

La première est un plaid que la comtesse lui a donné, et qu'il roule pittoresquement autour de son torse.

La seconde est une canne qu'il s'est faite avec un flacon du comte, et de laquelle il fouette cavalièrement l'air.

Comment se fait-on une canne avec un flacon ? demanderez-vous, chers lecteurs.

Je vais vous expliquer cela, et vous verrez que ce qui semble très-compliqué au premier abord, est on ne peut plus simple en exécution.

Le comte, très-nerveux, a toujours sur lui un flacon d'éther.

Un jour, il avait cassé son flacon.

Koudriavtzef le ramassa, comme il eût ramassé un blessé, pour le rappeler à la vie, s'il était possible.

Le blessé était mort.

Alors, Koudriavtzef comprit que, d'un vieux flacon, on pouvait faire une canne neuve.

Il tira du verre la partie supérieure qui était en or et qui s'ouvrait, d'un côté à l'aide d'un ressort, et de l'autre à l'aide d'une charnière; il acheta un jonc de la grosseur du goulot du flacon; il introduisit le jonc dans la partie inférieure du goulot, et il s'en fit une pomme de canne niellée, guillochée, émaillée.

Cette pomme est d'une suprême coquetterie : elle s'ouvre comme s'ouvrait le flacon. Le docteur y introduisit un tampon d'ouate parfumée, et il a tout à la fois une canne dont il se sert coquettement, et une cassolette qu'il respire avec délices.

Le docteur Koudriavtzef s'est trouvé à Rome au moment du carnaval. Il a d'abord, en homme sérieux qu'il est, fort méprisé Dandré, qui adoptait les déguisements les plus fantastiques; bientôt, entraîné par l'exemple, il s'est mêlé à la foule avec son plaid, sa canne et un faux nez; puis il a, toujours orné de son plaid et armé de sa canne, risqué un costume de pierrot; puis, sans quitter les appendices susdits, il a endossé un déguisement de *pulcinello*. Enfin, passant du règne animal au règne végétal, il a été, grâce toujours à son plaid et à sa canne, un des choux, une des carottes, un des poireaux les plus réjouissants de la rue du Cours et de la place d'Espagne.

Quand on veut le faire rougir jusqu'aux oreilles, on n'a qu'à lui parler de ces heures de folie où il a perdu sa dignité et compromis celle de la science.

Le docteur Koudriavtzef a plus de besogne que l'on ne pourrait croire.

C'est lui qui soigne les bosses que se fait Sacha, les migraines de la comtesse, et les coupures de mademoiselle Hélène, de mademoiselle Annette et des femmes de chambre.

Il n'a, dans ce moment-ci, d'autre malade que moi. Il me soigne d'un furoncle gros comme un œuf de pigeon, qui a eu l'ingénieuse idée de s'épanouir sur la pommette de ma joue droite. Le docteur prétend que, grâce à ses soins, j'en serai quitte pour une cicatrice dans le genre de celle du duc de Guise.

Dieu l'entende! J'ai eu peur un instant qu'on ne fût obligé de couper la tête pour sauver le reste du corps.

Après le docteur Koudriavtzef vient le professeur Reltchensky.

C'est l'ancien gouverneur du comte, dont il a fait l'éducation; puis, l'éducation faite, il a trouvé la maison bonne, et y est resté.

C'est le type du collectionneur.

De tout ce qu'on méprise, de tout ce qu'on repousse, de tout ce qu'on jette, de tout ce qu'on démanche, de tout ce qu'on casse, il se fait des collections.

Il a à Pétersbourg, dans la maison d'hiver du comte, un appartement au rez-de-chaussée. Cet appartement est un véritable magasin de bric-à-brac, où il a réuni, je ne dirai pas un peu de tout, mais beaucoup de tout : coffrets incrustés aux serrures perdues; tables à trois pieds, auxquels on en a ajouté un quatrième; poteries de Faenza et de Bernard de Palissy, cassées et raccommodées comme je voudrais bien l'être, sans cicatrice; émaux éraflés ou bosselés,

et remis à neuf; tableaux dévernis, retouchés et revernis; étoffes tachées, dégraissées et ajustées en portières et en rideaux; le tout n'ayant coûté au bon professeur que de la patience, de la colle forte et du savon de Naples.

Le jour où il transportera sa collection à Paris, et la mettra aux enchères à l'hôtel des ventes, le professeur Reltchensky en tirera vingt mille francs.

La revue des hommes faite, passons aux femmes.

En tête, et conduisant la théorie, apparaît mademoiselle Hélène, ancienne connaissance de la comtesse, amie de la mère, presque mère de la fille. C'est un cœur affectueux, un visage souriant, un esprit plein de petits soins et de prévenances.

C'est elle qui sert le thé. Elle sait ceux qui l'aiment avec du citron ou avec de la crème, ceux qui l'aiment peu sucré ou très-sucré. Elle a des récipients selon la taille, la capacité, l'exigence des convives : elle avait découvert pour moi; grand amateur de thé, un bol qui contenait trois tasses.

Ce qu'il y a de réjouissant dans mademoiselle Hélène, c'est que non-seulement elle est heureuse, mais encore qu'elle a l'air heureux.

Après mademoiselle Hélène, vient mademoiselle Annette.

Mademoiselle Annette est élevée par la comtesse. Plus jeune que la comtesse de cinq ou six ans, elle est depuis douze ans dans sa maison.

C'est le type de la jeune fille russe : calme, ronde, fraîche, passive et attachée; petits yeux, petit nez, petite bouche, joues rebondies, ensemble agréable. Elle joue du piano, parle bien français, danse avec plaisir, mais sans entraînement.

Elle va se marier avec un jeune peintre nommé Tchoumakof. Le comte lui donne deux cent mille livres de dot.

C'est elle qui fait, avec poids et mesure, le thé que distribue avec profusion mademoiselle Hélène.

Enfin venaient, — nous aurions dû, en effet, parler au passé, puisque nous ne parlons que des personnes parties de Pétersbourg avec le comte, — enfin venaient deux valets de chambre, Simon et Missam, et deux femmes de chambre, Annouchka et Louise; et, en outre, deux écrivains que je n'ai jamais vus et dont je n'ai pas même eu l'idée de demander les noms; plus, la chienne favorite de la comtesse, Douchka, c'est-à-dire *Petite-Ame*.

Petite-Ame est, comme nous l'avons constaté, un individu femelle de la race aristocratique des king's-charles. Elle était partie enceinte de Pétersbourg, sans que l'on fût bien édifié sur la légitimité de sa grossesse, que les uns attribuaient à un lévrier, et les autres à un barbet.

Elle est accouchée à Vienne; là seulement, la paternité a été reconnue : elle appartenait au barbet.

La progéniture était hideuse.

Pour ne pas briser le cœur maternel de Douchka, on lui laissa ses quatre chiens; seulement, lorsqu'ils furent en âge d'être sevrés, on en donna trois à des amis de la comtesse qui faisaient mine de les trouver charmants, et qui, la comtesse une fois à la porte de Vienne, leur auront, selon toute probabilité, tordu le cou, ou les auront fait porter jusqu'au Danube, pour être bien sûrs qu'ils n'en reviendraient pas.

Mademoiselle Louise, la seconde femme de chambre, avait soustrait le quatrième chien pour son compte particulier. Il va sans dire que c'était le plus joli, ou plutôt le moins laid des quatre.

Au dire de mademoiselle Louise, ce devait être un jour un modèle dont Dedreux et Joseph Stevens viendraient demander à genoux la faveur de faire le portrait : quelque chose comme l'Apollon ou l'Antinoüs des chiens.

Ceux qui ont connu son père le barbet disent que c'est sa photographie toute crachée, c'est-à-dire une miniature du chien du *Convoi du Pauvre*, de Vigneron.

On l'appelle Charick, — *Petite-Boule.*

Maintenant, disons en fidèle historien comment la caravane s'est recrutée en route de trois nouveaux personnages de l'ordre des bipèdes, de deux quadrupèdes et d'un chélonien.

Les trois bipèdes appartiennent à la race humaine; les deux quadrupèdes, l'un à la race canine, l'autre à la race féline; le chélonien au genre tortue.

Nous prions ceux dont il est question, et, par contre-coup, nos lecteurs, de ne pas prendre le mot *bipède* en mauvaise part; nous adoptons la classification indiquée par l'histoire naturelle.

Aux yeux de Quinte-Curce, de Tite-Live et de Suétone, Alexandre, Annibal, César sont des demi-dieux.

Aux yeux de Buffon, de Cuvier et de Geoffroy Saint-Hilaire, ce sont des bipèdes.

Celui qui écrit ces lignes est un bipède ; seulement, il se sert plus de ses bras que de ses pieds, plus de ses mains que de ses bras, plus de sa main droite que de sa main gauche, plus du pouce que de l'index, et du médium que de l'annulaire et du petit doigt.

Mais il ne peut pas dire, comme Platon, qu'il est un animal à deux pieds et sans plumes.

Maintenant, la susceptibilité la plus méticuleuse étant sauvegardée, continuons, et commençons par les bipèdes ; à tout seigneur, tout honneur.

Les trois nouveaux personnages appartenant à la race humaine sont : le poëte Polovski, le maestro Millelotti, le magicien Home.

Ah ! chers lecteurs, au nom de Home, je vous vois écarquiller les yeux et ouvrir les oreilles.

Soyez tranquilles, nous arriverons à lui.

Peut-être vous semble-t-il que nous sommes bien long à nous mettre en route; mais nous avons quelque chose comme trois mille lieues à faire, — le tiers du monde, rien que cela, — avant de nous retrouver ensemble en France; il est donc tout naturel que je vous fasse connaître à fond mes compagnons de voyage.

D'ailleurs, je suis auteur dramatique avant d'être romancier, et, en ma qualité d'auteur dramatique, je dois *exposer* mes personnages.

J'ai une première traite de huit cents lieues à faire avec eux, — trois fois la longueur de la France : songez-y.

J'y reviens donc.

M. Polovski habitait Rome. Poëte et rêveur, le comte le rencontra au Colosseo et à Saint-Pierre. Ils se reconnurent pour compatriotes. A l'étranger, les compatriotes sont frères. La conversation s'engagea. Le comte a le projet de fonder un journal littéraire à Saint-Pétersbourg. Il parla de son journal à M. Polovski, et lui demanda un plan.

M. Polovski le lui apporta. Le plan convint au comte, et il fut arrêté que M. Polovski prendrait la direction du journal. A partir de ce jour, il fit partie de la famille et voyagea avec le comte.

C'est un homme charmant que ce poëte, rêveur comme Byron, distrait comme la Fontaine.

Cette distraction s'exerce particulièrement sur les chapeaux, les gants et les paletots qui se trouvent imprudemment placés dans le voisinage des siens; et, comme il ne choisit pas, c'est presque toujours à son détriment qu'opère le fils d'Apollon.

Passons à un autre fils d'Apollon, — la poésie et la musique sont sœurs, — passons au maestro Millelotti.

C'est toute une Iliade, — je me trompe, — toute une Odyssée, que l'histoire du maestro Millelotti.

Constituons-nous l'Homère de cet émouvant poëme.

Le comte était à Rome, logé à la *Minerva*, à peu près dans les mêmes conditions où il était logé à l'hôtel des *Trois Empereurs*, c'est-à-dire tenant table ouverte toute la journée, salon allumé toute la nuit, et dépensant de deux à trois mille francs par jour, lorsque, au milieu des importuns et des parasites qui s'abattent sur les voyageurs de son genre, il reconnut un compatriote.

Ce compatriote était compositeur et avait fait un opéra près duquel le *Guillaume Tell* de Rossini, le *Robert le Diable* de Meyerbeer, la *Norma* de Bellini, la *Muette* d'Auber, la *Lucia* de Donizetti, le *Don Juan* de Mozart, et le *Trovatore* de Verdi, sont bien peu de chose.

Il ne voulait pas laisser passer un compatriote du rang du comte Kouchelef-Bezborodko sans lui donner l'orgueil d'entendre un opéra qui enfonçait tous les opéras italiens, français et allemands, faits et à faire.

Le comte eut l'imprudence de répondre : « Oui, très-bien, » tout en respirant son flacon et tout en effilant son mouchoir; — occupations devenues machinales, tant elles lui sont habituelles.

Ce consentement une fois donné, il fut exactement dans la situation de ces possédés du moyen âge, dans le corps desquels un Behemoth ou un Astaroth quelconque s'était faufilé.

Tous les jours, on avait le Lazaref — c'était le nom du maestro pétersbourgeois — depuis cinq heures du soir jusqu'à cinq heures du matin.

Tout le temps qu'il n'employait pas à manger, il chantait, fredonnait, sifflait son opéra, dont il jouait les morceaux divers avec un doigt sur le piano.

Dans les intervalles du chant et de l'exécution, il parlait invariablement du concert qu'il voulait donner et dans lequel on ne jouerait que des morceaux de son opéra.

Il maestro Lazaref agaçait horriblement le comte, qui, un jour, pour se débarrasser de lui, à la condition qu'il ne reviendrait plus et le laisserait tranquille, lui donna trois cents écus romains pour son concert.

Il maestro Lazaref empocha les dix-huit cents francs et disparut.

Le comte se croyait bel et bien débarrassé de lui, lorsque, le soir, il se fit dans les salons du comte, et au moment où il s'y attendait le moins, une irruption de chanteurs, de chanteuses et de musiciens.

Le tout était conduit par le maestro Lazaref, tenant à la main son bâton de chef d'orchestre, comme Attila le fléau avec lequel il était chargé de châtier les hommes.

Un accompagnateur suivait.

L'accompagnateur, guidé par le maestro Lazaref, se mit au piano; les basses et les violons s'accordèrent; les flûtes et les hautbois donnèrent le *la;* le pianiste fit sa roulade; madame Sprichia, soprano; M. Pataluccio, tenor; M. Saprégondi, basse-taille, se mouchèrent, crachèrent, et un horrible charivari commença.

C'était le fameux opéra qui devait faire pâlir le soleil de Rossini, de Meyerbeer, de Bellini, de Donizetti, de Mozart et de Verdi.

Nous avons déjà dit la susceptibilité nerveuse du comte.

Au lieu de faire comme Jésus, qui prit un fouet et chassa les vendeurs du temple, il alla tout simplement se coucher dans la chambre la plus éloignée du salon.

Le comte parti, force fut à la comtesse de rester et de faire les honneurs.

Elle se résigna, fit distribuer les rafraîchissements, présida le souper, applaudit le maestro, remercia les chanteurs et les instrumentistes.

Au nombre de ceux-ci, elle avait remarqué l'accompa-

gnateur, jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, qui, malgré un talent réel, — peut-être parce qu'il avait un talent réel, — était simple, modeste, et paraissait pauvre.

Bonne comme ces bonnes fées du moyen âge qui ne savaient pas voir souffrir les hommes, elle s'approcha de lui, l'interrogea, apprit qu'il était le seul et unique soutien d'une mère pauvre, et qu'il gagnait difficilement sa vie en accompagnant les chanteurs dans les concerts.

Elle lui proposa de venir lui donner des leçons de chant à deux écus par leçon.

L'artiste accepta. Deux écus, c'était ce qu'il gagnait en quinze jours.

Il demanda quand il donnerait la première.

La comtesse, pensant qu'il était encore plus pressé qu'elle, parut très-pressée, et indiqua le lendemain, trois heures de l'après-midi.

Le lendemain, Millelotti — c'était le nom de l'artiste — arriva à l'heure dite ; mais, au lieu de prendre sa leçon, la comtesse lui fit jouer des polkas.

Millelotti, répertoire vivant de musique, joua jusqu'à cinq heures du soir.

A cinq heures, on annonça que le comte était servi.

On força Millelotti de se mettre à la table.

Après le dîner, on alla se promener en calèche à la villa Pamfili.

On revint à minuit; on se remit au piano. Le comte, excellent musicien, compositeur original, mit trois ou quatre romances de lui devant Millelotti, qui les déchiffra à première vue.

Le comte les chanta, et trouva qu'il n'avait jamais été si bien accompagné.

A deux heures, on soupa.

Millelotti voulait s'en aller, on le fit souper de force.

A cinq heures du matin, étourdi, enthousiasmé, ébloui, Millelotti quittait la *Minerva*.

On lui avait fait bien promettre de revenir le lendemain à deux heures : il n'eut garde d'y manquer. La même vie que la veille recommença.

Il en fut de même le lendemain et le surlendemain.

Millelotti était infatigable : il jouait des polkas, des mazourkas, des contredanses, des schottischs, des tarentelles, des mélodies, des études; c'était la musique perpétuelle; c'était un rayon d'harmonie mêlé aux rayons du soleil qui pénétraient déjà dans la maison.

Le jour du départ arriva. Ce fut une grande douleur pour l'illustrissime; — c'était ainsi que l'on nommait Millelotti dans la maison.

Hâtons-nous de dire que cette douleur était partagée par tout le monde. Avec ses longs cheveux en feuillage de saule pleureur, avec son nez en bec de faucon, avec ses yeux doux et mélancoliques, avec son petit chapeau à l'espagnole et son manteau à la Crispin, il était devenu une chose indispensable.

Comment ferait-on quand on n'entendrait plus cette mélodie charmante qui était devenue l'accompagnement incessant de la vie?

Ce ne serait plus le corps seulement qui aurait froid, ce serait le cœur : on avait les larmes aux yeux.

— Mais au fait, dit tout à coup la comtesse, pourquoi l'illustrissime nous quitterait-il si vite? Qui empêche qu'il ne vienne avec nous à Naples ?

— Au fait, dit le comte, qui empêche que vous ne veniez avec nous à Naples ?

— A Naples ! reprit l'illustrissime avec un soupir. Hélas ! aller à Naples a été l'ambition de toute ma vie.

— Alors, venez à Naples ! répéta la comtesse.

— Venez à Naples ! fit toute la maison en chœur.

— *Ma la madre?...* risqua l'illustrissime.

— Bah ! *la madre!* Allez lui faire vos adieux. Dandré vous accompagnera, et vous n'aurez plus à vous occuper de rien de ce côté-là.

L'illustrissime sauta au piano, et, comme un oiseau joyeux qui fait entendre son plus doux chant, il fit entendre sa plus folle tarentelle.

Puis il prit son petit chapeau à l'espagnole, son petit manteau à la Crispin, et s'élança hors de la *Minerva*.

Dandré avait toutes les peines du monde à le suivre.

Mais personne n'a les jambes de Dandré lorsqu'il s'agit de faire une bonne action.

Il rejoignit l'illustrissime : il l'eût dépassé s'il eût su où demeurait la bonne femme.

On prit congé d'elle, bien sûr qu'elle ne manquerait de rien pendant la courte absence de son fils, et, le lendemain, on partit pour Naples.

A Naples, on resta un mois; un mois à Sorrente. C'était le printemps; c'était la saison des orangers; c'était le paradis terrestre.

L'illustrissime était fou de joie : son piano traduisait son bonheur et faisait mourir de jalousie les fauvettes et les rossignols.

Le comte avait loué une charmante petite villa, qu'il avait peuplée à l'instant même de tout ce monde, animée de toute cette vie qui l'entoure.

C'étaient, tous les soirs, des fêtes, des illuminations, des feux d'artifice, et toujours, au fond de cela, partant d'un coin du salon, une charmante mélodie, ouvrant ses ailes, planant dans les airs comme l'alouette, et retombant, sur le joyeux Décameron, en perles harmonieuses.

De temps en temps, le musicien, qui jouait, au reste, autant pour lui que pour les autres, était récompensé soit

par le cri unanime, soit par le cri isolé de « Bravo, illustrissime ! »

Le moment vint de quitter Sorrente.

Le comte prit pour lui tout seul — quand je dis pour lui tout seul, pour lui et sa famille, — un bateau à vapeur qui devait le conduire directement à Florence, et déposer en passant le maestro à Civita-Vecchia.

La mer était magnifique : il y avait à bord un assez bon piano. L'illustrissime, comme le cygne qui va mourir, passa en revue ses plus harmonieuses compositions, ses plus mélancoliques mélodies. De temps en temps, on montait sur le pont pour saluer ces belles étoiles du ciel napolitain, auxquelles on allait dire adieu, comme à la musique de l'illustrissime, car Florence n'est déjà plus Naples. Au reste, sur le pont, la musique montait plus douce encore, et, comme une vapeur, s'éparpillait autour du bâtiment. On laissait un sillage de feu dans les vagues, un sillage d'harmonie dans l'air. On eût dit le navire des sirènes quittant le rivage de Naples pour se mettre à la recherche des îles Fortunées.

On arriva à Civita-Vecchia : c'était rentrer dans la réalité.

Là, les larmes revinrent aux yeux : on se serrait la main, on s'embrassait. Millelotti allait jusqu'à l'échelle et revenait jusqu'au comte ; il mettait un pied sur le bateau et revenait baiser la main de la comtesse.

— Mais enfin, dit celle-ci, pourquoi ne viendriez-vous pas jusqu'à Florence ?

— Ah ! Florence ! dit Millelotti ; jamais je ne verrai Florence !

— Venez avec nous, vous la verrez, dit le comte.

— *Ma la madre ?...* fit l'illustrissime.

— *La madre ?* Vous donnerez son adresse à Dandré, et Dandré lui écrira, ou plutôt vous lui écrirez vous-même en arrivant à Florence.

— Ah ! Florence ! Florence !

— Allons, venez à Florence, répéta le chœur.

Et, l'un ôtant le chapeau de l'illustrissime, l'autre lui tirant son manteau, tous le ramenant au piano, on l'assit sur sa chaise.

Alors, les doigts s'étendirent tout seuls sur les touches; mais ce ne fut plus une folle tarentelle, une joyeuse polka, ce ne fut plus une bruyante mazourka qui petilla sous les mains de l'illustrissime.

Ce fut la *Dernière pensée* de Weber : ce fut le mélancolique adieu... *del figlio à la madre.*

Est-il nécessaire de dire que l'on ne se quitta pas plus à Florence qu'on ne s'était quitté à Rome et à Civita-Vecchia, et pas plus à Paris qu'on ne s'était quitté à Florence ?

Aujourd'hui, l'illustrissime fait partie de la famille : Dandré est chargé de correspondre avec *la madre*, et tout ira bien jusqu'à l'hiver.

Seulement, il faudra voir comment l'illustrissime se tirera de l'hiver à Saint-Pétersbourg, avec son petit chapeau à l'espagnole, son petit crispin à la française, et vingt degrés de froid !

III

UN SPIRITE

Après vous avoir parlé de l'illustrissime maestro, nous allons aborder une bien autre célébrité : celle de l'évocateur, de l'enchanteur, du magicien Home.

Si vous n'avez pas vu Home, vous avez tout au moins entendu parler de lui.

Pour ceux qui ne l'ont pas vu, je vais essayer de faire son portrait physique; à Dieu seul, qui crée les êtres exceptionnels et qui sait pourquoi il les crée, est permis de faire leur portrait moral.

Home est un jeune homme ou plutôt un enfant de vingt-trois à vingt-quatre ans, de taille moyenne, mince de corps, faible et nerveux comme une femme. Il m'est arrivé de le voir se trouver mal deux fois dans la même soirée parce que je magnétisais devant lui.

Si j'avais voulu le magnétiser, je l'eusse endormi d'un regard.

Son teint est blanc, légèrement nuancé de rose avec quelques taches de rousseur. Il a les cheveux de cette belle teinte chaude qui n'est déjà plus le blond et n'est pas encore le roux, les yeux bleu clair, les sourcils peu accusés, le nez petit et retroussé; sa moustache, de la même teinte que ses cheveux, cache une bouche sympathique dont les lèvres un peu pâles et un peu minces couvrent de belles dents.

Ses mains, blanches, féminines, très-soignées, sont chargées de bagues.

Sa mise est élégante, et, quoique ayant adopté notre costume, il porte presque toujours le bonnet écossais, avec une agrafe d'argent représentant un bras armé d'une épée courte et entourée de cette devise : *Vincere aut mori.*

Maintenant, comment Home est-il allé à Naples avec le comte? comment est-il revenu de Naples à Florence et de Florence à Paris avec le comte ? comment se trouve-t-il à l'hôtel des *Trois Empereurs*, place du Louvre, avec le comte? C'est ce que vous apprendrez au courant de ce récit.

Home — Daniel-Douglas Home — est né à Currer près d'Édimbourg, le 20 mars 1833.

Sa mère, comme certaine famille écossaise dont nous parle Walter Scott, avait le don de seconde vue.

Pendant sa grossesse, elle eut une vision qui lui montra le fils dont elle était enceinte assis à table avec un empereur, une impératrice, un roi et une grande-duchesse.

Vingt-trois ans après, la vision devenait réalité au palais de Fontainebleau.

La famille était pauvre et vivait d'un débris de fortune, des restes d'une manufacture; — mais l'amour maternel suppléait à tout.

L'enfant était maladif; nul ne croyait qu'il pût vivre; la mère seule, avec un sourire auquel il n'y avait pas à se tromper, assurait qu'il vivrait.

Il n'y avait ni nourrice ni berceuse dans la pauvre maison; mais, toujours tranquille sur le bien-être comme sur la santé de son fils, la mère assurait que son lit se berçait tout seul, et qu'elle avait vu, la nuit, deux anges retourner son oreiller.

A l'âge de trois ans, ce don de double vue que possédait la mère se révéla chez le fils (1) : il vit mourant une petite

(1) Que l'on n'oublie pas que je n'affirme rien : je raconte, et ne demande pas même que l'on me croie! ma devise est celle de M. de

cousine, éloignée de trente lieues, et nomma les personnes qui entouraient son lit.

— Tu ne nommes pas son père? lui demanda-t-on.

— Je ne le nomme pas, parce que je ne le vois pas, répondit-il.

— Cherche bien, et peut-être le trouveras-tu?

L'enfant chercha un instant.

— Il est sur la mer, dit-il, et n'arrivera que quand Marie sera froide.

En effet, la petite cousine mourut, et le père n'arriva que lorsque sa fille fut morte.

Depuis l'âge de douze mois, Daniel avait été emporté de son village natal, et il habitait, avec sa tante et son oncle, à Portobello, petit port de mer près d'Édimbourg.

A sept ans, il partit pour Glascow.

Quand nous disons *il partit*, on comprend facilement que c'est une façon de parler. Le libre arbitre de l'enfant n'était pour rien dans ces locomotions.

Il habita Glascow jusqu'à l'âge de dix ans.

C'était un enfant rêveur et aimant la solitude. Jusqu'à dix ans, il n'avait jamais paru désirer la société des autres enfants, n'avait point de camarades, ne recherchait pas les jeux de son âge.

D'Écosse, il passa en Amérique; de Glascow, dans les basses terres à Norwich, dans le Connecticut.

Là, il trouva un enfant plus âgé que lui de deux années, et qui se nommait Edwin.

Une liaison étroite se forma entre eux.

Cette liaison avait un singulier caractère.

Les deux enfants sortaient ensemble et s'acheminaient silencieux, vers le bois : arrivés dans le bois, ils se sépa-

Barante dans son *Histoire des ducs de Bourgogne : Ad narrandum, non ad probandum.*

raient pour lire, et se rejoignaient pour se communiquer leurs idées et faire une espèce de résumé du livre qu'ils avaient lu.

Un jour, Edwin revint à Daniel, pâle et agité.

— Ah! lui dit-il, je viens de lire quelque chose d'étrange.

C'était l'histoire de deux amis, liés comme eux d'une tendresse profonde et qui s'étaient promis par serment, et en écrivant ce serment avec leur sang, que le premier des deux qui mourrait viendrait dire adieu à l'autre. L'un des deux était mort, et avait tenu sa promesse.

— Veux-tu que nous fassions ce qu'ils ont fait, et que nous courions la même chance qu'eux? demanda Edwin.

— Je le veux bien, répondit Daniel.

Les deux enfants entrèrent dans une église et se firent le serment que le premier des deux qui mourrait apparaîtrait à l'autre.

Puis, pour suivre en tout l'exemple de leurs prédécesseurs, ils se piquèrent la veine avec une aiguille, se tirèrent chacun quelques gouttes de sang qu'ils mêlèrent, et, avec ce sang mêlé, écrivirent la promesse d'outre-tombe.

Des nécessités de famille séparèrent les deux amis. Home et sa tante allèrent demeurer à Troy, dans l'État de Newport, à trois cents milles de Norwich.

Edwin resta à Norwich.

Une année s'écoula.

Un soir, Home rentra tard, et ne trouva en rentrant ni feu ni lumière; craignant d'être grondé par sa tante, il se glissa sans bruit jusqu'à sa chambre, et se blottit entre ses draps.

A peine y était-il, que, croyant entendre dans l'appartement un bruit dont il ne se rendait pas compte, il rouvrit ses yeux déjà fermés.

Une grande lumière, qui sans doute était celle de la lune, pénétrait dans sa chambre comme un rayon diagonal.

Il n'y avait rien d'étonnant à cela ; aussi le jeune homme ne s'en étonna-t-il pas; mais ce qui lui parut bizarre, c'est qu'au pied de son lit flottât comme une vapeur qui allait se condensant de plus en plus.

Peu à peu, de cette vapeur qui touchait au plancher et qui s'élevait à la hauteur de quatre ou cinq pieds, se dégagea une forme humaine qui prit l'apparence d'un buste sur son piédestal.

Cette forme humaine avait la ressemblance d'Edwin ; seulement, le jeune homme était singulièrement pâle : il semblait un marbre vivant.

Bientôt, les yeux s'animèrent et se fixèrent sur Home, dont les yeux, de son côté, ne pouvaient se détacher de l'apparition ; les lèvres remuèrent, et, quoiqu'elles ne prononçassent aucun son, Home entendit, comme un écho au dedans de lui-même, ces mots ;

— Daniel, me reconnais-tu ?

— Oui, fit Daniel d'un signe de tête.

— J'acquitte la promesse que nous nous sommes faite. Au revoir là-haut!

Et un bras sembla se dégager de la vapeur et montrer le ciel.

Puis, peu à peu, la vision s'effaça, le buste redevint nuage, le nuage vapeur, et tout disparut.

Le lendemain, Home dit à sa tante :

— Edwin est mort.

— Qui t'a dit cela? demanda-t-elle.

— Lui-même; il est venu me dire adieu cette nuit.

La tante, tout en frissonnant des pieds à la tête, lui dit qu'il était fou, et lui ordonna de se taire.

Mais, le lendemain, on apprit la mort d'Edwin.

Il était apparu à son ami trois jours, heure pour heure, après celui où il avait rendu le dernier soupir.

En 1848, Daniel retourna, avec sa tante et son oncle, de-

meurer à Norwich, où, l'année suivante, sa mère vint le rejoindre.

Mais, bientôt après cette réunion, sa mère fut obligée de le quitter de nouveau pour faire un voyage à Hartfort.

Hartfort est à cinquante milles de Norwich.

Une nuit, le même phénomène de lumière et de vapeur se renouvela ; mais, cette fois, ce fut sa mère qui apparut à Home. Il s'efforça de parler et de lui demander :

— Ma mère, êtes-vous morte ?

Alors, au dedans de lui-même, il entendit cette même voix qui disait :

— Non, pas encore ; mais, aujourd'hui, à midi, je mourrai.

Puis tout disparut, et le jeune homme s'endormit.

Seulement, au matin, la vision lui était restée tellement présente, qu'il parut devant sa tante en pleurant.

— Qu'as-tu donc ? lui demanda celle-ci, et pourquoi pleures-tu ?

— Parce que ma mère mourra aujourd'hui à midi.

— Qui t'a dit cela ?

— Elle-même.

— Quand ?

— Cette nuit.

— Mais te tairas-tu, oiseau de mauvais augure ! dit la tante.

Le jeune homme se tut ; mais, le surlendemain, il apprit la mort de sa mère ; elle était morte à midi juste.

Tout cela n'était que le prélude des relations que Home devait avoir avec les esprits.

Cinq ou six mois après la mort de sa mère, étant couché, vers dix heures du soir, il entendit frapper trois fois au pied de son lit, puis trois fois encore, puis encore trois fois.

Il ne dit rien ; mais une voix lui dit :

— Ce sont les esprits.

Il ne ferma point l'œil de la nuit.

Le matin, il se leva pâle et fatigué; depuis quelques semaines, il souffrait d'un crachement de sang.

Sa tante l'appela pour prendre le thé; mais, au lieu de prendre le thé, il appuya tristement sa tête entre ses mains.

— Qu'as-tu? lui demanda sa tante.

Il n'osait le lui dire; il savait la mauvaise impression qu'avaient produite sur la bonne femme les deux aveux du même genre qu'il lui avait déjà faits.

Tout à coup, il entend frapper sur la table, se redresse et écoute.

Sa tante avait entendu comme lui; il n'y avait pas moyen de garder le silence plus longtemps.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

— Ce sont les esprits, répondit timidement le jeune homme.

— Mais vous avez donc, *vous aussi*, le diable au corps? demanda la tante.

Le *vous aussi* avait sa raison d'être.

Quelque temps auparavant, deux jeunes filles, mesdemoiselles Fox, avaient fait grand bruit dans la province, possédées qu'elles étaient des esprits frappeurs.

Seulement, leurs esprits, à elles, se contentaient de frapper, et jamais, comme ceux de Home, ils ne levèrent les tables, ne bousculèrent les meubles, ne firent jouer les pianos tout seuls, ne firent apparaître des mains chaudes ou froides.

— Hélas! répondit l'enfant à cette question : « Vous aussi, vous avez donc le diable au corps, » je n'en sais rien; mais voici ce qui m'est arrivé la nuit passée.

Et il raconta ce que, jusque-là, il avait tu.

Aussitôt le récit achevé, la tante prit du papier et une plume, et envoya chercher trois prêtres : l'un baptiste, l'autre méthodiste, le troisième presbytérien.

A trois heures de l'après-midi, ils arrivèrent tous trois ensemble.

— Vous avez donc le diable au corps? demanda le baptiste.

L'enfant répondit :

— Je n'en sais rien.

— Qu'avez-vous fait, pour évoquer le diable?

— Rien, répondit l'enfant tout effrayé.

Alors, voyant qu'il tremblait, le presbytérien s'approcha de lui.

— Soyez tranquille, mon enfant, lui dit-il avec bonté; si le diable est en vous, ce n'est pas vous qui l'avez fait venir.

— En tout cas, dit le baptiste, prions pour le faire partir.

Et les trois prêtres se mirent en prière.

Mais, pendant la prière, et après chaque phrase de la prière, comme pour railler les prêtres, les esprits frappaient.

Après la prière, voyant que les esprits avaient persisté, le baptiste résolut de les interroger.

Il savait comment procéder à l'interrogatoire, ayant interrogé déjà les esprits des demoiselles Fox.

Voici comment on procède à l'interrogatoire des esprits.

Si jamais vous êtes juges instructeurs contre eux, chers lecteurs, vous saurez comment vous y prendre; — dites après cela que mes livres ne sont pas instructifs!

Si l'esprit interrogé répond par un coup, c'est non.

S'il répond par trois coups, c'est oui.

S'il répond par cinq coups, c'est qu'il demande l'alphabet.

Quand il demande l'alphabet, c'est qu'il veut parler.

Alors, celui qui interroge l'esprit fait sa question, et nomme, les unes après les autres, les lettres de l'alphabet.

Quand l'évocateur en est à la lettre dont l'esprit a besoin pour construire sa phrase, il frappe.

On consigne sur le papier la lettre désignée.

De lettre en lettre, il complète sa phrase.

C'est la réponse à la question qu'on lui a faite.

De question en question et de réponse en réponse, l'interrogatoire se complète.

Quand l'esprit est de bonne humeur, on lui donne un crayon, et il consent à signer.

Revenons à l'interrogatoire du révérend père Mosès. — Le prêtre baptiste s'appelait Mosès.

— L'esprit de mon père est-il ici? demanda-t-il.

Un coup retentit; ce qui, nous l'avons dit, dans le vocabulaire démonologique, veut dire *non*.

— Et l'esprit de mon frère? continua le prêtre.

— Non, répéta l'esprit en frappant encore un coup.

Puis l'esprit frappa cinq coups, demandant l'alphabet, et indiquant ainsi qu'il avait à son tour quelque chose à dire.

L'exorciste prononça les lettres de l'alphabet, et, après cinq minutes de travail, obtint la réponse suivante :

— Comment oses-tu demander si les esprits de deux personnes vivantes sont ici? Les esprits de ton père et de ton frère ne sont point ici, puisqu'ils ne sont pas morts; mais ceux de ta mère et de ta sœur y sont.

Et, en effet, la sœur et la mère du pasteur étaient mortes.

L'exorciste crut embarrasser l'esprit en lui demandant :

— Quels sont leurs noms?

L'esprit les nomma toutes deux, noms de famille et noms de baptême.

Le prêtre en eut assez; il se retira, emmenant ses deux confrères, et déclarant qu'il ne pouvait rien contre des drôles de cette espèce.

Vous comprenez le bruit que fit par la ville une pareille séance.

Les prêtres — le presbytérien excepté — avaient dit partout que le jeune Écossais était possédé, et c'était pour les

Américains un réjouissant spectacle que de voir le diable au corps d'un Écossais.

On demandait à voir le jeune possédé; on offrait de payer pour le voir; on faisait queue à la porte.

Si la tante de Home eût su arrêter l'occasion par ses trois cheveux, elle faisait fortune.

Mais non; c'était une femme maladive, nerveuse, inquiète; elle s'entêta, ferma sa porte et resta pauvre.

Depuis l'apparition, ou plutôt la manifestation des esprits, le jeune homme allait mieux, ses crachements de sang avaient cessé.

Cette amélioration fut mise sur le compte du démon. La tante eût mieux aimé voir la maladie suivre son cours; son neveu mort, il allait au diable avec ses esprits.

Sans compter qu'il n'y avait plus un moment de repos dans la maison : c'était une sarabande éternelle dansée par les chaises avec les fauteuils, par les lits avec les tables, par les pelles avec les pincettes, par les grils avec les casseroles. Le diable était non-seulement dans le malheureux Home, mais encore dans tous les meubles.

La tante déclara un matin qu'elle n'y pouvait plus tenir, et, le même soir, elle mit Home à la porte.

Pour faire une niche aux esprits, elle avait profité d'une nuit où il pleuvait à verse.

L'enfant, chassé de la maison de sa tante, alla demander l'hospitalité à un voisin nommé Ély.

Celui-ci en eut pitié, et le reçut, lui et son cortége.

La première nuit, les esprits, qui craignaient sans doute d'être remis à la porte, restèrent assez tranquilles.

Mais, dès le lendemain, ils n'y purent tenir, et le charivari recommença.

Master Ély résolut d'envoyer son hôte à la campagne. L'enfant était complétement passif; dépendant des autres,

il ne pouvait avoir aucune volonté. Il laissa faire de lui tout ce qu'on en voulut faire, et partit pour la campagne.

Là, il passe un mois, entouré des esprits, vivant en familiarité avec eux, et sans que personne vienne troubler cette familiarité.

Cependant, cet état de *far-niente* pesait à l'enfant, ou plutôt au jeune homme; car, au milieu de tout cela, il avait atteint sa dix-huitième année.

Il voulait faire quelque chose, tâcher de subvenir à ses besoins, exercer une industrie quelconque. Il comprenait que ce n'est pas un état que celui de possédé.

Son protecteur Ély l'adressa à M. Green, son ami, dans l'État de New-Jersey.

Il y passa deux mois : le mouvement des tables l'avait quitté; mais il était resté en état de somnambulisme.

Il résolut de changer d'air, demanda des lettres à M. Green; celui-ci lui en donna pour M. Carrington, à New-York.

Là, Home fit connaissance avec un professeur swedenborgiste. — Ai-je besoin de vous dire, chers lecteurs, que Swedenborg est, en Allemagne, ou plutôt était en Allemagne, car il est mort en 1772, le chef d'une secte d'illuminés, bien mieux, d'une secte religieuse qui a des chapelles à Londres et en Amérique?

Le professeur Boucher — c'était le nom du swedenborgiste — voulut faire de Home un prêtre de sa religion.

Home essaya, mais se retira bientôt, faute de vocation.

Sur ces entrefaites, il reçoit des lettres d'un célèbre médecin de New-York; ce médecin lui offre l'hospitalité chez lui. Home accepte.

En sa qualité de médecin, le nouvel hôte de Home était incrédule. Les esprits ne voulurent pas que leur enfant bien-aimé restât chez un incrédule, et l'attirèrent à Boston.

C'est là que Home commença à donner des séances. Puisqu'il était décidé qu'il avait le diable au corps, c'était bien le

moins qu'il tirât du diable le parti qu'il en pouvait tirer.

De ce moment, cette vogue énorme qui le suivit partout se déclara.

On venait, pour le voir, de tous les coins de l'Amérique, et Dieu sait combien, avec ses deux cent soixante-dix-sept mille lieues carrées, l'Amérique a de coins!

Le jeune homme comprit bientôt qu'il n'avait plus besoin de personne, et qu'il portait en lui-même sa recommandation.

Mais, au milieu de ses succès, les crachements de sang le reprirent.

Home consulta les meilleurs médecins de l'Europe, qui lui conseillèrent un voyage en Italie.

Quitter l'Amérique était une détermination trop grave pour que Home osât la prendre sans consulter ses esprits.

Les esprits, consultés, furent de l'avis des médecins.

Rien ne retenait donc plus Home à Boston.

Il dit adieu aux États-Unis, traversa l'Atlantique, toucha en Angleterre, et arriva en France au mois d'avril 1855.

Il y passa l'été.

Les séances le fatiguaient beaucoup, encore souffrant qu'il était; il ne dit pas un mot de son pouvoir, et se contenta d'apprendre le français.

Avec le secours d'esprits polyglottes, ce fut un jeu ; en cinq mois, Home parla la langue française comme il la parle aujourd'hui, c'est-à-dire très-bien.

Au mois de septembre, il partit pour Florence.

A peine était-il arrivé dans la ville des Médicis, qu'il reçut la visite de mistress Trollope, la célèbre touriste. A son passage à Londres, elle avait essayé de le voir; mais Home, trop souffrant, avait refusé.

A Florence, il allait mieux, et ne vit aucun inconvénient à recevoir mistress Trollope.

Une fois que mistress Trollope fut entrée chez Home, ou

plutôt une fois que Home fut entré chez mistress Trollope, il n'y eut pas moyen pour lui de se défendre.

Des séances furent exigées.

Home était en plus grand pouvoir que jamais, ses esprits ne le quittaient pas d'un instant : quelque part qu'il allât, il en avait toujours un ou deux sous la main.

Jamais sultan de Constantinople, jamais schah d'Ispahan, jamais rajah de Lahore ou de Kachemir, ne fut servi par ses esclaves avec plus de prestesse et de fidélité.

Home fit des choses merveilleuses, que j'ai un profond regret de ne pas avoir vues, — chez madame Orsini surtout, la fille de Grégoire Orlof, et chez la charmante mademoiselle Wentzell. — Je les ai connues toutes deux : elles avaient alors une des plus agréables maisons de Florence; toutes deux sont mortes aujourd'hui.

Madame ***, femme d'une parfaite distinction, providence des Français, leur a succédé, et les remplace sans les faire oublier et sans les oublier elle-même.

Là, les esprits firent des miracles; cela prouve qu'ils aiment les gens de cœur.

Ils enlevèrent des tables, firent un steeple-chase avec les canapés et les fauteuils, jouèrent du piano avec deux mains sans corps, et, enfin, chose plus extraordinaire, firent écrire, par l'esprit du père, ces cinq mots à sa fille :

« Ma chère Antoinette...

» GRÉGOIRE ORLOF. »

Et cela d'une écriture tellement ressemblante à celle du défunt, que pas un ami à qui l'on montra cette écriture n'hésita un instant à la reconnaître.

Mais, à Florence, il est dangereux de faire trop de miracles, témoin Savonarole, qui fut brûlé vif pour s'être livré avec trop d'entraînement à cet exercice. On fit comprendre

à Home que la sainte inquisition commençait à s'inquiéter de lui, et il partit pour Naples avec le comte Alexandre Branicki.

Celui-ci ne craint pas les esprits; je doute même qu'il craigne quelque chose au monde. Il vient d'aller en Afrique avec Gérard, n'ayant jamais eu peur de rien, pour voir s'il aurait peur des lions.

J'aurai l'occasion de vous parler de sa mère, madame Branicka, à propos de Potemkine son oncle. Sa mère vit encore, Dieu merci, et je lui ai entendu, à elle-même, raconter la mort du favori de la grande Catherine : au bord d'un fossé, sur son manteau bleu.

Home partit donc pour Naples avec le comte Alexandre Branicki.

Mais ce ne fut pas sans peine qu'il partit; d'abord, le banquier sur lequel il avait une lettre de crédit refusa de lui donner son argent.

Puis le peuple s'ameuta : il y avait longtemps qu'il n'avait mis en pièces ou vu mettre en pièces de sorcier, ce bon peuple florentin, et cela lui manquait.

Pendant trois jours, il fit le siége de la villa Colombaïa, qu'habitait Home.

Il ne fallut pas moins que le comte Branicki pour faire lever le siége.

Peut-être, en bonne justice, n'était-ce point là l'affaire du comte Branicki, mais la besogne des esprits. Quand on a mis un homme dans l'embarras, il faut l'en tirer; ce n'est pas la peine d'être un esprit, si l'on se laisse mener comme un imbécile.

Il est vrai que les esprits étaient près de quitter Home. Six semaines après l'arrivée de Home à Naples, le 10 février 1856, ils lui annoncèrent qu'à leur grand regret ils étaient obligés de faire une absence.

Où allaient-ils? Ils n'en dirent mot : c'était leur secret;

seulement, ils le prévinrent qu'ils reviendraient le 10 février 1857.

Home profita de cette absence momentanée pour aller à Rome et se faire catholique. Il n'était pas bien édifié lui-même sur la religiosité de ses compagnons, et n'était pas fâché de mettre un peu d'eau bénite entre eux et lui.

Il était évident que, si ses esprits étaient de mauvais esprits, des suppôts envoyés par Satan, ils ne garderaient pas sur un catholique le pouvoir qu'ils avaient pris sur un protestant.

Et cependant ce qui lui faisait croire que ses esprits étaient de bons esprits, c'est que, chaque fois qu'il les avait consultés en matière de religion, ils avaient répondu : « Des prières, des prières, des prières ! »

Au reste, une fois à Rome, il avait sous la main l'exorciste par excellence : le pape.

Home demanda une audience à Pie IX.

Pie IX avait entendu parler du sorcier écossais ; il le reçut à sa première demande, ne lui imposant qu'une condition : c'était de venir au Vatican en compagnie d'un prêtre.

Home se fit accompagner non-seulement d'un prêtre, mais d'un prêtre docteur : le révérend Talbot.

Une fois en présence de Sa Sainteté, le révérend Talbot raconta le pouvoir de Home sur les tables, les chaises, les pianos, sur les ameublements en général.

Par malheur, Home avait perdu son pouvoir et ne pouvait faire le saint-père juge de l'orthodoxie de ses miracles.

Le saint-père lui donna le crucifix à baiser, en disant :

— Voici notre sainte table à nous ; approchez-vous le plus possible de celle-là, et vous serez sauvé.

La santé de Home s'étant améliorée pendant son voyage en Italie, et le comte Branicki revenant en France, Home y revint avec lui.

Il y vécut très-retiré, habita la rue Madame, et ne vit que la société polonaise.

Vers le mois de décembre, le bruit des prodiges opérés par Home en Italie s'étant répandu en France, on le fit demander à la cour.

Home répondit qu'il n'aurait son pouvoir que le 10 février 1857, et, par conséquent, qu'il ne se souciait pas plus de donner séance que ne se soucie d'aller en chasse un chasseur certain de faire buisson creux.

Quelque temps après, il entra en rapport avec le père Ravignan.

Il lui raconta son histoire.

Le père Ravignan l'écouta avec attention; puis :

— Vous avez été possédé du diable, mon enfant, lui dit-il, mais, Dieu merci, vous voilà catholique; vous n'en entendrez plus parler.

Home secoua la tête.

— Je connais mes esprits, dit-il; ce sont des esprits écossais, très-entêtés; il m'ont dit qu'ils reviendraient le 10 février ; ils reviendront.

— Faisons une neuvaine, dit le père Ravignan.

— Je le veux bien, répondit Home, qui, tout en craignant de se brouiller avec ses esprits, n'eût pas été fâché d'être débarrassé d'eux.

On fit la neuvaine.

Le dernier jour de la neuvaine était justement ce 10 février tant redouté.

Quoique la neuvaine fût finie, Home passa la journée en prières.

Le 10 février, à onze heures, Home se couche; à minuit, la pendule sonne. La dernière vibration du douzième coup n'était pas achevée, que les esprits frappaient, non pas à la porte, — ce n'eût rien été, on ne leur eût pas ouvert, et tout était dit, — mais à leur place accoutumée, au pied du lit.

Les esprits étaient si contents d'avoir repris possession

de leur ancien domicile, que, toute la nuit, ils firent leur vacarme.

Home ne ferma pas les yeux.

Dès qu'il fit jour, il envoya chercher le père Ravignan, qui accourut.

— Eh bien, mon enfant? demanda celui-ci avec empressement.

— Eh bien, mon père, répondit Home avec désespoir, ils sont revenus!

— Ne pourrai-je les entendre?

Le digne prédicateur n'avait pas plus tôt exprimé ce souhait, que, comme si les esprits avaient tenu à honneur de lui être agréables, ils commencèrent à frapper à droite et à gauche, au parquet et au plafond.

Le père Ravignan n'y pouvait pas croire.

— Il y a quelqu'un dans la chambre à côté, dit-il.

Il alla voir dans la chambre à droite, puis dans la chambre à gauche. Les chambres étaient parfaitement vides.

Il se mit en prières, mais ce fut bien pis.

Chaque fois qu'il prononçait le nom de Dieu, les esprits frappaient plus fort.

— Je suis, par malheur, obligé de rentrer chez moi, mon fils, dit le père Ravignan; mais, avant de partir, je vous bénirai.

Home s'agenouilla, le père Ravignan le bénit. Mais, soit satisfaction d'esprits orthodoxes, soit colère d'esprits infernaux, au moment de la bénédiction, les frappements redoublèrent.

Le signe de la croix sembla les exaspérer.

Le père Ravignan sortit.

A peine l'éloquent prédicateur était-il dehors, que l'on annonçait le marquis de Belmont, chambellan de l'empereur.

M. de Belmont venait s'informer si les esprits étaient revenus, comme ils avaient promis de le faire. Il n'eut qu'à prêter l'oreille pour s'assurer de leur présence. Il y en avait partout : dans toutes les tables, dans toutes les chaises dans tous les fauteuils, surtout dans le lit.

Home n'avait plus de motifs de refuser d'aller à la cour. Rendez-vous fut pris pour lui aux Tuileries.

Il s'y rendit dans la soirée du 13 février.

Nous l'abandonnerons au bas du grand escalier.

C'est au Dangeau de la cour moderne de constater ce qui se passa dans ces mémorables séances, dont on a tant et si diversement parlé, et qui eurent pour but de faire adopter par l'impératrice la jeune sœur de Home.

Home, l'homme à la mode, l'homme du jour, l'homme indispensable, l'homme envié, était, en attendant, l'homme le plus malheureux du monde.

Le lendemain de la soirée aux Tuileries, qui avait été splendide, à ce qu'il paraît, l'abbé Ravignan était revenu.

— Eh bien, mon fils? avait-il demandé à Home.

— Eh bien, mon père, avait répondu Home désespéré, j'ai plus de pouvoir que jamais!

— Il ne fallait pas aller aux Tuileries.

— Pouvais-je refuser?

— Vous y avez été par orgueil.

— Eh bien, je l'avoue. On doutait, j'ai voulu prouver.

— Il faut vous enfermer chez vous, n'ouvrir votre porte à qui que ce soit, ne pas écouter, ne pas entendre.

— Impossible. J'en deviendrais fou.

Le père Ravignan s'en alla désespéré. Il finissait par ne plus rien comprendre à ce qui se passait, sinon qu'il se passait quelque chose de surnaturel.

Derrière lui, le comte de Komar arriva. C'était un grand ami du comte Branicki, le beau-frère du prince de Beauveau.

Il trouva Home atterré.

Il lui donna le conseil d'envoyer chercher un autre prêtre.

Home envoya chercher l'abbé de G...

L'abbé de G... accourut. La célébrité de Home était parvenue jusqu'à lui; il était enchanté de le voir.

Home lui dit le conseil que lui avait donné l'abbé Ravignan.

L'abbé de G... haussa les épaules.

— Que ne vous mettez-vous tout de suite dans un cercueil? dit-il.

D'ailleurs, une distraction allait s'opérer. Comme nous l'avons dit, l'impératrice avait voulu se charger de l'éducation de la sœur de Home.

Home résolut, malgré les souffrances que lui cause la mer, d'aller lui-même chercher sa sœur.

Il partit le 21 mars pour l'Amérique; — il en revint le 21 mai.

Il y avait deux mois, jour pour jour, qu'il avait quitté la France.

Ce départ précipité, auquel on avait donné toute sorte de causes au lieu de la cause véritable, redoubla encore la curiosité parisienne. Il n'était question que de Home dans les salons.

Le 23 décembre, lui arriva une dépêche télégraphique apportant l'ordre de se rendre à Fontainebleau, où était le roi de Bavière.

Ce fut là que se réalisa la vision de sa mère, qui l'avait vu assis à la même table qu'un empereur, une impératrice, un roi et une grande-duchesse.

Vers la fin de mai, le pouvoir le quitte de nouveau, et les esprits, en prenant congé de lui, lui disent que c'est pour sa santé.

A la fin de juin, au moment où il va partir pour Constan-

tinople, ses visites d'adieu faites, ses malles fermées à clef; au moment où, chez lady Hamilton, princesse de Bade, il prenait congé de Son Altesse, ses esprits reviennent et lui annoncent qu'il n'ira pas à Constantinople.

En effet, le lendemain, les médecins lui ordonnent les eaux de Bade au lieu des eaux de la Corne d'or.

Home part pour Bade et y donne six séances : une pour le roi de Wurtemberg; trois pour le prince Albert de Prusse; une pour le prince de Nassau; une pour la princesse de Butera.

La cour française était à Biarritz : Home reçut, toujours par voie télégraphique, l'invitation de s'y rendre.

Mais son pouvoir, et même sa faveur, commençaient à diminuer. Cette familiarité avec des têtes couronnées avait créé pas mal d'envieux à notre magicien; on fit circuler sur lui des bruits étranges : Home pensa qu'il était de sa dignité de se retirer.

Il revint à Paris, chez le comte de Komar, où il resta jusqu'au mois de janvier 1858.

En ce moment, il reçut la nouvelle qu'une vieille Anglaise venait de mourir, lui laissant six mille livres de rente viagère. Il n'y a que les vieilles Anglaises pour avoir de ces idées-là !

Des ouvertures avaient été faites à Home par la cour de la Haye.

Il partit, vers le 10 janvier, pour la Hollande.

Là, son pouvoir revient plus grand que jamais; mais il en use avec une telle prodigalité, qu'il retombe malade.

Alors, les esprits le quittent en le grondant d'être si peu raisonnable, et, cette fois, pour le punir, ils ne lui diseñt pas quand ils reviendront.

Aussitôt, Home part pour Paris, revoit ses médecins, qui lui ordonnent de repartir, sans perdre un instant, pour l'Italie.

Il ne reste à Paris que le temps de mettre un peu d'ordre dans ses affaires, et part pour Rome.

Là, le comte Kouchelef entendit parler de lui et désira qu'il lui fût présenté.

Home se laissa faire.

Il avait perdu le pouvoir de se faire craindre, mais avait conservé celui de se faire aimer.

Au bout d'un mois de fréquentation de la maison, un mariage était arrangé entre Home et la sœur de la comtesse Kouchelef.

Seulement, il fut résolu que le mariage n'aurait lieu qu'à Saint-Pétersbourg. A partir de ce moment, Home, déjà regardé comme un beau-frère, fit partie de la maison.

Il suivit le comte et la comtesse à Naples, à Sorrente, à Florence et à Paris, où je le trouvai, jouant comme un simple mortel, et même comme un grand enfant, dans le salon de l'hôtel des *Trois Empereurs*, avec Sacha, avec Signorina, avec Muichka et avec Tchérépacha.

Mais je m'aperçois que je nomme ici trois personnages complétement inconnus du public.

Disons, en quelques mots, ce que c'est que Signorina, Muichka et Tchérépacha, et, comme vous saurez tout ce que vous aviez besoin de savoir, chers lecteurs, nous pourrons immédiatement procéder au voyage.

IV

DEUX MINUTES DE RÉFLEXION

Signorina, Muichka, Tchérépacha sont les trois individus de la racine canine, féline et chélonienne, dont je vous ai dit qu'il me restait à vous parler.

Signorina est une chatte, — Muichka est une chienne, — Tchérépacha est une tortue.

Vous ai-je dit ce qu'était Signorina? Peut-être, oui. J'écris vite; car je voudrais écrire sans interruption, et je puis oublier souvent, me répéter parfois.

Signorina est Romaine. Le comte visitait les magasins du fameux mosaïste Galanti, avec l'intention d'acheter, mais plus tard, lorsqu'il aurait pu faire la comparaion des objets à acheter et de leur prix de vente.

Signorina vient tout à coup à la comtesse en faisant le gros dos et en ronronnant.

— Oh! la belle chatte! s'écrie la comtesse.

— Elle est à Votre Seigneurie, dit Galanti.

La comtesse demanda son prix : Galanti répondit que Signorina était à donner, et non à vendre. La comtesse accepta Signorina en pur don; mais le comte acheta pour quarante mille francs de mosaïques chez Galanti.

Il est probable que Signorina se trouva payée, et bien payée.

Une seule chose inquiétait la comtesse : on sait que le

chat est le type du sujet constitutionnel, s'attachant, non pas au maître, mais à la maison.

La comtesse craignait, quelque avance qu'elle fît à Signorina, que Signorina ne s'attachât point à elle et ne restât attachée à la maison de M. Galanti.

Elle fut bientôt rassurée : Signorina appartenait à la classe excessivement rare des chats voyageurs; elle avait la protubérance de la locomotion. A peine arrivée dans l'appartement de la comtesse et sortie de son manchon, elle se secoua, lissa son beau poil blanc comme l'hermine, se regarda dans une glace, et se mit à parcourir les appartements.

Arrivée à la chambre à coucher, elle indiqua, par la satisfaction qu'elle parut éprouver, que c'était là qu'elle bornait le cours de ses voyages, sauta légèrement sur le lit, s'y arrondit en boule, et, son nez rose à l'air, s'y endormit.

Et jamais nulle part Signorina ne causa plus d'embarras ni de craintes : au moment de partir, on la mit dans son panier, opération à laquelle elle commença par s'opposer, mais à laquelle elle finit par se soumettre, tout en continuant cependant de manifester qu'elle lui était désagréable; elle fait sa route ainsi, sort la tête aux stations, mange un gâteau, boit quelques lampées d'eau dans un verre, et rentre sa tête d'elle-même sous son couvercle.

Arrivée à l'hôtel, elle fait son tour d'appartement après s'être secouée, lissée, regardée, et saute sur le lit de la comtesse, où, après avoir convenablement soupé, sans jamais être importune, elle passe la nuit.

Elle alla ainsi de Rome à Naples, de Naples à Sorrente, de Sorrente à Florence, et de Florence à Paris.

Seulement, entre Aix et Turin, il arriva un accident grave.

On avait résolu d'envoyer beaucoup de bagages en avant.

Le panier de Signorina se trouva dans les bagages.

On s'en aperçut au moment de monter en voiture. Le train partait; pas moyen de reprendre Signorina.

On se consola en songeant que l'on reprendrait Signorina en passant à la station où se trouvaient les bagages.

Mais le train, grande vitesse, ne s'arrêtait pas à cette station-là. On dépassa la station, au grand désespoir de la comtesse, qui alors seulement s'aperçut de la place que Signorina tenait dans son cœur.

A la station suivante, on fit jouer le télégraphe, on expédia un courrier, on écrivit au chef de station et au chef de la télégraphie.

On envoya cent francs pour le dérangement causé aux employés, cinquante francs pour la nourriture de Signorina, on fit enfin prière de la diriger sur la maison Rothschild de Paris.

Deux jours après l'arrivée du comte et son installation à l'hôtel des *Trois Empereurs*, Signorina arriva à son tour : elle avait parfaitement supporté son abandon, en chatte qui connaît sa valeur et qui sait que l'on s'occupera d'elle. Elle avait traversé les salons du riche banquier sans être éblouie par leur splendeur, et, pour la première fois peut-être, était rentrée joyeuse dans son panier, lorsqu'on lui avait annoncé qu'elle quittait le palais de la rue Laffitte.

En arrivant à l'hôtel, Signorina fit sa visite accoutumée, et, comme d'habitude, alla chercher le repos de ses fatigues, mêlées cette fois de tant de tribulations, sur le lit de la comtesse.

L'histoire des deux autres animaux est plus courte et offre des péripéties moins émouvantes.

Muichka, ou *Petite-Souris*, est un terrier de la race la plus exiguë. Il est noir, sans un seul poil blanc. Il est arrivé de Londres pendant le séjour du comte à Paris : c'est un cadeau d'un jeune Anglais, M. Dering, que le comte a rencontré à Rome.

M. Dering arrivait du fleuve Bleu, avait remonté deux cents lieues au-dessus de Kartoum, chassé l'éléphant, l'hip-

popotame, l'autruche, le crocodile et la gazelle; il avait, comme tous ceux qui ont remonté jusqu'au 8e et au 7e degré de latitude, beaucoup entendu parler de la licorne, mais n'en avait pas vu.

Avant d'aller au fleuve Bleu, il avait été à Lahore, à Delhi et à Benarès.

Quant à Ṭchérépacha, nom qui est tout simplement la traduction russe du mot *tortue*, elle avait été achetée chez Chevet pour la plus grande distraction de Sacha.

C'était, et c'est encore aujourd'hui, un être assez maussade, se mêlant peu à la conversation, se retirant dans les coins, et rongeant silencieusement une feuille de laitue ou une rondelle de carotte, sa frugale nourriture.

Maintenant, comment ai-je fait connaissance avec le comte, la comtesse, l'indispensable et universel Dandré, le docteur Koudriavtzef, le professeur Reltchensky, l'illustrissime maestro, mademoiselle Alexandrine (Sacha), mademoiselle Hélène, mademoiselle Annette, le poëte Polovsky et le magicien Daniel Home? C'est ce qui me reste à raconter, chers lecteurs, ainsi que les causes de mon voyage en Russie, que je suis bien aise de vous exposer dans toute leur simplicité, attendu qu'on vous a déjà raconté, j'en suis sûr, que je suis parti pour Saint-Pétersbourg dans l'intention de faire une pièce pour le Théâtre-Français, et dans l'espérance d'être décoré de l'ordre de Saint-Stanislas; ce qui n'est aucunement vrai, parole d'honneur!

La narration sera courte.

Home, à l'époque où il jouissait de tout son pouvoir, avait souvent demandé à m'être présenté, ou désiré que j'assistasse à ses séances; jamais ni l'une ni l'autre de ces deux choses n'avaient pu se faire, non pas que je n'en eusse le grand désir, mais à cause de mon travail éternel; j'avais donc cessé d'entendre parler du célèbre évocateur, quand un de mes bons amis, ou plutôt deux de mes bons amis, le

comte de Sancillon et Delaage, vinrent me voir et me dirent :

— A propos, demain, nous vous amènerons Home.

Chers lecteurs, permettez-moi de m'interrompre pour vous présenter M. le comte de Sancillon, un de nos plus élégants, un de nos plus spirituels, un de nos plus loyaux gentilshommes.

Il doit faire le voyage du Volga, de l'Oural, de la mer Caspienne, du Caucase, de la Crimée et du Danube avec moi; il est donc bon qu'il ne vous demeure pas étranger.

Certaines affaires de famille l'ont retenu à Paris; mais il doit me rejoindre, et nous l'attendons prochainement.

Quant à Delaage, vous le connaissez, n'est-ce pas? C'est l'auteur de plusieurs livres sur les sciences occultes, livres qui ont fait un certain bruit de par le monde.

Sancillon et Delaage me dirent donc : « Demain, nous vous amènerons Home. »

— Venez dîner avec lui, leur répondis-je.

C'est la présentation que je préfère : comme tous les grands travailleurs, je ne crains rien tant que le dérangement dans le cours de la journée, ce qui ne m'empêche pas d'être dérangé cinquante ou soixante fois par jour; il en résulte que, comme il faut toujours dîner, peu ou prou, bien ou mal, vite ou longuement, je reçois d'habitude à table les présentations que l'on veut bien me faire, quand les personnes agréent cette manière sans façon d'être reçues.

C'est dans ce but que j'ai laissé se répandre ma réputation de bon cuisinier.

Sancillon, Delaage et Home arrivèrent donc chez moi le lendemain à six heures et demie, et la connaissance se fit en mangeant un consommé dont je vous donnerai la recette un de ces jours.

Comme je ne voulais point parler à Home de ses anciens

triomphes à la ville et à la cour, de peur que le sentiment de son impuissance momentanée ne troublât sa digestion, je mis la conversation sur le chapitre de ses voyages, et lui parlai de Rome, de Naples et de Florence.

Il me raconta alors comment, à Rome, il avait fait la connaissance du comte et de la comtesse Kouchelef; comment il était fiancé à la belle-sœur du comte; puis il ajouta timidement que le comte et la comtesse, ayant su qu'il venait dîner chez moi, lui avaient manifesté le désir de faire ma connaissance.

— Que le comte et la comtesse Kouchelef me fassent l'honneur de venir dîner chez moi, lui répondis-je, fidèle à mes principes, et je ferai connaissance avec eux comme j'ai fait connaissance avec vous.

— Ne serait-il pas convenable que vous leur fissiez l'invitation vous-même? demanda Home.

— Parfaitement; j'aurai l'honneur de me présenter demain à l'hôtel des *Trois Empereurs*.

— Mais pourquoi pas ce soir?

— Parce que nous ne nous quitterons, je l'espère bien, qu'à onze heures ou minuit.

— C'est de bonne heure pour le comte et la comtesse, qui ne se couchent qu'à six heures du matin : nous pourrons donc y aller à onze heures ou à minuit; ce sera une façon de nous quitter sans nous quitter.

Je me tournai vers Delaage, qui était un des familiers de la maison Kouchelef.

Il me fit signe que c'était la chose du monde la plus simple et la plus convenable.

— Nous présentons M. de Sancillon ce soir, ajouta Home, et nous ferons d'une pierre deux coups.

Je ne demandai point si je serais le premier ou le second coup. J'acceptai.

Le même soir, on nous présenta au comte et à la comtesse.

Je sortis de l'hôtel des *Trois Empereurs* à cinq heures du matin, en me promettant bien de ne plus aller dans une maison de laquelle on sortait à une pareille heure.

J'y retournai le lendemain, j'en sortis à six heures.

J'y retournai le surlendemain, j'en sortis à sept heures.

Il est vrai qu'il y avait, dans ce salon magique, Sivori qui jouait du violon, Ascher qui jouait du piano, et Méry qui parlait.

Mais tout cela ne faisait pas mes romans.

Je fus trois jours sans y retourner.

Le troisième jour, on m'envoya chercher en voiture. Home et Sancillon étaient chargés de m'appréhender au corps, et, bon gré malgré, de me conduire à l'hôtel des *Trois Empereurs*.

Je m'étais douté de cette tentative, et je résolus de faire une défense de Troie ou de Sébastopol.

Mais la chair est faible; je poussai un soupir, et je suivis mes deux gendarmes.

Consignons, en passant, un fait qui prouvera que Home n'est pas si privé de son pouvoir qu'il lui plaît de le dire.

Nous descendions la rue d'Amsterdam dans une calèche attelée de deux chevaux, Sançillon et moi assis sur la banquette de derrière, Home assis sur la banquette de devant.

Tout à coup, nous entendîmes un bruit, comme si le char du tonnerre était à notre poursuite.

Je me levai et regardai derrière moi.

Une citadine, emportée — tout est possible — par un cheval furieux, descendait la rue d'Amsterdam comme une trombe et menaçait de nous passer sur le corps.

Je criai à notre cocher :

— A droite! à droite!

En appuyant à droite, il évitait le choc.

Comme il ne comprenait pas, je criai plus fort.

— Ne craignez rien, dit Home tranquillement, vous êtes avec moi.

Il n'avait pas achevé cette phrase rassurante, que la citadine nous prit par notre roue de derrière, et nous retourna, voiture, chevaux et cocher, dans la direction diamétralement opposée à celle que nous suivions.

Il y eut un moment de trouble inséparable d'un pareil demi-tour à droite; puis, après m'être assuré que Home, Sancillon, la voiture, les chevaux, le cocher et moi étions sains et saufs, je me retournai pour voir ce qui était advenu de la citadine.

La citadine était renversée sur le trottoir de gauche, le cheval avait les quatre fers en l'air, le cocher était étendu sans connaissance sur le pavé.

Quant à nous, nous n'avions pas une égratignure.

Nous arrivâmes hôtel des *Trois Empereurs*.

La soirée était plus animée que jamais.

En me voyant entrer, le comte et la comtesse se levèrent, vinrent au-devant de moi, me firent asseoir dans un fauteuil, et s'assirent, l'un à ma droite, l'autre à ma gauche.

— Monsieur Dumas, me dit le comte, nous avons remarqué que cela vous fatiguait de vous en aller à six heures du matin.

— Je dois vous avouer, comte, répondis-je, que cela dérange mes habitudes.

— Eh bien, désormais, dit la comtesse, nous vous laisserons partir à minuit.

— Cela vous est bien aisé à dire, comtesse : que voulez-vous! on tâchera.

— Mais à une condition, dit le comte.

— Laquelle?

Ce fut la comtesse qui se chargea de répondre.

— C'est que vous venez à Saint-Pétersbourg avec nous.

Je bondis, tant la chose me parut insensée.

— Bondissez, bondissez, dit la comtesse : nous nous attendions à cela.

— Mais c'est impossible, comtesse !

— Comment, impossible ? demanda le comte.

— Sans doute. Vous partez mardi prochain, c'est-à-dire dans cinq jours; comment voulez-vous qu'en cinq jours je me prépare à un pareil voyage? D'autant plus, ajoutai-je, parlant moitié à mes interlocuteurs, moitié à moi-même, que, si j'allais en Russie, ce ne serait pas pour aller à Saint-Pétersbourg seulement.

— Vous auriez raison, dit le comte : Saint-Pétersbourg, c'est la ville de Pierre, ce n'est pas la Russie.

— Non, continuai-je, je voudrais aller à Moscou, à Nijny-Novgorod, à Kasan, à Astrakan, à Sébastopol, et revenir par le Danube.

— Cela tombe à merveille, répondit la comtesse : j'ai un domaine à Koralovo, près de Moscou; le comte a une terre à Nijny, des steppes à Kasan, des pêcheries sur la mer Caspienne, une maison de campagne à Isatcha. Cela vous fait un pied-à-terre de deux cents lieues en deux cents lieues.

C'était à donner le vertige à un voyageur qui ne tient jamais à Paris que par un cheveu, — et par un cheveu de femme, le plus fragile de tous les cheveux.

— Comtesse, répondis-je, je vous demande deux jours pour me décider.

— Je vous donne deux minutes, dit-elle. Ou nous refusons notre sœur à M. Home, ou vous serez son garçon de de noce.

Je me levai, j'allai sur le balcon, et je réfléchis.

Je réfléchis que ma résolution était prise de partir pour la Grèce, l'Asie Mineure, la Syrie et l'Égypte.

Je réfléchis que ce voyage ne pourrait peut-être pas s'accomplir avant un an ou dix-huit mois.

Je réfléchis que rien ne pouvait être plus intéressant que

de visiter la Russie dans les circonstances où nous nous trouvions.

Je réfléchis, enfin, que c'était une folie qu'on me proposait, et ce fut, j'en ai bien peur, cette dernière réflexion qui me décida.

Au bout de deux minutes, je revins à la comtesse.

— Eh bien ? me demanda-t-elle.

— Eh bien, comtesse, répondis-je, je pars avec vous.

Le comte me serra la main ; Home me sauta au cou.

Et voilà comment, chers lecteurs, je suis parti pour Saint-Pétersbourg, pour Moscou, pour Nijny-Novgorod, pour Kasan, pour Astrakan, pour le Caucase, pour Odessa et pour Galatz.

Maintenant, commençons le récit de notre voyage, don tout ce qui précède n'est encore que le prologue.

V

DE PARIS A COLOGNE, TRAIN EXPRESS.

Le wagon dans lequel je suis parti renfermait le comte et la comtesse, Dandré et moi. Outre ces quatre animaux intelligents, il y avait dans le même wagon deux animaux instinctifs, deux frères inférieurs, deux candidats à l'humanité, comme les appelle notre bon et cher Michelet ; deux chiens enfin : Douchka et Muichka, — *Petite-Ame* et *Petite-Souris*.

Charick est dans le giron de Louise.

Signorina est dans son panier.

Tchérépacha est dans une boîte à confitures.

Ni Charick, ni Signora, ni Tchérépacha n'ont été déclarés. Tous trois passent en contrebande. Douchka et Muichka peuvent seules se montrer au grand jour, avec les billets à l'oreille, comme les étudiants le jour des premières représentations de l'Odéon.

Sur l'observation du comte et de la comtesse, l'employé de la gare chargé du département des chiens n'a fait aucune difficulté, après l'exhibition des billets de Douchka et de Muichka, de les laisser avec nous dans le wagon, au lieu de les enfourner dans leur box.

Bien entendu que nous avons loué entièrement le wagon dans lequel nous sommes, comme le wagon qui nous précède et celui qui nous suit.

Moynet, qui m'accompagne, — le peintre Moynet, dont vous avez vu tant de charmants décors à l'Opéra-Comique, — est avec le docteur, le pédagogue, le magicien et le maestro, dans le wagon qui nous précède.

Mademoiselle Hélène, mesdemoiselles Annette, Sacha, Annouchka et Louise sont dans le wagon qui nous suit.

Charick, Signorina et Tchérépacha voyagent dans la même caisse.

Missam est parti en avant pour que nous ayons un bon déjeuner à Cologne.

Simon et les deux écrivains sont je ne sais où.

Il fait une chaleur étouffante.

Mais Dandré, l'homme des précautions inouïes, a fait préparer trois paniers : l'un, où il y a du vin de Champagne et de l'eau glacée; l'autre, dans lequel il y a des poulets rôtis, des œufs durs, des saucissons et du vin de Bordeaux; un troisième, enfin, où il y a une collection de fruits, raisins, pêches, abricots et amandes.

A Pontoise, on a soupé; à Creil, on a pris un soda-water; à Compiègne, tout le monde dormait.

J'ai été réveillé par la douane belge, et par ces mots prononcés dans ce français que vous savez :

— Tous les voyageurs descendent pour la douane; ne laissez rien dans les wagons, tout doit être visité, savez-vous?

Cette invitation me fut confirmée par une grande pancarte suspendue dans l'intérieur du bâtiment et contenant ces mots :

« Ici, tous les effets doivent être visités sans distinction, excepté ceux d'usage *supportés* par les voyageurs. »

Mon nom, gravé sur ma malle et sur mon sac de nuit, fit son effet ordinaire : on se contenta de me demander si je n'avais rien à déclarer, et, par suite de ma réponse négative, le douanier traça un signe sur mes colis, lequel signe, non moins mystérieux que les hiéroglyphes déchiffrés par M. de Champollion, voulait dire :

« Laissez sortir monsieur, non-seulement avec les effets *supportés* par lui, mais encore avec ceux qu'il *porte*.

Pour tout cela, un simple signe suffisait; ce qui me fait supposer que la langue de la douane est la même que cette belle langue turque dont parle Molière, et qui dit tant de choses en si peu de mots.

Une heure après, nous étions en wagon, et nous roulions vers Aix-la-Chapelle.

Tout alla bien jusqu'à Verviers, c'est-à-dire jusqu'à la frontière prussienne.

Là, nos tribulations, ou plutôt les tribulations de Dandré commencèrent.

On se présenta à la portière pour demander nos billets.

Dandré présenta nos quatre billets.

— Vous avez des chiens? demanda l'employé prussien.

— Voilà leurs billets, dit Dandré.

L'employé jeta un regard dans le wagon : les deux chiens étaient invisibles: il les crut dans leur box, et se retira.

Le sifflet se fit entendre.

On partit.

A la station d'Aix-la-Chapelle, un autre employé se présenta.

— Vos billets? demanda-t-il.

Nos billets furent exhibés.

— Très-bien. Vous avez des chiens?

— Voici leurs billets, dit Dandré.

L'employé, après les avoir contrôlés, allait sans doute se retirer comme son collègue, quand Douchka, qui comprenait sans doute qu'il était question d'elle, sortit le nez des châles et des dentelles où elle était ensevelie, et bâilla au nez du Prussien.

— Vous avez des chiens! reprit celui-ci d'un ton presque menaçant.

— Vous le savez bien, puisque voilà leurs billets.

— Oui, mais les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs.

— Pourquoi cela?

Sans doute allions-nous avoir l'explication des paroles du digne employé, quand le sifflet retentit et quand le train se mit en marche.

Le Prussien resta un instant encore perché sur son marchepied, réitérant avec acharnement ce précepte : « Les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs. » Mais enfin arriva le moment où, sous peine de venir avec nous à Cologne, il fut forcé de sauter à terre.

Pendant toute la traite à parcourir, notre conversation roula sur ce texte: « Pourquoi les chiens ne doivent-ils pas voyager, en Prusse, dans les mêmes wagons que les voyageurs, quand ils y peuvent voyager en France?

Nul de nous ne fut assez fort pour résoudre la question.

A la première station, à peine étions-nous arrêtés, qu'un employé sauta sur le marchepied.

Il semblait furieux.

— Les chiens! cria-t-il.

On avait complétement cessé de s'occuper de nous.

— Comment, les chiens?

— Oui, vous avez des chiens.

— Voilà leurs billets.

— Les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs.

Nous allions donc savoir le mot de l'énigme.

— Et pourquoi cela? demanda Dandré.

— Parce qu'ils peuvent gêner les voyageurs.

— Ce n'est point le cas, dit en excellent allemand le comte, qui prenait la parole pour la première fois, puisque les chiens sont à nous.

— Cela ne fait rien, ils peuvent gêner les voyageurs.

— Mais, insista le comte, puisqu'il n'y a de voyageurs que nous?

— Ils peuvent vous gêner.

— Ils ne nous gênent pas.

— C'est le règlement.

— Quand il y a des voyageurs étrangers, soit; mais pas quand la caisse tout entière est louée par les propriétaires des chiens.

— C'est le règlement.

— Il est impossible que le règlement ait poussé l'absurdité jusque-là. Allez chercher le chef de gare.

L'employé alla chercher le chef de gare.

Le chef de gare arriva. Il avait des moustaches, une croix, et trois médailles.

— Vous avez deux chiens? dit-il.

— Oui.

— Il faut donner les chiens, et les mettre dans leur box.

— Nous vous avons justement fait venir parce que nous désirons les garder avec nous, les chiens.

— Impossible.

— Pourquoi cela?

— Parce que les chiens ne doivent pas voyager dans les mêmes wagons que les voyageurs.

— Donnez-nous une raison.

— Ils peuvent gêner les voyageurs.

— Mais puisque les voyageurs, c'est nous, — puisque les chiens sont à nous, — puisque les wagons sont loués par nous !

— C'est le règlement. Donnez les chiens.

On allait donner les chiens, lorsque le sifflet retentit.

Le train se mit en marche.

— C'est bien, c'est bien, dit le chef de gare exaspéré. A la prochaine station!

Et nous étions déjà loin, que nous entendions sa voix menaçante qui nous criait : « A la prochaine station ! »

Nous attendîmes la prochaine station dans l'anxiété.

A peine le train avait-il fait halte, que deux employés se précipitèrent vers notre caisse et ouvrirent la porte en criant :

— Les chiens!

Il était évident que nous avions été recommandés par la station précédente.

Cette fois, il n'y avait pas à se défendre : un des deux Prussiens avait déjà mis la main sur Douchka.

Seulement, Muichka avait disparu comme par une trappe.

— L'autre chien, criait le second Prussien, l'autre chien ! Où est l'autre chien ?

Esclave du règlement, l'employé menaçait de chercher Muichka même là où elle n'avait jamais songé à se cacher, lorsque Dandré eut une illumination subite.

— L'autre chien, répéta-t-il, est dans le wagon qui nous suit, venez.

Et, à son tour, s'élançant vers le wagon qui nous suivait en effet, il plongea, malgré les cris de Louise, la main à l'endroit où il savait trouver Charick, qui, si tendrement défendu qu'il fût par sa protectrice, alla rejoindre Douchka.

Le Prussien parut enchanté; il fourra Charick et Douchka dans leur box, et revint fermer la portière derrière Dandré en nous souhaitant un bon voyage.

Le brave homme portait sur son visage la béate satisfaction d'une conscience calme et contente d'elle-même.

Il avait obéi au règlement.

Cet événement nous promettait quelque tranquillité; nous grignotâmes un fruit, nous bûmes un verre de vin glacé, et nous nous endormîmes.

A la prochaine station, nous fûmes réveillés en sursaut par ce cri :

— Vous avez trois chiens !

— Deux, dit Dandré à moitié endormi; voilà leurs billets.

— Trois! dit l'employé.

Et il montra du doigt Muichka, qui, sortie de sa cachette, et ignorant qu'il était question d'elle, s'était imprudemment assise sur le nécessaire de la comtesse.

Il fallut reconnaître la fraude; nous nous humiliâmes; l'employé nous fit une réprimande, que nous supportâmes avec humilité; on paya une troisième place pour Muichka, qui alla rejoindre Douchka et Charick, et l'on se remit en marche.

Vers midi, nous entrions dans la ville des trois rois, où, voici tantôt dix-huit ans, j'étais entré pour la première fois avec ce pauvre Gérard de Nerval !

Deux souvenirs, l'un de mon enfance, l'autre de mon âge viril, se rattachent à Cologne.

En 1814, lors de l'invasion étrangère, ma mère craignit de rester à Villers-Cotterets, et jugea, je ne sais pourquoi, que nous serions plus en sûreté à Crépy en Valois, petite ville écartée et qui n'avait d'autre gage de sécurité que de ne pas être placée, comme Villers-Cotterets, sur une grande route; nous cachâmes dans une cave le linge, l'argenterie, deux ou trois meubles plus précieux que les autres, et, ma mère sur un âne, moi en croupe, nous commençâmes notre fuite en Égypte.

Au bout de trois heures et demie de marche, nous étions arrivés au but de notre voyage.

Nous descendîmes d'abord chez une vieille dame dont les enfants avaient été à l'école avec moi, et qui nous avait offert l'hospitalité; elle se nommait madame de Longpré, et était veuve d'un ancien valet de chambre de Louis XV, lequel, entre autres cadeaux, lui avait donné — peut-être avait-elle été assez jolie pour que Sa Majesté laissât tomber un regard sur sa sujette — lequel lui avait donné un splendide service de vieux chine.

Je vois encore ces soupières immenses, ces plats gigantesques, ces saladiers cyclopéens, avec leurs fleurs inventées par la fantaisie de quelque Diaz inconnu, avec leurs dragons créés par quelque Arioste sans nom : c'était à faire pâmer d'aise un moderne amateur de bric-à-brac.

Mais, en 1814, le bric-à-brac était inconnu; dix fois la pauvre femme, qui n'était pas riche, et qui avait le défaut grave de se griser, avait essayé de vendre ce royal service en bloc; mais c'étaient les étrusques qui étaient à la mode à cette époque, et non les porcelaines de Chine.

Elle n'avait pas pu en trouver le prix que l'on trouverait aujourd'hui d'un service de faïence de Creil.

Aussi, quand elle était pressée par son besoin d'ivresse,

elle prenait une pièce quelconque, plat ou soupière, et s'en allait de porte en porte pour tâcher de la vendre.

Quand elle avait trouvé quarante sous d'une pièce qui valait deux cents francs, elle entrait joyeuse chez l'épicier, buvait, coup sur coup, deux, quatre, six verres d'eau-de-vie, et ne rentrait chez elle qu'ivre-morte.

Tout s'en alla ainsi morceau par morceau.

Nous ne restâmes que quelques jours chez elle; ma pauvre mère, qui ne buvait que de l'eau, et qui m'a légué sa préférence pour ce liquide, ne pouvait assister et surtout ne voulait pas me faire assister à ce hideux spectacle de l'ivrognerie.

Elle s'arrangea avec la veuve d'un médecin, dont les deux fils avaient suivi la même carrière que leur père, l'un dans le civil, l'autre dans le militaire.

L'aîné des fils, le médecin civil, habitait avec sa mère.

Le cadet, le chirurgien-major, donnait, en ce moment même, de graves inquiétudes à sa famille : on avait reçu de ses nouvelles datées de la veille, de la bataille de Brienne; mais, depuis la bataille, on n'en avait pas entendu reparler. Était-il mort? était-il blessé? était-il prisonnier?

Il y avait, en outre, deux sœurs, Amélie et Adèle.

Toute cette bonne famille s'appelait la famille Millet.

La digne veuve nous céda une petite chambre et deux lits.

La petite chambre, située au premier étage, quoique donnant sur la cour, avait vue sur la rue : cette rue n'était autre que la grande route de Crépy à Villers-Cotterets.

Quant à la nourriture, nous devions la prendre tous ensemble, et en payer chacun notre part.

La première nuit, vers une heure du matin, nous entendîmes vigoureusement frapper à la porte; l'alarme fut grande : en un instant, tout le monde se trouva sur pied; on attendait l'ennemi à tout moment.

Ce fut M. Millet aîné qui se hasarda d'aller ouvrir la porte : c'était le seul homme de la maison; — j'avais onze ans.

Tout le monde attendait avec terreur l'apparition de ce visiteur de nuit, qui ne se lassait point de frapper.

On entendit des cris de joie; M. Millet appelait sa mère et ses sœurs.

Tout à coup, un beau jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans se précipita dans le salon, et, jetant son manteau, apparut en uniforme de chirurgien-major.

Une exclamation de bonheur s'échappa de toutes les bouches. C'était le second fils de la maison, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis deux mois.

Mère, sœurs, frères s'élancèrent dans les bras les uns des autres, en pleurant, riant, parlant tout à la fois.

Ma mère me tira à part, et, sans rien dire, sortit avec moi : nous étions des étrangers, et, dans ces circonstances, tout est un trouble-fête.

Nul ne fit attention à notre départ. On ne savait pas même que nous fussions là; on ne nous avait pas vus, ou, si l'on nous avait vus, on nous avait oubliés.

Le lendemain, on nous raconta toute la scène de la veille comme si nous n'y avions pas assisté; mais, en nous apprenant ce que nous savions, on nous apprit ce que nous ne savions pas.

Le jeune officier faisait partie du corps d'armée du maréchal Mortier : ce corps d'armée s'était laissé surprendre, la vieille au soir, à Villers-Cotterets. Il y avait eu une échauffourée terrible, un effroyable sauve-qui-peut, où chacun, dans la nuit, avait tiré de son côté.

Frédéric Millet avait tout naturellement tiré du sien.

A trois lieues seulement de sa ville natale, il avait songé à sa mère, à ses sœurs, à cette bonne petite maison si trau-

quille, avec son jardin, qui lui mettait, comme à une villageoise qui va à la danse, son bouquet de fleurs au côté; il s'était orienté, s'était reconnu, avait pris à travers champs, traversé à gué la petite rivière de Vauciennes, rejoint la route au bois du Tillet, et était venu frapper à la porte si bien connue.

Maintenant qu'il avait embrassé mère, frère et sœurs, il voulait rejoindre son corps d'armée.

Mais où était ce corps d'armée? N'était-il pas probable qu'en essayant de le rejoindre, il allait tomber dans quelque parti prussien et y perdre ou la liberté ou la vie?

Ne valait-il pas mieux attendre des nouvelles, le bruit du canon, qui, à défaut de nouvelles, ne pouvait pas manquer de se faire entendre? Il se rallierait au canon, ainsi qu'on dit en langue militaire.

En attendant, comme l'ennemi pouvait paraître d'un moment à l'autre, et Frédéric être reconnu pour appartenir à l'armée française, il se coupa les moustaches et on l'habilla en bourgeois.

Ses habits militaires, soigneusement pliés, furent, avec son épée, fourrés au fond d'une armoire.

A peine venait-on de prendre ces précautions, que l'on apprit qu'un petit détachement d'infanterie et de cavalerie françaises venait d'arriver à Crépy.

Frédéric courut savoir ce que c'était : c'était une petite colonne égarée appartenant au corps d'armée du duc de Raguse.

Elle venait de placer ses sentinelles, et espérait prendre un peu de repos.

Mais l'ennemi la suivait à la piste. A peine Frédéric était-il rentré, que nous entendîmes un coup de fusil; puis la sentinelle placée à l'extrémité de notre rue rentra en ville, fuyant et criant :

— Aux armes!

Derrière elle accourait au grand galop un corps de cavalerie prussienne. Je vois encore les soldats qui composaient ce corps. Ils étaient vêtus d'une petite redingote bleue à collet blanc, avec des pantalons gris.

Chacun fermait portes et fenêtres à l'approche de ce tonnerre que l'on entendait gronder sur le pavé de la route. Il était évident que le soldat qui fuyait devant lui en criant : « Aux armes! » serait rejoint et foudroyé avant d'avoir atteint le centre de la ville, où étaient ses compagnons.

Millet l'aîné courut à la porte de la rue, l'ouvrit, fit un signe au soldat, qui s'élança dans le jardin.

Derrière lui, avec la rapidité d'une machine de théâtre, la porte se referma.

Il était temps. Les cavaliers que, du point élevé où nous étions, nous pouvions voir depuis quelques minutes, tournaient l'angle de la rue et entraient dans la ville.

Ils passèrent comme une trombe.

Millet ouvrit une porte de derrière et indiqua au soldat un chemin d'enceinte par lequel il pouvait rejoindre ses compagnons. Le soldat ne prit de temps que celui de boire un verre de vin, de recharger son fusil et partit.

La porte fut refermée et verrouillée.

On comprend l'intérêt que chacun dans la maison prenait aux détails de ce drame; nous étions tout yeux, tout oreilles.

Bientôt on entendit ce même bruit de fers de chevaux sur le pavé : c'étaient nos petits Prussiens bleus qui repassaient.

Mais, si vite qu'ils fussent entrés dans la ville, ils en sortaient plus vite encore.

Ils étaient ramenés par nos hussards.

Quels que fussent les efforts de ma mère pour me retenir, je courus à la fenêtre, et je vis cette sublime et terrible chose qu'on appelle une mêlée.

On se battait corps à corps, à coups de sabre et à coups de pistolet.

Les Prussiens avaient essayé de se reconnaître et de tenir un instant; mais ils étaient trop vivement poursuivis : ils furent forcés de lâcher pied, et de se confier de nouveau à la vitesse de leurs chevaux.

Toute cette masse reprit son cours, s'allongea en continuant de combattre, et disparut avec son bruit et sa fumée à l'angle du chemin, ne laissant derrière elle que quelques corps étendus sur le pavé.

Trois de ces corps restaient immobiles dans des flaques de sang; un quatrième se traînait vers la porte de la maison, sans doute pour poser sa tête sur le seuil et pour mourir tranquille sur l'oreiller de pierre, en se rappelant sa patrie.

C'était un jeune homme à redingote bleue : un Prussien, par conséquent.

Le sang coulait abondamment d'une blessure qu'il avait reçue au front.

Millet et Frédéric s'élancèrent vers la porte, l'ouvrirent, et le reçurent évanoui dans leurs bras.

Puis la porte, qui s'ouvrait avec autant de charité pour les amis que pour les ennemis, se referma derrière eux.

Le jeune blessé fut porté au salon.

En faisant face, il avait reçu un coup de sabre qui avait ouvert le front, et il perdait beaucoup de sang par cette blessure.

Dès ce moment, l'attention fut tout entière concentrée sur le blessé.

Si c'étaient les Français qui demeuraient vainqueurs, nous n'avions rien à craindre; si c'étaient les Prussiens, le blessé devenait notre sauve-garde.

On n'y avait songé qu'après l'avoir recueilli; mais enfin, puisque la situation était bonne, il fallait l'accepter comme telle.

Les femmes se mirent à faire de la charpie; les deux chirurgiens déchirèrent des serviettes pour faire des bandes.

Le blessé demeurait toujours évanoui; le crâne avait été ouvert, et il était à craindre que le cerveau ne fût atteint.

Pendant ces préparatifs, nous entendîmes battre la charge à la manière française; c'étaient nos deux ou trois compagnies de voltigeurs qui se mettaient de la partie et passaient devant la porte de la rue.

Bientôt retentit une fusillade épouvantable; sans doute avait-ils rencontré l'ennemi au bout de la ville.

Le blessé fut pansé selon toutes les règles de la chirurgie militaire.

Une fois pansé, il revint à lui.

Il parlait assez mal le français; mais Millet l'aîné parlait assez bien l'allemand, de sorte qu'il fut facile au blessé et à son chirurgien de s'entendre.

Un instant après, on frappait à coups redoublés à la porte.

Millet aîné alla ouvrir.

Les Prussiens étaient maîtres de la ville, et c'était un groupe de soldats qui demandaient le logement et la nourriture.

Millet les conduisit auprès du blessé, qui se fit reconnaître pour un officier et plaça une sentinelle à la porte de la rue, avec consigne de ne laisser entrer personne.

Il va sans dire que, dès que la sentinelle fut relevée, elle fut conduite à la cuisine, où elle trouva son dîner prêt.

Au bout d'un mois, le jeune Prussien nous quittait complétement guéri, après avoir été soigné par la mère comme un fils, par les sœurs comme un frère.

Il nous laissait ses actions de grâces, son nom et son adresse.

Il se nommait Antoine-Marie Farina, et était de Cologne.

C'était le neveu du célèbre Jean-Marie Farina, le premier distillateur du monde connu.

En 1838, j'avais fait mon voyage sur les bords du Rhin.

J'étais venu à Cologne. Je m'étais enquis d'Antoine-Marie Farina. Antoine-Marie Farina, au lieu d'allonger des coups de sabre et d'en recevoir, s'était fait distillateur et vendait de l'eau de Cologne.

Je me fis indiquer le magasin.

J'entrai, sous le prétexte d'acheter une petite caisse de sa marchandise parfumée.

Il n'y avait qu'un garçon au magasin. Je le priai d'aller chercher le patron.

Le patron dînait.

Quoique dérangé dans cette grave occupation, il vint souriant et gracieux.

Ma vue se porta sur son front : la cicatrice y était.

C'était bien lui.

Il vit que je le regardais avec une attention toute particulière, et me demanda d'où lui venait cet honneur.

Je lui demandai s'il se rappelait où il avait reçu la blessure qu'il portait au front.

Il me répondit que c'était dans une petite ville de France, nommée Crépy.

Je lui demandai s'il se rappelait le nom de la famille qui l'avait accueilli.

Il me répondit qu'elle s'appelait Millet.

Je lui demandai s'il se rappelait un petit garçon de dix à douze ans, qui tenait la cuvette pleine d'eau rougie par son sang quand il avait rouvert les yeux.

Il me regarda avec curiosité.

— Je ne demande pas, lui dis-je en riant, si vous le reconnaissez ; je demande si vous vous le rappelez.

— C'était donc vous ? me dit-il.

Je lui tendis les deux mains, et en même temps lui citai un ou deux détails qui ne pouvaient lui laisser aucun doute.

Il me sauta au cou, et appela toute sa famille, une femme et deux charmantes filles.

En deux mots, — mots prononcés en allemand, bien entendu, — elles furent au courant de la situation.

Alors, ce fut une embrassade générale. On m'entraîna dans la salle à manger, on me fit asseoir; on me bourra de pain anisé, de veau aux confitures et de lièvre aux pruneaux, que l'on arrosa avec la meilleure bouteille de johannisberg que l'on put trouver à la cave.

La journée se passa à table, la soirée à prendre du thé et à manger des confitures.

Nous nous quittâmes à une heure du matin.

De mémoire d'aïeul, on ne s'était couché si tard à Cologne.

Mon second souvenir est plus récent.

J'habitais, à Florence, en 1840, une charmante maison de la via Arondinelli, — la rue des Hirondelles, — que m'avait cédée mon ami Cooper, alors attaché à l'ambassade anglaise, aujourd'hui jouissant à Paris de quelque chose comme six ou huit cent mille livres de rente, mais homme d'esprit toujours, et charmant compagnon, — *good fellow*, comme dit Shakspeare, — à Paris comme à Florence.

Un jour, on m'annonça un pasteur allemand.

Un pasteur allemand! Que pouvait me vouloir un pasteur allemand?

— N'importe, dis-je, faites entrer.

Je m'attendais à voir un vieillard vénérable, à barbe blanche, et je m'apprêtais à lui demander sa bénédiction, quand on introduisit près de moi un homme d'une trentaine d'années, blond, rose, joufflu, au visage souriant, à la main ouverte.

Je souris, et j'ouvris ma main.

— Que puis-je faire pour votre service, monsieur? lui demandai-je.

— Vous pouvez me faire voir Rome, que je meurs d'envie

de voir, me répondit-il, et que je ne verrai pas si je vous trouve autre que je ne vous crois.

— Je commence par vous dire que j'espère être ce que vous me croyez. Maintenant, comment puis-je vous faire voir Rome?

— Laissez-moi vous conter mon histoire; ce ne sera pas long.

— Asseyez-vous d'abord; vous me conterez votre histoire après.

Le jeune pasteur s'assit.

— Je m'appelle S..., me dit-il. Je suis le fils de la fameuse tragédienne allemande S..., frère du célèbre comédien D...

— Mais alors, lui dis-je, je connais toute votre famille.

— Et c'est bien ce qui m'encourage.

— Alors, continuez.

— J'ai une petite cure à Cologne, derrière le dôme. Si vous venez jamais dans la ville d'Agrippine, vous me trouverez là.

Je m'inclinai.

— J'ai douze cents francs d'appointements par an; je suis arrivé, à force d'économie, à mettre mille francs de côté, et, avec ces mille francs, j'ai entrepris un voyage d'Italie, ambition de toute ma jeunesse. C'était Rome surtout que je désirais voir.

— Je comprends cela.

— Eh bien, monsieur, faites-vous une idée de mon désespoir. Il ne me reste, sur mes mille francs, que juste ce qu'il faut pour m'en retourner à Cologne, et je n'ai pas vu Rome.

Je me mis à rire.

— Et vous venez me trouver pour que je vous fasse voir Rome? lui dis-je.

— Justement! je viens vous emprunter cinq cents francs que je ne vous rendrai jamais; — je vous en préviens d'avance, afin que vous sachiez à quoi vous en tenir; — à

moins que vous n'exigiez que je me remette au pain et à l'eau pendant cinq ans; ce que je ferai si vous l'exigez, mais ce qui ne me sera aucunement agréable.

— Oh! cher monsieur S..., lui dis-je, vous pensez bien que je n'aurai point cette cruauté, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'ai pensé, et c'est pour cela que je suis venu à vous.

— Vous verrez Rome, et vous boirez votre petit verre de vin du Rhin, et vous mangerez votre morceau de bœuf après votre potage; venez avec moi.

— Je vous suis de confiance.

— A merveille.

Nous allâmes chez MM. Plowden et French, sur lesquels j'avais un crédit; je fis compter au bon pasteur S... cent écus romains, ce qui faisait six cents francs au lieu de cinq cents, et je lui montrai du doigt la route de Rome.

Il se jeta dans mes bras en pleurant de joie.

— Allons, lui dis-je, bon voyage, et ne m'oubliez pas dans vos prières.

— Est-ce que les bons cœurs ont besoin que l'on prie pour eux? me répondit-il. Les bons cœurs se recommandent tout seuls. Je penserai à vous et vous aimerai; ne m'en demandez pas davantage.

Il partit.

Deux ans après, je passais à Cologne avec mon fils; j'allai faire une visite au pasteur S...

Comme il me l'avait dit, la maison n'était pas difficile à trouver.

J'entrai sans me faire annoncer.

Il jeta un cri de joie.

Puis, d'un air quelque peu effaré :

— Vous ne venez pas me redemander vos cent écus romains, j'espère bien? me dit-il.

— Non; je viens seulement vous demander si vous avez vu Rome, et si Rome vous a plu.

Il leva les yeux au ciel.

— Quelle ville ! me dit-il, et quand je pense que c'est à vous que je dois de ne pas mourir sans l'avoir vue !

Il m'embrassa.

— Venez, me dit-il, venez, que je vous montre quelque chose.

Je le suivis de confiance à Cologne, comme il m'avait suivi de confiance à Florence.

Il me conduisit dans sa chambre à coucher, et me montra mon portrait entre ceux de Hugo et de Lamartine.

— Ah çà! pourquoi, lui demandai-je, ces messieurs ont-ils des cadres, et pourquoi, moi, n'ai-je qu'un passe-partout ?

— Parce que vous avez mon cœur pour cadre, vous, me dit-il.

Voilà les deux souvenirs qui se rattachent pour moi à la ville de Cologne, et que vous voudrez bien prendre au lieu et place d'une description, que vous trouverez, d'ailleurs, dans mes *Impressions de voyage sur les bords du Rhin*.

Vous pensez bien que, passant cette fois encore à Cologne, mon premier soin fut de faire mes deux visites accoutumées.

Hélas!

Antoine-Marie Farina, ce beau jeune homme dont j'avais aidé à panser la blessure en 1814, est mort, à l'âge de soixante et dix ans, l'année dernière.

Et mon ami S..., le voyageur, a quitté Cologne pour habiter un petit village des environs, où il a obtenu une cure qui lui rapporte deux cents francs de plus.

Que l'un dorme en paix dans son tombeau ! que l'autre vive joyeusement dans son presbytère !

XII

BERLIN. — STETTIN

En arrivant au chemin de fer de Berlin, que nous prîmes à quatre heures de l'après-midi, nous trouvâmes Dandré, qui nous avait précédés, en discussion grave avec les employés du chemin de fer préposés au département des chiens.

Décidément, notre meute était la pierre d'achoppement.

Nous le crûmes d'abord; mais, cette fois, il n'était question ni de Douchka, ni de Muichka, ni de Charick; il était question de Signorina.

Cette fois, pour s'épargner les ennuis du voyage précédent, Dandré avait résolu de tout déclarer, depuis le museau jusqu'à la queue, et, au risque de ce qui pourrait leur arriver de désagréable dans ce genre de locomotion, de fourrer tous les quadrupèdes dans leur box.

Cela avait été à merveille tant qu'il avait été question des chiens, et l'on avait, sans difficulté aucune, délivré des billets à *Petite-Ame*, à *Petite-Souris*, à *Petite-Boule ;* mais, après les chiens, était venue la chatte; après Charick, Signorina.

Au nom de Signorina, à la désignation de sa race et de son sexe, l'employé s'était récrié.

— Les chats ne voyagent pas, avait-il nettement répondu.

— Comment! les chats ne voyagent pas? avait insisté Dandré.

— Non, avait confirmé l'employé.

— Mais les chiens voyagent bien.

— Les chiens, c'est autre chose.

— Et pourquoi les chats ne voyageraient-ils pas, puisque les chiens voyagent?

— Parce que, avait répondu l'employé, parce que... parce que les chats ne sont pas portés sur le tarif; et, du moment qu'ils ne sont pas portés sur le tarif, ils ne doivent pas voyager.

Les Prussiens n'avaient pas prévu le chat voyageur.

Il est vrai que le chat voyageur était une nouvelle espèce découverte par le comte Kouchelef et classée par Dandré. Il naît au midi; et, quand il trouve des familles russes auxquelles s'attacher, il émigre vers le nord.

Tel était le cas de Signorina, quand, à Cologne, colonie d'Agrippine, ville des trois rois et des onze mille vierges, il lui fut déclaré que les chats ne voyagent pas.

On fut obligé de recourir au chef de gare, qui parut d'abord un peu étourdi de la question, mais qui, après avoir promis de la porter au conseil d'administration, la trancha provisoirement, en déclarant que les chats n'étaient point portés, il est vrai, sur le tarif, mais que, comme il lui paraissait abusif de rendre Signorina victime d'un oubli et d'appliquer à son égard une rigueur qui semblerait de la proscription politique, Signorina voyagerait, à la condition qu'elle payerait comme un chien.

Seulement, comme les chats n'étaient point portés sur le tarif, et que le règlement n'avait point prévu qu'ils pussent gêner les voyageurs, il fut décidé que Signorina pouvait demeurer dans son panier, et le panier voyager dans le wagon de Louise.

Après Signorina vint Tchérépacha. Heureusement, Tchérépacha, malgré la précaution qu'on avait prise de l'entourer de salade, dans sa boîte à confitures, était complétement

pâmée; les employés la placèrent tour à tour sur le ventre et sur le dos; mais, comme dans aucune de ces deux positions elle ne remua ni pied ni patte, il fut déclaré qu'elle était décédée, et, en sa qualité de morte, Tchérépacha fut considérée comme un coquillage, c'est-à-dire comme un objet de simple curiosité.

Consignez ceci en passant : c'est que, dans la patrie des Humboldt et des Zimmermann, les chats sont considérés comme des chiens, et les tortues rangées parmi les coquillages. C'est une nouvelle classification dont, à mon retour, je ne manquerai pas de faire part à mon ami Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

Toutes choses arrangées à la satisfaction des voyageurs, des chats, des chiens et des tortues, nous montâmes dans nos wagons, et le train, qui n'attendait, pour partir, que la fin de notre discussion scientifique, se mit en route.

Ne me demandez point, ce qu'il y a de remarquable sur la route de Cologne à Berlin; il faisait une si cruelle chaleur, et surtout une si abondante poussière, que nous fûmes obligés de tirer les rideaux de notre caisse et de chercher des distractions puisées à notre propre fonds.

Les concessions que chacun fit sur ce point à la société nous menèrent jusqu'à dix heures du soir, moment où chacun souhaita le bonsoir à son voisin et tâcha de s'endormir pour son compte.

Je n'ai que deux souvenirs très-vagues de cette nuit.

Le premier, celui d'un sorbet aux fraises que m'aurait apporté Home, et qui me produisit une délicieuse mais trop fugitive impression.

Le second, celui d'avoir vu, en levant les rideaux de mon wagon, une espèce de ronde du sabbat, dansée par des lièvres; mais peut-être n'était-ce qu'un souvenir de mon dernier voyage à Mannheim, où, pendant toute une journée, je vis, à gauche et à droite de la route suivie par notre loco-

motive, une véritable légion de ces animaux se livrant aux ébats les plus fantastiques.

O Allemagne! Allemagne! terre promise des amants et des chasseurs!

La nuit s'écoula, le jour vint, et nous nous réveillâmes, ensevelis, comme les habitants de Pompéi, sous une couche de sable.

Chacun fit son trou, ouvrit les yeux, regarda son voisin, et lui éclata de rire au nez.

Les compliments vinrent après.

La comtesse était poudrée à la maréchale, et l'on n'aurait jamais cru que la poudre lui allât si bien.

A onze heures du matin, nous arrivâmes à Berlin.

Nous trouvâmes des voitures qui nous attendaient au débarcadère et un déjeuner qui se confectionnait à l'hôtel de *Rome*. Missam avait poursuivi sa route sans s'arrêter à Cologne, et, arrivé six heures avant nous à Berlin, avait tout ordonné.

Notre premier cri fut de demander si l'on pouvait prendre des bains.

Il y en avait justement dans l'hôtel.

Ces bains étaient situés dans un sous-sol d'une délicieuse fraîcheur.

J'avais résolu de ne voir absolument personne à Berlin, et d'y garder un incognito royal, non point que je fisse fi le moins du monde de la ville de Frédéric II; mais, malgré le taffetas d'Angleterre et le diachylum du docteur, le furoncle qui m'était poussé sur la pommette de la joue avait pris une telle dimension, que je désirais ne point me montrer dans un pareil état.

A peine étais-je dans ma baignoire, que l'on frappa à ma porte, et qu'avec cette intonation mélancolique qui tient à ce que, soixante fois par jour, je répète à Paris le même mot, je criai :

— Entrez !

Un garçon profita de la permission, se montra sur le seuil, et me remit une carte.

On savait déjà à Berlin que j'étais arrivé !

Quel était le courrier inconnu, quel était le pigeon voyageur, quel était le télégraphe électrique qui m'avait trahi ?

C'est sans doute ce qu'allait me dire la carte que l'on me remettait.

Je lus : « Alexandre Dunker, libraire. »

Un libraire, cela rentrait presque dans la famille, et il n'y avait pas à se gêner.

Je criai une seconde fois :

— Entrez !

M. Dunker entra.

Il avait appris mon arrivée, — par qui, je n'en sais rien, — et venait se mettre à ma disposition pour parcourir la ville.

Je mis en avant mon furoncle.

Mais M. Dunker me fit observer qu'au point où il en était, la chose cessait d'être laide pour devenir curieuse, et, ne voulant point priver les Berlinois de cette curiosité, je promis au digne libraire que j'irais le chercher à deux heures, à son magasin, et que nous arpenterions la ville, Moynet, lui et moi.

A deux heures, nous étions à son magasin.

J'insistai pour que notre première visite fût au nouveau Musée, où Kaulbach est en train de peindre sa sixième fresque; M. Dunker fut d'autant plus disposé à se rendre à notre demande, que c'est lui qui édite les gravures de ces fresques.

Si Théophile Gautier était à ma place, avec son admirable talent de narrativité plastique, il vous raconterait ces six fresques, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga; mais je n'ai fait que passer devant elles avec des souliers qui me gê-

naient, et tout le souvenir qui m'en reste, c'est qu'elles sont fort belles, et que l'école allemande, celle de Berlin en particulier, excelle dans la peinture murale.

Les figures surtout, destinées à représenter l'Architecture, la Poésie, la Peinture et la Musique, sont splendides.

Peut-être ferai-je une légère observation à M. Kaulbach; mais, si légère que soit une observation, un homme de son talent peut en faire son profit.

Dans sa fresque de l'*Architecture*, les deux figures ailées qui apportent, l'une le Parthénon, l'autre la cathédrale de Strasbourg, sont de la même espèce. Cela nous paraît une erreur non-seulement artistique et archéologique, mais encore religieuse.

Ces deux figures devraient avoir chacune le caractère du monument qu'elles apportent: l'une devrait être un génie, l'autre devrait être un ange.

L'escalier nous conduisit au salon grec.

C'est à la fois un musée avec des fresques modernes d'une grande valeur, et des statues antiques d'une grande beauté.

Mais, hélas! comme partout, le musée antique semble n'avoir été rapproché du musée moderne que pour faire ressortir l'infériorité des sculpteurs de nos jours vis-à-vis de ceux de la Grèce.

Aujourd'hui, un sculpteur étudie deux ou trois ans l'anatomie dans un amphithéâtre. Il sait aussi bien qu'un médecin où sont le biceps, le deltoïde et le couturier. Il connaît le mécanisme ingénieux à l'aide duquel agissent en deux sens opposés le radius et le cubitus. Tout cela n'empêche pas que, lorsqu'il s'agit de faire transparaître ces muscles sous la peau par un effort quelconque, il n'est pas un sculpteur, Michel-Ange excepté, qui ne se trompe ou sur la place du muscle ou sur sa valeur.

Les Grecs, au contraire, ne connaissaient pas scientifi-

quement l'anatomie : chez ces apôtres du beau, c'eût été un sacrilége que de mettre en morceaux un cadavre après sa mort.

Hippocrate nous raconte lui-même que, pour avoir quelques notions de notre structure, il était obligé de suivre les armées, et d'étudier sur les champs de bataille, à l'aide des effroyables blessures faites sur les cadavres par les haches et par les glaives à deux tranchants, l'intérieur du corps humain.

Après les Grecs, les chrétiens firent la même défense; mais, par un motif opposé, presque tous esclaves, presque tous malheureux, presque tous appartenant aux classes inférieures de la société, ils regardaient la mort non pas comme un malheur, mais comme une délivrance. Aussi eût-ce été un crime pour eux que d'aller chercher dans la mort un moyen de prolonger la vie. L'esclave ou le malheureux ne meurt jamais assez tôt.

Eh bien, malgré cette ignorance de la musculature, l'antiquité nous donne le *Laocoon*, *le Gladiateur mourant*, *les Lutteurs*, l'*Hercule Farnèse*, *le Rémouleur*, et vingt autres, cent autres, mille autres chefs-d'œuvre.

Quelle mine que cette Grèce qui, sous Périclès, défraye Athènes, Corinthe, Syracuse; sous Auguste, Rome, Alexandrie, Naples, Tarente, Arles, Herculanum, Pompéi; et sous Napoléon, Paris, Londres, Madrid, Vienne, Pétersbourg, Berlin ! — le monde !

Maintenant, d'où vient cette perfection chez Praxitèle, chez Phidias, chez Cléomène, et chez vingt autres sculpteurs inconnus qui nous ont laissé cette armée de marbres, cette forêt de chefs-d'œuvre?

De la vue éternelle du nu, de l'instinct du beau, de la mémoire de la forme, trois choses qu'il est impossible de rencontrer dans l'art moderne.

Que voulez-vous ! nous avons la vapeur, l'électricité, les

chemins de fer, les ballons et les journaux, que les anciens n'avaient pas : on ne peut pas tout avoir.

Nous avons même le monument de Frédéric le Grand, par Rauch; mais, quoique fort vanté, par les Berlinois surtout, cela ne vaut pas la simple statue équestre de Balbus, retrouvée à Herculanum, et qui n'est déjà plus de l'art grec, mais de l'art romain.

Quant à la ville de Berlin elle-même, je ne puis rien vous en dire de mieux que ce qu'en dit mon guide franco-allemand.

« Berlin, capitale de la Prusse, renferme 13,000 maisons et 480,000 âmes, en y comprenant la garnison, forte de 16,000 soldats. Cette ville, une des plus considérables et des plus régulières de l'Europe, a quatre lieues de circonférence, trois cents rues, dont la Friedrichsstrasse, longue de 4,220 pas, et la promenade d'Unterden-Linden, de 2,088 pieds de long sur 170 de large, à l'entrée de laquelle se trouve le château royal, de 460 pieds de long, de 100 pieds de haut, et percé de 420 fenêtres. »

Eh bien, maintenant, croyez-vous une chose? C'est que, dans une ville qui a quatre lieues de circonférence, treize mille maisons, trois cents rues, dont une longue de 4,220 pas, je n'ai pas pu trouver une chambre et un lit?...

C'est la vérité cependant.

A huit heures du soir, j'allais être obligé — ou plutôt nous allions être obligés, Moynet et moi — d'aller demander l'hospitalité au roi de Prusse, qui, ayant un château de quatre-cent-soixante pieds de long et de cent pieds de haut, ne nous l'eût probablement pas refusée, lorsque je pensai à cette salle de bains si fraîche et à cette baignoire si large où nous avions passé, le matin en arrivant, une heure de délices.

Je demandai si les salles de bains étaient occupées et si les baignoires étaient vides.

Sur la réponse négative à la première question et affirmative à la seconde, je fis descendre deux matelas et quatre draps, et nous fis faire à chacun un lit dans notre baignoire.

Voilà comment, chers lecteurs, à la grande stupéfaction des Berlinois attardés qui me contemplent par le soupirail qui me sert de fenêtre, je vous écris de ma baignoire, où je prie Dieu de me donner un bain de sommeil aussi rafraîchissant que le bain d'eau et de son que j'ai pris ce matin.

Si jamais vous venez à Berlin, que vous teniez à loger à l'hôtel de *Rome,* et qu'il n'y ait pas de chambre, demandez la baignoire nº 1 : décidément, on y est à merveille!

Nous partons demain au soir pour Stettin, où nous nous embarquons après-demain à une heure.

Si la Baltique nous est amie, je pourrai continuer à écrire à bord du bateau qui nous conduira à Saint-Pétersbourg...

A bord du *Vladimir,* 25 juin,
entre le Danemark et la Courlande.

La Baltique, quoique grise et terne, ainsi qu'il convient à une mer du Nord, est calme comme un miroir; je puis donc tenir la promesse que je vous avais faite, ou plutôt que je m'étais faite à moi-même de finir ce chapitre à bord du bateau à vapeur.

Deux bateaux à vapeur font la traversée de Stettin à Saint-Pétersbourg, *l'Aigle* et *le Vladimir.* Nous sommes sur le meilleur des deux : *le Vladimir.*

Vladimir, auquel notre bateau emprunte son nom, était, autant que je puis me le rappeler au milieu de la Baltique, sans dictionnaire et sans biographie, un des trois fils de Sviatoslaf, grand prince de la Russie; il obtint, dans le par-

tage paternel, sans doute en vertu de son droit d'aînesse, Novgorod, dont la hautaine devise était : « Qui oserait lutter contre Dieu et contre Novgorod-la-Grande ? »

L'histoire vous dira comment Vladimir devint grand ; je me bornerai à vous dire comment il devint saint.

D'abord, il tua son frère, comme Romulus ; ce qui lui fit double part.

Puis il épousa six femmes, et eut huit cents concubines, juste le chiffre de Salomon.

Au nombre de ces six femmes, est une princesse de Polotsk, — Rogneda, — dont il a massacré la famille, et qu'il viola pour la décider à l'épouser.

De ces six femmes et de ces huit cents concubines, il eut douze enfants, trente-huit de moins que Priam : il est vrai que Priam en avait eu dix-neuf d'Hécube seulement.

Mais aussi les douze enfants de Vladimir étaient tous des fils ; selon toute probabilité, il oublia de compter les filles.

On lui avait proposé quatre religions ; car vous supposez bien qu'un homme qui a commencé par tuer son frère, violer les princesses, avoir six femmes et huit cents concubines, est éclectique en matière de culte.

Mais Vladimir voulait faire une fin.

La première religion qu'on lui proposa fut la musulmane.

Vladimir secoua la tête.

— Je ne veux pas, dit-il, d'une religion qui interdit le vin, liqueur indispensable aux Russes, et qui fait leur joie.

En conséquence, il repoussa la religion mahométane.

On lui proposa le catholicisme ; mais il secoua une seconde fois la tête.

Le pape l'offusquait.

— Je veux bien, dit-il, reconnaître un Dieu au ciel, mais je n'en veux pas reconnaître sur la terre.

On lui proposa le judaïsme.

Mais le néophyte répondit :

— Il ne me paraît pas sensé de prendre rang parmi des vagabonds punis par le ciel, et de partager la punition d'un crime que je n'ai pas commis.

Enfin, on lui proposa la religion grecque.

Je ne sais quels mérites militèrent en faveur de celle-là, mais je sais qu'il l'adopta.

Or, comme Vladimir ne savait pas faire les choses à demi, à peine eut-il adopté sa nouvelle religion, qu'il dépouilla, au profit de son nouveau Dieu, les faux dieux qu'il avait adorés jusque-là, les fit fouetter de verges par ses gardes, et, les attachant et les traînant à la queue des chevaux, les fit précipiter dans le Dnieper.

Puis, pour que la grâce qui l'avait si miraculeusement touché s'étendît à ses sujets, il commanda de réunir tous ses peuples comme des troupeaux, les poussa sur le bord des fleuves, les y fit baptiser par milliers, poussant à la suite d'une foule une autre foule, et donnant à dix mille hommes à la fois le nom du même saint.

Tous ces mérites furent récompensés, et le fils de Sviatoslaf ajouta au calendrier le nom d'un nouveau saint : saint Vladimir.

Après vous avoir fait faire connaissance non-seulement avec notre pyroscaphe, mais encore avec le saint dont il porte le nom, je vais vous présenter quelques-unes des personnes que nous rencontrâmes sur le pont.

D'abord, la princesse Dolgorouky et ses trois filles, dont la plus âgée n'a que seize ans. La princesse s'en donne cinquante ; — mais je présume que c'est pour se sauvegarder en voyage, et qu'elle n'en a que trente-cinq à quarante tout au plus.

C'est une femme fort instruite, plutôt sévère que gracieuse, mais qui devient certainement gracieuse quand elle consent à ne pas être sévère.

Les Dolgorouky sont des Veliki Knias, s'il en fut; ils descendent de Rourik, et s'appellent Dolgorouky, c'est-à-dire *Longue-Main*, du surnom d'un de leurs aïeux.

C'est le même surnom qu'Artaxerce, fils de Xerxès.

Un autre de leurs aïeux, le prince Grégoire, dit Rostcha (*le Bosquet*), défendit le couvent de la Trinité de Saint-Serge, de 1608 à 1610, contre trente mille Polonais et Cosaques commandés par quatre héros : Sapieha, Lissovsky, Tyszkievicz et Constantin Visnioviecki; enfin, une princesse Dolgorouky épousa, en 1624, le czar Michel Romanof, fondateur de la dynastie aujourd'hui régnante.

Le prince Jacques Dolgorouky fut l'ami et le conseiller du tzar Pierre Ier. Un jour, il déchira en plein sénat un oukase du tzar qui lui semblait injuste. Peu endurant de son naturel, Pierre se jeta sur lui l'épée à la main.

— Tue-moi, lui dit le prince Jacques, tu seras Alexandre, et moi, je serai Clitus.

Pierre, ramené à la raison par ces paroles, se jeta dans ses bras et lui demanda pardon en l'embrassant.

Un autre prince, Jean Dolgorouky, fut l'ami intime de Pierre II, petit-fils de Pierre Ier. Quand l'impératrice Anne monta sur le trône et céda son pouvoir à cet abominable Biren, qui, pendant le cours de sa faveur, fit périr onze mille personnes, le prince Jean fut exilé en Sibérie avec sa famille, puis, au bout de neuf ans, rappelé de Sibérie pour être écartelé. Alors, la princesse Nathalie, sa femme, vint à Kief, où elle prit le voile.

Seulement, la veille du jour où elle prononça ses vœux, elle monta sur une falaise escarpée du Dnieper, et, là, cette belle martyre qui avait échangé, pour suivre son mari en Sibérie, toutes les splendeurs du luxe contre une misérable cabane, ôta de son doigt sa bague nuptiale, et la jeta dans les eaux du fleuve.

Pendant trente ans, elle survécut à son mari, et, pendant trente ans, pria pour celui qu'elle avait aimé.

A l'heure qu'il est, il reste dans la famille Dolgorouky trois hommes d'un mérite éminent :

Le prince Nicolas Dolgorouky, ancien gouverneur général de la Lithuanie, aujourd'hui gouverneur général de la Petite-Russie;

Le prince Élie, chef d'état-major de l'artillerie de l'empire;

Enfin, le prince Basile, qui a rempli avec distinction plusieur missions diplomatiques et militaires.

Après la princesse Dolgorouky, que nous avons fait passer la première en sa qualité de femme, nommons le prince Pierre Troubetzkoï : il vient de Paris, chargé de dépêches; c'est un homme jeune encore, il paraît trente-trois ou trente-quatre ans; c'est la distinction de l'esprit réunie à celle du corps. Peu de personnes connaissent aussi bien que lui la grande question de l'émancipation qui se discute en ce moment, et, quoiqu'il ait un million de rentes en jeu, personne ne la discute plus libéralement.

Les Troubetzkoï sont de la plus vieille noblesse russe; ils descendent d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie, fils du grand Guedimine, père du célèbre Jagellon. Leur nom de Troubetzkoï vient de Troubtchevsk, dont ils ont été souverains.

Le prince Dmitri, un de leurs aïeux, fut un des chefs les plus brillants de la guerre de l'indépendance, au commencement du XVIIe siècle, alors que la Russie luttait contre les Polonais, maîtres de Moscou, et contre l'introduction du catholicisme, que leur conquête amenait naturellement après eux.

Après l'expulsion des Polonais, le grand conseil de l'empire se réunit à Moscou vers la fin de 1612, pour procéder à l'élection d'un tzar, fondateur futur d'une nouvelle dynastie.

Trois candidats furent proposés : le prince Dmitri, le prince Mtislavsky, et le prince Pojarsky.

Le prince Dmitri, qui avait pour lui les Cosaques et une partie de l'armée, ne put parvenir à réunir la majorité.

Mtislavsky, porté par les boyards, disait à qui voulait l'entendre :

— Je ne veux pas du trône; on m'a menacé de m'y faire monter, mais j'aime mieux me faire moine.

Pojarsky, enfin, qui, sans que l'on pût jamais connaître la cause de sa répugnance pour le pouvoir suprême, le refusa obstinément, et qui, à coup sûr, eût été nommé, idole qu'il était de la nation, de la majorité des communes et de l'armée.

Ce fut alors, — et ce que je dis ici pour le prince Troubetzkoï nous servira tout à l'heure pour Pierre le Grand, — ce fut alors que le boyard Théodore Scheremetef, marié à une cousine germaine de Michel Romanof, proposa d'élire ce dernier, qui, à peine âgé de seize ans et d'un esprit doux et facile, se laisserait facilement pétrir aux formes constitutionnelles.

Cette combinaison réussit, et, le 21 février 1613, Michel Romanof fut élu tzar après trois jours de combats, dont quelques-uns se livrèrent dans la chambre législative elle-même.

Ainsi donc, si le prince Troubetzkoï ne compte point de tzars parmi ses aïeux, il compte un des hommes qui eurent l'honneur de disputer le trône à la famille régnant encore aujourd'hui.

Après les deux personnes dont je viens de vous parler, le personnage le plus remarquable de notre bateau était un touriste anglais qui arrivait du fleuve Bleu, où il avait chassé le crocodile, l'éléphant et l'hippopotame, et qui, tout d'une traite, s'en allait à Bornéo pour voir le soleil à minuit.

On sait que le soleil, à cet extrême nord de l'Europe, reste visible à l'horizon pendant toute la nuit du 23 au 24 juin.

Ce qu'il y avait de curieux, c'est que c'était la seconde fois que notre Anglais faisait le voyage.

La première fois, il s'y était pris trop tard, ou trop tôt; il était arrivé au haut du mont Ava-Saxa — d'où cette expérience astronomique se fait — à dix heures du soir, moulu de fatigue, éreinté, brisé.

Là, il s'était endormi en disant à son domestique, homme sur lequel il savait pouvoir compter, de l'éveiller à minuit.

Le domestique resta fidèlement les yeux fixés sur la montre.

A minuit moins cinq minutes :

— Milord ! cria-t-il, milord, réveillez-vous ! il est minuit.

Milord ne répondait pas; on l'eût cru mort, si une infirmité dont il était atteint n'eût constaté la présence de la vie.

Il ronflait.

Le domestique le secoua par le bras.

— Oh ! John, dit l'Anglais, laissez-moi dormir.

— Mais vous m'avez dit de vous réveiller !... mais c'est le dernier jour !... mais demain il ne sera plus temps !

— Oh ! je reviendrai l'année prochaine, dit l'Anglais.

Et il acheva sa nuit, — si pourtant on peut appeler une nuit ces douze heures du 23 au 24 juin, pendant lesquelles le soleil ne se couche pas.

Il n'avait pu revenir l'année suivante comme il avait dit; mais il revenait, trois ans après, acquitter la promesse qu'il s'était faite à lui-même.

Il était toujours suivi de son fidèle John.

Je lui ai donné mon adresse, et il m'a promis de m'écrire le 25 juin, poste restante, à Paris, ce qu'il aura vu et l'impression que le spectacle lui aura produite.

Revenons à Stettin et à notre voyage.

Stettin ! voilà une ville où je ne vous conseillerai jamais de vous arrêter.

Quels lits, mon Dieu!

Un canapé mal rembourré sur lequel on étend un drap, que l'on recouvre d'une courte-pointe piquée; le drap de dessous est lavé de temps en temps, la courte-pointe jamais.

Par bonheur, nous n'avions qu'une nuit à y passer, mais elle a duré longtemps!

A onze heures précises, le bateau s'est mis en marche, glissant sur l'Oder entre deux rives vertes comme l'émeraude et toutes parsemées de groupes de maisons à toit rouge. Cela ressemble singulièrement à la Normandie.

Au bout de cinq ou six heures de navigation, nous nous sommes trouvés dans la Baltique; une heure ou deux encore nous avons pu voir les rivages de la Poméranie, qui s'abaissaient graduellement et lentement au niveau de la mer, dans laquelle ils commencèrent à s'enfoncer avec les premières ombres de la nuit.

Le passage et la nourriture coûtent, par personne, de Stettin à Saint-Pétersbourg, deux cent trente-deux francs. En somme, pour quatre cents francs, on peut aller de Paris à Saint-Pétersbourg, nourriture et logement compris. C'est dix sous à peu près par lieue; vous voyez que ce n'est pas absolument ruineux.

A neuf heures, on a pris le thé.

Après le thé, on est venu causer sur le pont jusqu'à minuit. C'était la première fois que nous respirions depuis notre départ de Paris.

Il fallut cependant se décider; tout ce qu'il y avait de Russes grelottait malgré le temps, qui menaçait de pluie; plusieurs personnes, et entre autres la comtesse, se sont fait faire leur lit sur le pont.

Vers deux heures, la pluie a commencé de tomber, et, comme dans la chanson de je ne sais plus quel poëte, il a fallu rentrer les blancs moutons; le bruit qu'ils ont fait en fermant la bergerie m'a réveillé.

La mer était houleuse. J'ai pensé que c'était le moment de faire comme notre Anglais sur le mont Ava-Saxa, c'est-à-dire de ne pas rouvrir les yeux.

Je mis une telle persistance dans ma résolution, que je ne les rouvris qu'à sept heures du matin.

Ma toilette faite, je montai sur le pont.

La première chose que j'y vis, ce fut Home, pâle comme la mort. Il avait eu toute la nuit des communications directes avec la Baltique.

Par bonheur, le beau temps était revenu; le soleil, déjà un peu pâli, montait à l'horizon; la mer était bleue, immense et nue.

Chacun se retrouva avec plaisir; la navigation de Stettin à Saint-Pétersbourg n'est pas assez longue pour que l'on ait le temps de la détester.

Un grand, beau, frais jeune homme blond, de vingt-six à vingt-huit ans, s'approcha de moi dans l'intention de faire ma connaissance.

Comme nous n'avions personne pour nous présenter l'un à l'autre, il se nomma : c'était un prince Galitzine.

Les Galitzine sont de la plus vieille noblesse russe. Leur nom ou plutôt leur surnom, vient de *galitza* (gantelet).

Le second des fils de Guédimine, fondateur de la dynastie des Jagellons, fut la souche des princes Havansky Galitzine et Kourakine.

Cette maison est la plus nombreuse des maisons princières de la Russie. C'est au point que, pour se reconnaître entre eux, ils se sont numérotés.

— Vous êtes numérotés comme les fiacres, dit un jour un empereur de Russie à l'un d'eux.

— Oui, sire, et comme les rois, répondit celui-ci.

C'est un grand chasseur devant Dieu que le prince Galitzine. Pendant que je causais chasse avec lui, il me fit remarquer que nous avions à notre gauche une terre en vue.

Il me sembla que ce devait être l'île de Gottland.

VII

EN MER

C'était bien l'île de Gottland, comme je le présumais; elle apparaissait assez visible à notre gauche avec la silhouette de ses montagnes; l'aplatissement de la terre vers les pôles n'a pas encore eu le temps de se faire sentir pour elle.

C'était, géographiquement parlant, une terre suédoise, et qui devait appartenir à la Suède; mais deux fois les Danois, ces hommes du Nord qui tiraient des yeux de Charlemagne mourant les larmes les plus amères, la conquirent sans pouvoir la garder.

Comment fut-elle découverte, comment fut-elle attachée à la Suède, c'est ce qui se perd dans la nuit des temps. Une seule tradition subsiste, faible rayon pareil à celui d'un phare noyé dans les brumes qui s'élèvent flottantes au-dessus de cette avant-garde des mers du Nord.

Comme Délos, Gottland était une île flottante; seulement, le soir, elle s'enfonçait sous l'eau et allait dormir au fond de la mer. Un homme, nommé Tielvar, aborda sur son rivage et y alluma un feu. L'île, joyeuse de voir pour la première fois cette lumière, n'osa plonger, de peur de l'éteindre; et peu à peu elle jeta des racines qui allèrent la souder

au fond de la mer. Tielvar, rassuré, s'y établit alors avec son fils Hafde et sa belle-fille Htvita-Stjerna (*blanche voile*), qui eurent pour fils Gudi, Graiper et Gunfin. Ceux-ci se partagèrent l'île; mais, leurs descendants étant devenus trop nombreux pour que l'île pût les nourrir, un tiers émigra: ce tiers alla se mêler aux populations de Faro et de Dago et, par la Russie, s'étendit jusqu'en Grèce.

Je regardais Gottland tantôt avec mes yeux, tantôt avec ma lunette, essayant d'en prendre en passant ce que l'on peut, à sept ou huit lieues de distance, prendre d'une île avec les yeux, lorsqu'un Suédois, qui avait fait le commerce de grains à Wisby, capitale de Gottland, m'offrit de me donner sur cette île quelques renseignements.

Ceux qui me connaissent savent avec quelle complaisance j'écoute même les gens qui m'ennuient; à plus forte raison ceux qui m'intéressent. Mes questions se multiplièrent, et voici le résumé de notre conversation :

Wisby, dont me parlait mon interlocuteur, n'est plus aujourd'hui qu'une ville déchue; elle renferme quatre mille âmes, à peu près, et en a compté quinze ou dix-huit mille.

C'est une des plus anciennes villes du Nord, pleine de ruines; son église est, à ce que m'assurait mon marchand de blé, du plus pur gothique de la fin du XIV^e^ siècle et du commencement du XV^e^.

Connaissez-vous beaucoup de marchands de blé français qui puissent vous dire la date de Saint-Germain-des-Prés, de Notre-Dame ou de Saint-Étienne-du-Mont?

Notre homme avait fait fortune avec son froment, ou plutôt avec son seigle, qui est à Gottland d'une remarquable blancheur.

Une particularité du sol de l'île, c'est qu'une grande quantité de chaux étant mêlée à la terre, cette terre retient la chaleur du soleil, et se dessécherait complétement si l'on ne couvrait les champs de branches de feuillage.

Il faut ajouter à cela que Gottland n'a ni lacs ni fleuves, mais seulement des ruisseaux qui se tarissent l'été.

Outre le commerce de grain, les Gottlandais cultivent l'éducation des vers à soie et des bestiaux. Mon interlocuteur, qui m'avait entendu manifester mon mépris pour la chair du mouton en général, m'affirmait que je reviendrais de mon préjugé à l'endroit de cette chair, si je pouvais goûter celle des lanifères de l'île que nous avions sous les yeux, et qui a un goût tenant le milieu entre celui de la chair du lièvre et celui de la chair du chevreuil.

La cause qui produit à Gottland l'amélioration de la chair des bestiaux est sans doute la même qui donne leur réputation à nos gigots de pré salé: le voisinage de la mer. En effet, les paysans ont l'habitude d'abandonner, pendant les cinq ou six mois d'été ou de printemps, leurs moutons sur des îlots déserts, afin de vaquer plus librement à leurs affaires; là, ces animaux sont sous la bonne garde de la foi publique, et il n'y a pas d'exemple qu'un seul ait été volé; là, leur chair perd le goût de l'animal domestique pour prendre celui de l'animal sauvage.

Dès le XII^e^ siècle, l'île de Gottland avait un code maritime adopté ou plutôt approuvé par l'empereur Lothaire III; il a été traduit et commenté par notre savant légiste M. Pardessus.

Mon cicerone avait grande envie que je m'arrêtasse à Gottland, et m'offrait même de s'y arrêter avec moi; il s'agissait pour lui de me faire assister à la fête du solstice d'été, qui se célèbre à Wisby et dans toute l'île le 23 juin.

En effet, pendant la nuit de la Saint-Jean, tous les habitants du Nord célèbrent cette fête, et nous eussions vu, si le hasard nous eût fait passer près de Gottland pendant cette nuit-là, toutes ses montagnes couvertes de feux de joie.

Cette fête n'est autre que celle qui était célébrée par les Scandinaves, leurs ancêtres, en l'honneur du dieu Balder.

C'était suivant l'Edda, la mythologie scandinave, un dieu rayonnant de beauté. Il était le privilégié de la nature ; tout lui rendait hommage : les étoiles au ciel, les fleurs sur la terre. A la prière de Frigga, sa mère, tous les êtres créés, doux ou terribles, animés ou inanimés, avaient juré de ne lui faire aucun mal. Sa mère, comme celle d'Achille, croyait donc son fils en sûreté au milieu de la création, lorsque Hoki, le génie du mal, avisa un roseau qui croissait près du Valhalla, et à qui Frigga avait oublié de demander le même serment qu'aux autres plantes, tant elle le croyait inoffensif.

Hoki coupa le roseau oublié, et en fit une flèche avec laquelle il frappa Balder à mort.

Le deuil se répandit aussitôt sur toute la nature. Les dieux, les hommes et les animaux penchèrent la tête et pleurèrent leurs larmes; les arbres, leur séve ; les plantes, leur rosée. Le meurtrier seul ne pleura point.

On dressa un bûcher, on y déposa le corps de Balder, et on le brûla dans cette nuit solennelle du 23 au 24 juin.

De là ces feux que les peuples d'Occident ont empruntés aux peuples du Nord, et qu'enfant nous avons allumés nous-mêmes, croyant fêter saint Jean, et fêtant Balder.

D'un autre côté, les Gottlandais nous ont emprunté notre fête du Mai, si admirablement décrite par Bulwer-Lytton dans *Harold, ou le Dernier Roi saxon;* seulement, comme, dans les climats septentrionaux, mai parfois s'écoule sans feuilles, cette fête ne s'épanouit chez eux qu'au mois de juin ; ce qui ne les empêche pas de lui conserver son nom de *Majstang*.

Les deux fêtes sont donc réunies en une seule, et les Suédois célèbrent en même temps la naissance des feuilles et la mort de Balder.

C'est pendant cette nuit que, selon une tradition du pays, les jeunes filles suédoises voient leurs fiancés.

Elles provoquent cette apparition en faisant un bouquet

magique de neuf fleurs différentes, cueillies dans neuf champs différents. Pendant tout le temps que dure la cueillette, celles qui tentent l'épreuve doivent garder le silence le plus complet; puis, quand le bouquet est fini, elles se couchent, mettant le bouquet sous leur oreiller.

Alors, elles voient s'avancer dans leurs rêves, avec tous les attributs de son état, le jeune homme qui doit être leur époux. Il vient, glisse la main sous l'oreiller, y prend le bouquet, y dépose un baiser, le replace au même endroit et s'éloigne. Le rêve dure à peine quinze secondes.

Mais c'est assez pour que la jeune fille ait vu celui qui, un jour ou l'autre, deviendra immanquablement son époux.

Il y a encore un autre moyen pour les jeunes filles suédoises de connaître leur fiancé : c'est de se coucher pendant la nuit du 23 au 24 juin, dans un drap, sur la terrasse de la maison, après qu'elles ont mis près d'elles une cuvette pleine d'eau et une serviette blanche,

Un jeune homme leur apparaît alors, qui leur demande la permission de se laver le visage et les mains.

Ce jeune homme, c'est le fiancé.

Pendant que mon cicerone me racontait toutes ces coutumes empruntées au paganisme, Gottland fuyait, emporté loin de nous.

On sonna le dîner, nous descendîmes; et, quand nous remontâmes sur le pont, nous étions en pleine mer, et toute terre avait disparu.

Pendant que nous laissions la Suède à notre gauche, nous longions la Courlande à notre droite, reconnaissant, plutôt comme un brouillard que comme une terre réelle, l'île d'Œsel.

C'était déjà la Russie.

La Courlande, conquise en 1247 par les chevaliers de l'ordre Teutonique, devint un duché vassal de la Pologne, héréditaire dans la maison de Kettler. Cette maison s'éteignit,

et Maurice de Saxe, notre vainqueur de Fontenoy, qui avait été désigné pour lui succéder, fut écarté par Anne, veuve du dernier duc, laquelle devint impératrice de Russie, et nomma, à la place de ce héros, l'infâme Biren, son amant, duc de Courlande. Celui-ci légua le duché à son fils Pierre, qui abdiqua en 1795. Catherine Seconde le réunit à la Russie.

Quant à l'ile d'Œsel, qui, avec ses trente-cinq mille habitants, garde le golfe de Livonie, conquis, comme la Courlande, par les chevaliers teutoniques, elle passa aux mains des Danois, qui la cédèrent à la Suède; en 1721, sous le tzar Pierre, elle devint russe, et, depuis cette époque, elle est restée russe.

Un marchand de Riga, sa capitale, joue un très grand rôle dans *la Fille d'honneur*, d'Alexandre Duval.

On vint nous annoncer que le thé était servi. Je regardai à ma montre; je crus avoir oublié de la remonter: elle marquait neuf heures, et il faisait grand jour; je l'approchai de mon oreille, elle allait: je la crus folle.

Je demandai à mon voisin quelle heure il était; il tira sa montre; c'était bien pis: elle marquait onze heures!

A Berlin, il l'avait mise sur le méridien de Saint-Pétersbourg, qui avance de deux heures sur le méridien français.

A mesure que nous marchions, nous allions au-devant de ces nuits lumineuses dont j'avais tant entendu parler, et qui, pendant un mois, font au nord de la Russie des jours de vingt-quatre heures.

Je jetai les yeux du côté de l'occident, le soleil se couchait.

On me dit que, dans trois heures, il se lèverait. Je n'avais pas envie de dormir. Je fis apporter mon thé sur le pont, je pris un livre, et me mis à lire.

Moitié lisant, moitié rêvant, j'attendis le lever du soleil.

A minuit à ma montre, à deux heures à celle de mon voisin, le soleil commença de rougir l'horizon ; seulement, l'orient était pour nous bien plus au nord que si nous l'eussions vu se lever à Paris.

La transparence de la nuit ôtait à son apparition la majesté des climats occidentaux et méridionaux; il n'était guère plus brillant que ne l'est la lune pendant nos nuits sombres de juillet et d'août.

J'attendis qu'il eût complétement quitté l'horizon pour aller me coucher.

Trois heures après, je me levai : tout le monde était déjà sur pied ; la journée promettait d'être magnifique.

Nous étions de nouveau en pleine mer.

Vers les dix heures du matin, nous vîmes à la fois poindre un phare à droite et brunir une terre à gauche.

Le phare, bâti sur quelques rochers, était celui de Kokehar.

La terre était l'Esthonie, réunie à la Russie par Pierre le Grand après la paix de Nystadt, en 1721.

L'empereur Alexandre Ier a essayé sur les Esthoniens ses premiers projets d'émancipation, et leur donna la liberté en 1816.

A mesure que nous approchions, nous commencions à distinguer les rivages couverts de forêts, qui semblaient sortir de la mer. C'est le propre des eaux de la Baltique de ne pas nuire à la végétation, si bien que les arbres de ses bords trempent leurs branches jusque dans ses eaux ; il est vrai que l'influence de la Néva se fait sentir dans tout le golfe de Finlande. Jusqu'à Cronstadt, on peut, en descendant de Saint-Pétersbourg, boire l'eau, qui n'est presque pas salée. La mer proprement dite ne vient que jusqu'à Revel, et les poissons qui vivent d'habitude dans les eaux saumâtres ne remontent guère au delà de Revel ; aussi ne

mange-t-on, à Saint-Pétersbourg, que du poisson d'eau douce.

De place en place, nous voyions blanchir sur le rivage soit une, soit plusieurs maisons : elles se détachaient sur le fond vert foncé de la forêt.

Vers midi, on commença d'apercevoir la silhouette d'une ville, avec trois clochers se dressant au-dessus des maisons.

C'était Revel, ou Reval: — on dit plus communément Revel en France, et Reval dans la Baltique.

Si l'on en croit la tradition qui préside à la fondation de la capitale de l'Esthonie, c'est Reval et même Rehfall qu'il faudrait dire.

Waldemar Ier de Danemark s'empara, l'an 1200, du château de Lindanisse, qui était la clef de l'Esthonie. — Ce château occupait uue position excellente sur une hauteur à pic auprès de la mer : c'était un emplacement désigné d'avance pour la capitale du nouveau royaume qu'il comptait fonder de l'aufre côté de la Baltique; l'enceinte des murailles sortit de terre sans que la ville eût encore reçu de nom; mais, un jour que Waldemar chassait un chevreuil, l'animal se précipita du haut de la montagne et se brisa les jambes en tombant.

— Voilà le nom de ma ville trouvé, dit Waldemar; elle s'appellera Rehfall, — *chute du chevreuil.*

Les Revaliens, qui ne furent point conquis, mais qui se soumirent, ont conservé leurs franchises, auxquelles ils tenaient fort, ainsi que le prouvera la légende suivante :

Un des priviléges des bourgeois de Reval était le droit de justice basse et haute dans leur ville.

Ce droit n'avait pas de limite, et pouvait s'exercer jusque sur les nobles.

Or, il arriva qu'un certain baron Uxhul de Riesenberg

fit, en 1535, au mépris de ses droits, étrangler un paysan dans l'enceinte de la ville.

De ce moment, il ressortissait à la justice revalienne.

Le tribunal de la ville mit le baron Uxhul hors la loi.

Le baron ne tint pas compte du ban, et, le même jour, il alla se promener par les rues de Reval.

Mais il n'avait pas fait cent pas, que, malgré sa résistance, il était arrêté.

Le procès s'instruisit, et le meurtrier fut condamné à mort, tout baron qu'il était.

Sa famille, commençant à s'apercevoir que la chose était sérieuse, fit des démarches, pria, supplia, offrit de payer le prix du sang, de racheter le baron, mais tout fut inutile.

Le baron, condamné à mort, fut pendu et enterré sous la porte dite du *Forgeron*.

Depuis, — après de longues années, un siècle peut-être, — l'aristocratie ayant repris son pouvoir, un traité intervint entre la bourgeoisie et la noblesse, traité dans lequel il fut convenu que la porte serait murée.

La porte fut murée, et la pierre tumulaire sur laquelle étaient inscrits le nom du mort et le crime qu'il avait commis, disparut à tous les yeux.

Mais, en 1794, la bourgeoisie ayant repris son influence, la porte du Forgeron fut rouverte, et le monument de la justice du peuple exposé de nouveau à tous les regards.

Un autre monument du libre exercice de ces franchises exista jusqu'à l'année dernière dans la ville de Reval, ou plutôt dans l'église Saint-Nicolas, que l'on voit distinctement et sans avoir besoin de se déranger, du bord du bateau à vapeur.

C'était le corps momifié de Charles-Eugène, duc de Croy, prince de saint-empire, marquis de Monte-Corneto et de Renti.

Ce corps était la propriété d'un bon sacristain qui le mon-

trait, moyennant une rétribution qu'il laissait, il faut lui rendre cette justice, à la générosité du visiteur.

Le duc de Croy, de cette ancienne et illustre famille de Belgique dont les aïeux étaient alliés aux rois de Hongrie, était né vers la moitié du XVII^e^ siècle. Il avait successivement servi sous Christian V, roi de Danemark, qui l'avait fait lieutenant général; sous Léopold I^er^, qui l'avait fait feld-maréchal et général en chef de ses armées, contre le Turc, sur lequel il remporta de nombreuses victoires. Du service de l'Autriche, il avait passé à celui de la Saxe, et, enfin, à celui de la Russie. Blessé à Narva, il fut fait prisonnier par Charles XII et interné à Reval.

Il y mourut, le 20 janvier 1702.

Pendant le temps si court qui fut passé par lui dans Reval, le duc de Croy avait fait des dettes qu'il n'avait pu payer. Il mourut insolvable, et les tribunaux de la ville, en vertu des lois existantes, déclarèrent que le corps serait privé de sépulture tant que les dettes qu'il avait contractées de son vivant ne seraient pas payées.

En conséquence, on le déposa dans un coin de l'église Saint-Nicolas, habillé des vêtements qu'il avait coutume de porter, c'est-à-dire d'un manteau de velours noir, de son habit d'uniforme du temps de Pierre le Grand, la tête couverte de sa perruque aux longues boucles, les jambes chaussées de bas de soie, et le cou serré par une cravate de fine batiste.

En 1819, la marquis Paulucci étant venu à Reval comme gouverneur des provinces Baltiques, fit quelques observations charitables sur ce pauvre cadavre impitoyablement exposé ainsi depuis plus d'un siècle à la curiosité des générations. Mais il n'y avait rien à faire contre la persistance des Revaliens dans l'exercice de leurs droits. Tout ce que put le marquis Paulucci en faveur du cadavre, fut de le coucher proprement dans une niche de bois, où il était en-

core il y a trois ans, lorsque le prince Troubetzkoï, qui me racontait cette anecdote, l'y vit.

Mais ce qui avait surtout touché le prince, c'étaient les soins du bon sacristain pour ce cadavre, qui était son gagne-pain. L'église Saint-Nicolas n'étant guère elle-même en meilleur état que le prince, et en certains endroits même n'étant pas si bien couverte, le sacristain changeait son mort de place quand il craignait que l'humidité ne l'atteignît; car, comme dit le fossoyeur de Shakspeare :

Rien n'est pire que l'eau pour nos maudits corps morts!

Ce n'est pas le tout : quand le temps était beau, il lui faisait prendre l'air; dans les journées d'été, il le mettait au soleil; enfin, il avait pour lui tous les soins qu'une garde-malade aurait pour son patient.

Par malheur pour le pauvre sacristain, le jeune empereur Nicolas regarda cette exposition et surtout cette exploitation d'un cadavre comme une profanation, et ordonna que le prince de Croy, insolvable ou non, fût enterré comme un chrétien.

Les Revaliens n'osèrent point réagir contre la volonté de l'empereur, et l'ordre pieux fut accompli, au grand désespoir du sacristain.

Il n'y a donc plus de remarquable à voir dans l'église Saint-Nicolas de Reval qu'un tableau représentant la *Fuite en Égypte.*

Au lieu d'adopter comme moyen de locomotion l'âne traditionnel portant la Vierge avec l'Enfant Jésus dans ses bras, et suivi de saint Joseph appuyé sur son bâton, le peintre a mis tout la sainte famille dans un magnifique équipage à quatre chevaux, que conduit à grand guides saint Joseph en perruque poudrée, tandis que les anges

voltigent aux portières et font avec leurs ailes de l'air et de l'ombre aux saints voyageurs.

Nous espérons que le peintre sera récompensé, non pas selon son œuvre, mais selon ses intentions, qui, étaient, incontestablement bonnes.

En arrivant sur le pont, vers cinq heures du matin, la première chose que j'ai aperçue, c'est la flotte russe, en manœuvre dans la Baltique. Le pavillon amiral indiquait le vaisseau monté par le grand-duc Constantin.

Le prince aime beaucoup la mer, et paraissait peu pressé de rentrer à Cronstadt. Il naviguait sous ses trois huniers seulement, quand il eût pu naviguer sous toutes ses voiles.

Quoique *le Vladimir* ne soit pas très-grand marcheur, nous l'eûmes bientôt dépassé.

Vers sept heures, nous commençâmes d'apercevoir, au-dessus d'une mer houleuse et roussâtre, les fortifications de Cronstadt.

Cronstadt est une fondation de Pierre le Grand; elle date de 1710. Pour les puristes, elle devrait s'écrire Crownstadt, *ville de la couronne;* mais, dans sa prédilection pour la langue hollandaise, Pierre l'appela Cronstadt, comme il appela d'abord Pétersbourg *Pittersbourg*.

C'est la résidence de l'amirauté russe; — nous parlons de Cronstadt, bien entendu.

Dans la dernière guerre, l'amiral Napier s'était chargé de prendre Cronstadt. Ce serait, selon lui, l'affaire d'un coup de main pour une flotte anglaise. Il devait déjeuner à Cronstadt et dîner à Pétersbourg. Au moment de lever l'ancre pour l'expédition, on lui demanda ses derniers ordres.

— Double ration de chloroforme, demanda le terrible commodore.

On mit double ration de chloroforme dans les pharmacies

anglaises; mais, arrivé devant Cronstadt, l'amiral Napier se contenta de saluer Cronstadt.

Cronstadt est tout simplement imprenable, ce que ne savait pas l'amiral Napier.

Nous l'en consolâmes en prenant Bomarsund.

C'est à Cronstadt que stope le bateau à vapeur qui va de Stettin à Pétersbourg, et, je crois, tous les autres bateaux qui tirent trop d'eau pour remonter la Néva jusqu'au quai Anglais.

Un bâtiment d'un faible tonnage vient y prendre les passagers.

Avec ses moyens de faciliter toute chose, le comte de Kouchelef avait écrit de Paris qu'on lui envoyât un bateau à Cronstadt. De cette façon, en abandonnant tous nos effets, nous n'éprouvions aucun retard, et nous poursuivions immédiatement notre chemin vers Pétersbourg.

Notre départ, sinon notre arrivée, eut les honneurs d'une salve d'artillerie.

Le grand-duc Constantin avait salué Cronstadt de vingt et un coups de canon, et Cronstadt, à son tour, saluait de vingt et un coups de canon le grand-duc Constantin.

Cela nous faisait de bon compte quarante-deux coups de canon. Il faudrait être bien exigeant pour demander davantage.

La vue de Cronstadt me rappela l'aventure de M. de Villebois avec l'impératrice Catherine Première.

Vous savez ce que c'était que l'impératrice Catherine Première; mais vous ne savez probablement pas ce que c'était que M. de Villebois.

M. de Villebois était un de ces hardis aventuriers qui, dans le dernier siècle, allaient chercher fortune en Russie. Fils d'un gentilhomme bas breton, il avait commencé par faire la contrebande. Compromis dans une attaque de nuit, où il y avait eu quelques coups de fusil tirés et deux ou

trois douaniers tués, il avait été obligé de passer en Angleterre, où des lettres de recommandation qu'il avait apportées avec lui, lui valurent du service en qualité de bas officier sur un vaisseau de guerre.

Dans une de ses courses, le vaisseau que montait Villebois relâcha au Texel.

Le tzar Pierre, qui, sous le déguisement d'un simple matelot, apprenait alors la construction à Saardam, vint à bord du bâtiment anglais, et, sachant qu'il faisait voile pour retourner à Londres, s'y embarqua *incognito*. Après avoir appris la construction, c'était un moyen d'apprendre la navigation.

La Providence servit le tzar à souhait. Une tempête se déclara, près de laquelle celle qu'affronta César n'était qu'une bourrasque.

Elle dura trois jours.

Capitaine, lieutenant et équipage, à bout de science et surtout à bout de forces, ne savaient plus à quel saint se vouer, lorsque, dans un moment extrême, Villebois s'empare du gouvernail, et ordonne une manœuvre qui sauve le bâtiment.

Le tzar n'avait point perdu de vue le hardi contre-maître, et il avait reconnu en lui un de ces hommes de tête et de main, comme il en faut aux fondateurs et aux réformateurs d'empires.

Le danger passé, il alla à lui et l'embrassa.

Cette familiarité, de la part d'un simple matelot hollandais, éveilla la susceptibilité du noble bas breton.

Il demanda à l'embrasseur qui il était, pour se permettre d'agir avec ce sans façon à l'égard d'un gentilhomme français.

Le matelot lui dit qu'il était le tzar Pierre.

Un autre aurait cru qu'on voulait le faire le jouet d'une plaisanterie. Mais Villebois était lui-même d'un esprit su-

périeur. Un regard lui suffit pour reconnaître un lion sous la peau de l'ours. Il s'inclina devant la majesté souveraine, sans hésiter, sans discuter, en homme qui reconnaît son maître et qui le glorifie là où il est.

Le tzar le fit à la fois son aide de camp et officier de ses vaisseaux.

Notre bas Breton avait tous les défauts et toutes les qualités de ses compatriotes : il était bon officier, brave jusqu'à la férocité, têtu jusqu'à l'obstination, aimant à boire, buvant jusqu'à ce qu'il fût gris. Et, quand, par malheur, il n'allait pas jusqu'à l'ivresse qui le couchait sous la table, il était capable de tous les excès.

C'est ce qu'était le tzar Pierre lui-même ; aussi appréciait-il Villebois comme un bon compagnon de guerre et de table.

Dans ces moments-là, Villebois ne se connaissait plus ; en trois occasions, il avait tué trois hommes.

Mais c'étaient là de ces crimes que le tzar ne regardait point comme impardonnables; aussi les lui avait-il pardonnés.

Par malheur pour Villebois, son ivresse n'était pas toujours homicide.

Un jour que le tzar était à son château de Strelna, dans la baie de Saint-Pétersbourg, il chargea Villebois d'une mission près de l'impératrice Catherine, qui était à Cronstadt.

C'était en plein hiver ; il gelait à dix ou douze degrés au-dessous de zéro, le golfe était pris; Villebois s'embarqua sur un traîneau, en ayant soin de se munir d'une bouteille d'eau-de-vie pour combattre la gelée.

En arrivant à Cronstadt, la bouteille était vide.

C'était de la sobriété pour Villebois; aussi parut-il parfaitement calme à tous les officiers de garde auxquels il fut obligé de se présenter pour arriver près de la tzarine.

La tzarine dormait.

Il fallut donc la réveiller.

Tandis qu on la réveillait, on fit attendre Villebois dans une chambre chauffée, comme, en hiver, on chauffe les chambres à Saint-Pétersbourg : ce changement de température fit en lui toute une révolution. Introduit par les femmes de Catherine près de son lit, et laissé seul avec elle, il oublia qu'il avait l'impératrice devant les yeux, et ne vit plus qu'une femme fort belle, à laquelle il résolut de prouver toute l'admiration qu'il ressentait pour sa beauté. C'était un homme d'exécution rapide que Villebois, et la tzarine eut beau appeler ses femmes, la preuve était donnée quand elles arrivèrent.

Villebois fut arrêté séance tenante.

On expédia au tzar un courrier chargé de lui raconter avec le plus de ménagements possible ce qui venait de se passer.

Le tzar écouta le récit d'un bout à l'autre sans laisser échapper aucune marque de colère.

Puis, quand le récit fut terminé :

— Eh bien, demanda-t-il, qu'en avez-vous fait ?

— Sire, répondit le messager, on l'a garrotté et mis en prison.

— Et qu'y a-t-il fait, en prison ?

— A peine y a-t-il été, qu'il s'est endormi.

— Je reconnais bien là mon Villebois ! s'écria Pierre. Je parie que, lorsqu'on lui demandera demain pourquoi il est en prison, il ne se le rappellera même pas.

Puis, au grand étonnement du messager, se promenant à grands pas dans la chambre plutôt comme un homme embarrassé que comme un homme furieux :

— Il faut pourtant faire un exemple, quoique cet animal soit innocent, n'ayant pas su ce qu'il faisait, continua-t-il ; mais la tzarine serait furieuse si on ne le punissait pas. Voyons, qu'on me le mette deux ans à la chaîne, et que tout soit dit.

Tout fut dit en effet; Villebois s'en alla tout droit aux galères.

Mais il n'y était pas depuis six mois, que Pierre, ne pouvant se passer de lui, le rappela, le rétablit dans ses charges, et, priant la tzarine de lui pardonner pour l'amour de lui, le traita avec la même confiance qu'avant la mission qu'il avait si singulièrement remplie.

Nous n'avons pas encore mis le pied en Russie, et nous avons déjà nommé Pierre le Grand. C'est que Pierre le Grand est le géant Adamastor qui garde l'entrée de la Néva. Aussi nous est-il impossible de laisser Cronstadt derrière nous, et de mettre le pied sur le quai Anglais sans avoir jeté un coup d'œil sur la vie du fondateur de la ville que nous allons visiter.

VIII

LES ROMANOF

Ceux de nos lecteurs qui ne connaissent la vie de Pierre le Grand que par l'*Histoire de Russie* de Voltaire, la connaissent assez mal, du moins sous le rapport anecdotique et privé. Voltaire lui-même dit dans sa préface :

« Cette histoire contient la vie publique du tzar, laquelle a été utile; non sa vie privée, sur laquelle on n'a que quelques anecdotes, d'ailleurs assez connues. »

Mais arrive un moment où l'auteur, de si facile composition qu'il soit, est assez embarrassé : c'est lorsqu'il s'agit de raconter la mort du tzarévitch Alexis, qui rentre à la fois

dans la vie privée et dans la vie publique du tzar Pierre.

Voulez-vous avoir une idée de son embarras? Lisez ces trois lignes d'une lettre de l'auteur du *Dictionnaire philosophique* au comte Schouvalof, chambellan de l'impératrice Élisabeth, qui lui communiquait les pièces à l'aide desquelles il écrivait son histoire. Convenez que c'est une histoire bien impartiale qu'une histoire écrite sur des pièces communiquées par la fille de celui dont on écrit l'histoire. Et c'est avec cette *Histoire de Russie* que l'on apprend l'histoire des Russes à nos enfants!

Revenons à ces trois lignes de Voltaire au comte Schouvalof.

Les voici :

« En attendant que je puisse arranger le terrible événement de la mort du tzarévitch, j'ai commencé un autre ouvrage. »

Voltaire ne dit pas quel ouvrage il a commencé; mais, fût-ce le *Dictionnaire philosophique*, il aurait eu le temps de l'achever avant d'arranger un pareil événement.

L'événement, au reste, n'était pas plus difficile à raconter que celui de Brutus condamnant à mort ses deux fils.

Il y avait un dilemme dont Pierre ne pouvait pas sortir : « Si mon fils vit, la Russie meurt! »

Laisser vivre Alexis, c'était tuer la Russie. Le tzar Pierre, qui ne fit jamais rien pour lui, mais qui fit tout pour son peuple, préféra tuer Alexis, et que la Russie vécut.

Il n'y a rien à arranger là dedans, à notre avis; il n'y a qu'à raconter purement et simplement.

L'auteur qui arrange un événement quelconque est tout simplement un faussaire historique.

Écrivez ce qui est vrai, ou ce que vous croyez être vrai, ou n'écrivez pas.

« Il ne faut pas, dit Voltaire, raconter à la postérité des choses indignes d'elles. »

Qui vous dira ce qui est digne ou indigne d'elle? C'est un étrange orgueil de croire que la postérité verra les choses à votre point de vue.

Racontez tout, la postérité fera son choix.

Et la preuve, c'est que nous sommes la postérité de Voltaire, et que nous n'écrivons plus l'histoire comme Voltaire l'écrivait.

Les études modernes, les admirables travaux de Simonde de Sismondi, d'Augustin Thierry et de Michelet, nous ont fait envisager l'histoire d'une tout autre façon qu'on ne l'envisageait au XVIIIe siècle. Nous voulons, aujourd'hui, lire non-seulement les événements d'un règne, connaître non-seulement les catastrophes d'un empire, mais encore les causes de ces événements, les raisons de ces catastrophes.

Là, en effet, est la philosophie de l'histoire, son enseignement, son intérêt.

L'histoire de France a passé, pendant cent cinquante ans, pour la plus ennuyeuse de toutes les histoires.

Je le crois bien! elle était racontée par Mézeray, par Velly et par le père Daniel.

Racontez l'histoire de Troie, et supprimez l'enlèvement d'Hélène par le fils de Priam, sous prétexte que cet événement fait partie de la vie privée de Ménélas; supprimez la colère d'Achille après l'enlèvement de Briséis, sous prétexte que l'enlèvement de Briséis fait partie de la vie privée d'Agamemnon; supprimez la tendresse, peut-être un peu exagérée, d'Achille pour Patrocle, sous prétexte que cette tendresse fait partie de la vie privée d'Achille, et il n'y a plus d'*Iliade*, sans qu'il y ait de l'histoire.

Or, je vous le demande, que mettrez-vous à la place de l'*Iliade*? Comment monterez-vous de la terre au ciel, si vous fermez la seule porte qui donne sur l'Olympe?

Mais, me dira-t-on, l'*Iliade* est un poëme épique, et non pas une histoire.

Qu'est-ce donc qu'une histoire, si ce n'est le poëme épique de Dieu?

Ce que nous allons dire de Pierre Ier est donc ce que vous ne trouverez pas dans l'*Histoire de Russie* de Voltaire, soyez tranquille.

Quant aux événements, si terribles qu'ils soient, nous ne vous demanderons pas le temps de les arranger; nous vous les raconterons tels qu'ils se sont accomplis. C'est l'affaire de ceux qui font les événements, et non de ceux qui les écrivent. Consignons les actes bons ou mauvais des tyrans des nations ou des pasteurs des peuples, et que ceux-là qui ont déjà rendu compte à Dieu, qui les avait envoyés sur cette terre, s'arrangent comme ils pourront avec la postérité.

« Saint-Pétersbourg a dit Pouchkine, est une fenêtre ouverte sur l'Europe. »

Ouvrons à coups de plume une fenêtre sur Saint-Pétersbourg.

Ivan III ou Ivan le Grand, — nous aurons l'occasion de le rencontrer sur notre route et de nous occuper alors plus longuement de lui, — Ivan le Grand (prononcez *Ivane*) épousa la princesse Sophie, petite-fille de Michel Paléologue et héritière des droits des empereurs grecs.

Il prit alors pour armes l'aigle à deux têtes.

L'une de ces deux têtes regarde l'Asie, l'autre l'Europe.

Le symbolisme était clair.

Mais, pour que l'aigle russe pût regarder l'Europe, il lui fallait une ouverture sur l'Europe.

De là, la fenêtre de Pouchkine.

Saint-Pétersbourg n'existait pas : il y avait, à la place où il s'élève aujourd'hui, un marais; ce marais était commandé par un fort suédois nommé Nienschantz. Pierre prit le fort, et, quinze jours après, il commença la fondation d'une seconde capitale de la Russie, qui devait un jour en devenir la première.

Le 27 mai 1703, jour de la Pentecôte, elle fut nommée Saint-Pétersbourg, en l'honneur de saint Pierre, patron du tzar.

Maintenant, ne passons sur rien, puisque nous avons le temps de nous arrêter à chaque chose, et qu'il s'agit d'un empire sur la puissance duquel on nous a menti pendant vingt ans.

Pendant vingt ans, le tzar Nicolas a joué, chez les modernes, le rôle du colosse de Rhodes chez les anciens.

Le monde était forcé ou devait être forcé de passer un jour entre ses jambes.

Le tremblement de terre de Sébastopol l'a renversé.

Mais le tzar Pierre, autre colosse aux pieds de bronze, reste debout sur son rocher, et ne craint pas les tremblements de terre.

Ne passons sur rien, avons-nous dit; il s'agit donc d'abord de ne point passer sur le mot *tzar*.

D'où vient le mot *tzar?*

Cela est assez difficile à établir; les opinions des savants sont fort partagées sur ce mot.

Voltaire prétend que le mot *tzar* est d'origine tatare. Les étymologistes chez lesquels il a pris son opinion, ou qui se rangent à la sienne, ont, en effet, prétendu qu'Ivan le Terrible, conquérant des royaumes de Kasan, d'Astrakan et de Sibérie, prit ce titre aux souverains des royaumes conquis et se l'appropria.

Seulement, où ceux-ci l'avaient-ils pris eux-mêmes, ou de qui l'avaient-ils reçu?

Était-ce des empereurs d'Orient, et le mot *tzar* est-il une corruption du mot *césar*, qui appartenait aux empereurs de Constantinople, avec lesquels les grands-princes, *velikikness*, que nous avons traduit par grands-ducs, étaient déjà en communauté d'intérêts, d'arts, d'usages, de mœurs, et surtout de religion?

C'est l'opinion de beaucoup d'auteurs, mais ce n'est pas celle de Karamsine. — Pour Karamsine, le mot *tzar* est un mot oriental qui fut connu en Russie par la traduction slavonne de la Bible. Il signifiait en persan, *trône*, *autorité*, *commandement;* les noms des rois d'Assyrie et de Babylone se terminent toujours par cette consonnance. Phala-*tsar*, Nabona-*tsar;* ce qui signifie Phala-*roi* Nabona-*roi*. Saül et David sont nommés *tsaro. Tsartsvo* signifie *royaume. Tsarsvovate* est l'infinitif du mot *régner*.

Quant au nom d'empereur, ce fût Élisabeth d'Angleterre qui, la première, par courtoisie, et surtout par intérêt politique, le donna à Ivan le Terrible; mais ce ne fut que Pierre le Grand qui, cent cinquante ans plus tard, le fit reconnaitre par les autres puissances.

Sans en être arrivés à leur but constant, indiqué par le prétendu testament de Pierre Ier, d'être à la fois empereurs d'Orient et d'Occident, les souverains russes réunissent donc déjà aujourd'hui le titre oriental de tzar au titre occidental d'empereur.

Quant à celui d'autocrate, c'est la traduction littérale gréco-française du mot slave *samodirjetz*, qui veut dire *qui tient son autorité de lui-même.*

Cela posé, revenons à Pierre Ier, à ses ancêtres et à ses descendants; suivons l'élément russe jusqu'à Pierre III, et voyons se mêler, à la descendance des Romanof, l'élément allemand par le duc de Holstein, mari d'Anne, et par Catherine II d'Anhalt-Zerbst, mère de Paul Ier.

C'est avec cette clef que nous ouvrirons la porte du palais mystérieux de l'Isis du Nord.

PIERRE LE GRAND

Il était là, rêveur, sur la plage isolée;
La Néva, devant lui largement déroulée,

Poussait son flot grisâtre au golfe dévorant :
Il était là, rêveur, silencieux et grand!
D'un humble batelet, détaché de la terre,
La voile à l'horizon blanchissait solitaire;
Sur le rivage noir, marécageux et bas,
Des pêcheurs finlandais s'élevaient les isbas,
Et l'épaisse forêt, sous le vent ébranlée,
Bruissait sourdement, par la brume voilée.

Il rêvait et disait : « C'est ici que tu dois,
O Pierre! sous ton joug enchaîner le Suédois;
C'est ici que tu dois fonder la cité reine,
Des océans du Nord future souveraine!
Mieux encor! c'est ici que charpentier ardent,
Tu dois, à coups de hache, ouvrir sur l'Occident
La fenêtre par où, dans ton œuvre grossière,
Du soleil de l'Europe entrera la lumière!
Et, quand ce sera fait, quand, d'un pied sûr et fort,
Tu fouleras enfin, sentinelle du Nord,
Cette terre aujourd'hui marécageuse et nue;
Quand reviendront vers toi, d'une mer inconnue,
Tes navires, portant à leurs mâts un flambeau,
Alors, ce sera grand! alors, ce sera beau!

C'est ainsi que le tzar Pierre apparaît à Pouchkine, des vers duquel il ne faut pas juger d'après ma traduction; Pouchkine est un grand poëte, un poëte de la famille de Byron et de Gœthe.

Par malheur, Pouchkine a été tué dans la force de l'âge et du talent.

La Russie n'a pas de chance : tous ses grands poëtes, tous ses grands peintres, tous ses grands musiciens, soit par mort naturelle, soit par mort violente, lui sont enlevés jeunes.

On dirait que les branches de l'arbre ne sont point encore assez solides pour porter de pareils fruits.

Revenons à Pierre Ier.

Nous avons dit comment la maison Romanof était montée sur le trône.

Un obscur Allemand, un Prussien, croit-on, avait été la souche de cette illustre maison; mais l'arbre avait, pendant plus de deux cents ans, poussé de si profondes racines dans la terre de Russie, que, sève et moelle, tout était devenu russe en lui.

Michel Romanof avait régné de 1613 à 1645.

Son fils Alexis régna de 1645 à 1676.

Il laissait, de son premier mariage avec la fille du boyard Miloslosky, deux princes et six princesses; et, de son second mariage avec Nathalie Narychkine, Pierre, qui fut Pierre Ier, et la pricesse Nathalie.

L'aîné des fils du premier mariage était Fédor. Il monta sur le trône à la mort de son père; mais, faible et valétudinaire, il régna cinq ans à peine, et désigna pour son héritier son plus jeune frère, Pierre, âgé de dix ans seulement.

Il excluait Ivan du trône à cause de son incapacité.

Mais la princesse Sophie, troisième fille du premier mariage d'Alexis, esprit viril et ambitieux, voyant qu'Ivan ne pouvait régner à cause de son incapacité, et Pierre à cause de sa jeunesse, résolut de régner à leur place.

Il y avait un moyen bien simple d'arriver à ce but: c'était de se débarrasser de Pierre et de régner sous le nom d'Ivan.

Les circonstances paraissaient favorables.

Deux jours après les obsèques du tzar Fédor, les strélitz avaient couru en armes au Kremlin, se plaignant de neuf de leurs colonels qui ne les avaient pas exactement payés.

Les colonels furent cassés, et les strélitz touchèrent leur solde.

Mais ce n'était point assez pour eux : ils s'étaient fait remettre les neuf officiers, les avaient battus de verges;

après quoi, à la manière orientale, ils s'étaient fait remercier et payer par eux pour la peine qu'ils avaient prise de les punir.

Ce fut au milieu de cette sédition qu'intervint la princesse Sophie; elle envoya aux strélitz une liste de quarante seigneurs qu'elle désignait comme les ennemis de l'État. Des émissaires à elle racontèrent, dans les rangs des soldats ivres, qu'un des deux Narychkine, frères de la tzarine Nathalie, avait pris la robe du tzar Ivan, et avait siégé sur le trône à sa place; qu'il avait voulu étouffer l'empereur, et que Fédor, que l'on croyait avoir succombé à sa faible santé, était mort empoisonné par un médecin hollandais nommé Daniel Vangard.

Tout cela était accompagné de gratifications immédiates et de promesses d'augmentation de solde pour l'avenir.

La princesse n'avait rien pu dire contre Pierre, un enfant de dix ans; mais elle espérait qu'il disparaîtrait dans la bagarre.

En tête de la liste donnée par la princesse se trouvent les noms des knèzes Dolgorouky et Mattheof. Les chefs des révoltés montent chez eux, jettent les deux princes par la fenêtre, et les soldats les reçoivent sur la pointe de leurs piques.

Puis, pour punir Jean Narychkine du prétendu sacrilége qu'il a commis, ils font invasion dans le palais. Les strélitz ne trouvent qu'Athanase; mais, en attendant, ils le jettent par la fenêtre, comme Dolgorouky et Mattheof; puis ils forcent la porte d'une église où trois proscrits se sont réfugiés, et les massacrent tous trois au pied de l'autel.

La tzarine Nathalie comprend que tous ces massacres ne sont que des préliminaires; elle prend son fils dans ses bras, se sauve du Kremlin par une porte dérobée, et fuit à travers champs, au hasard, sans suivre de direction.

Les strélitz continuent leur œuvre sanglante. Un jeune

seigneur de la maison Soltikof passe; il n'est pas inscrit sur leur liste: n'importe! ils le tuent. L'un d'eux a crié que c'était Jean Narychkine. Soltikof mort, ils reconnaissent leur erreur et portent le corps à son père pour qu'il l'ensevelisse. Telle est la terreur qu'inspirent ces misérables, que le vieillard les remercie, et leur donne une récompense pour lui avoir rapporté ce cadavre tout sanglant. La mère n'est point à la hauteur de ce triste courage, elle fait des reproches au père sur sa faiblesse.

— Attendons l'heure de la vengeance, lui répond à demi-voix le vieillard.

Mais, si bas qu'il ait parlé, un strélitz déjà sorti de la chambre l'a entendu. Il rentre avec ses camarades, il prend par les cheveux le vieux Soltikof, le traîne sur le seuil de la porte et l'y égorge.

D'autres cherchaient le médecin Vangard sans pouvoir le trouver. Ils rencontrent son fils.

— Où est ton père? lui demandent-ils.

— Je n'en sais rien, répond le jeune homme.

— Alors, tu payeras pour lui! s'écrient les misérables.

Et ils l'égorgent.

Cette exécution terminée, ils rencontrent un autre médecin allemand.

Ils le menacent.

— Je ne suis point Vangard, leur répond celui-ci.

— Non; mais tu es médecin?

— Oui.

— Si tu n'as pas empoisonné le tzar Fédor, tu en as empoisonné d'autres.

Et ils le tuent.

Enfin, ils trouvent ce Vangard tant cherché; le pauvre diable s'était déguisé en mendiant.

Ils le traînent devant le palais. Les autres princesses, qui l'aiment, — outre la princesse Sophie, il y a, on s'en sou-

vient, cinq princesses du premier mariage et une du second, — les autres princesses, qui l'aiment, intercèdent en sa faveur et demandent sa grâce aux strélitz; mais eux répondent qu'il a mérité la mort non-seulement comme médecin, mais encore comme sorcier.

En effet, ils ont trouvé chez lui un crapaud séché et une peau de serpent. N'est-ce point à ces deux signes que l'on reconnaît les sorciers?

Ils ajoutent qu'il leur faut absolument Jean Narychkine, qu'ils sont certains que celui-ci est caché au palais, qu'ils vont y mettre le feu, et brûler à la fois Jean et tous ceux qui l'habitent.

Alors, la sœur de Jean Narychkine et les autres princesses prennent peur. Elles vont trouver le jeune homme où il est caché, et lui annoncent qu'elles ne peuvent plus longtemps le soustraire à ses bourreaux. Jean déclare qu'il est prêt à mourir; mais il réclame les secours de la religion. Le patriarche, que l'on envoie chercher, arrive, le confesse, lui donne le viatique et l'extrême-onction; puis, d'une main, il prend une image de la Vierge qui passe pour très-miraculeuse, et, de l'autre, il conduit le jeune homme à ses bourreaux, tout en essayant de l'abriter sous l'image sainte.

Mais, sans respect pour la Vierge, sans pitié pour les princesses, ils arrachent Jean des mains du patriarche, le traînent au bas des escaliers, le réunissent à Vangard, et les condamnent tous deux à mort.

Ils subiront le supplice chinois des *dix mille morceaux*, c'est-à-dire que leur corps à chacun sera taillé en dix mille pièces.

Le supplice s'accomplit, et les exécuteurs exposent les pieds, les mains et la tête des suppliciés sur les piques de fer de la balustrade.

Cependant la princesse Sophie s'est aperçue de la fuite de la tzarine Nathalie et de son fils Pierre.

Elle lance les strélitz à leur poursuite.

Le jeune prince et sa mère ont déjà fait soixante verstes quand ils voient derrière eux un nuage de poussière; puis ils entendent des cris : eux-mêmes ont été reconnus. La mère, décidée à disputer jusqu'au dernier moment son enfant aux assassins, aperçoit une église; elle l'y entraîne et s'y réfugie avec lui. C'est l'église de la Sainte-Trinité : peut-être la majesté du lieu imposera-t-elle aux meurtriers.

Le fils est sur l'autel, la mère est debout près de lui, adjurant Dieu. Les strélitz se précipitent, enfoncent la porte du sanctuaire, voient le jeune prince sur l'autel; l'un d'eux le saisit et lève le sabre sur sa tête...

Mais cette tête était prédestinée : des cavaliers paraissent au seuil de la porte, s'élancent avec leurs chevaux dans l'église, et arrêtent le bras du strélitz.

Pierre est sauvé!

Sophie, alors, de crainte d'être accusée de fratricide, fait proclamer Ivan et Pierre tzars, et se constitue régente.

La tzarine Nathalie ramène en tremblant son fils au Kremlin, où il est traité à peu près en prince.

C'est pendant son séjour dans cette vieille forteresse des tzars, de 1682 à 1686, qu'un jour il entend des cris de douleur dans la cour du palais; il ouvre la fenêtre, et voit un strélitz qui tire les oreilles à un enfant qui vend des petits pâtés.

Ce marchand de petits pâtés était un enfant de son âge, à peu près.

Pierre envoya dire au soldat de lâcher l'enfant, et à l'enfant de monter près de lui.

Ce dernier, qui était d'humeur joviale, parut devant le jeune prince sans s'intimider, et, avec une bouffonnerie des plus spirituelles, répondit à ses questions.

Le résultat des demandes et des réponses fut que la nouvelle connaissance du tzar se nommait Alexandre Menchikof, et qu'il était fils d'un paysan qui vendait des petits pâtés sur la place du Kremlin, où il avait une échoppe.

Déjà, depuis un an ou deux, le paysan, jugeant que son fils était d'âge à prendre part à son commerce, l'envoyait par la ville vendre sa marchandise, qu'il offrait aux amateurs sur un éventaire; l'enfant avait eu l'idée d'entrer dans la cour du Kremlin; un strélitz avait eu l'idée de lui tirer l'oreille; le tzar avait eu l'idée de le faire monter: c'était là toute l'histoire du pauvre enfant.

Quant à son âge, il l'ignorait lui-même; à cette époque, la Russie ne tenait aucun registre des naissances et des décès.

Dès ce moment, Pierre eut l'idée de combler cette lacune.

L'enfant nous l'avons dit, devait avoir treize ou quatorze ans: l'âge de Pierre.

Séance tenante, le jeune tzar, auquel il plut, l'incorpora dans ses pages, et l'admit dans sa familiarité.

L'enfant vendeur de petits pâtés fut plus tard le tout-puissant prince Menchikof.

N'eût-il pas autant valu pour lui qu'il n'entrât jamais dans la cour du Kremlin!

Quelque temps après cet événement, qui avait si peu d'importance en lui-même, le jeune tzar, en se promenant à Ismaëlof, maison de plaisance de son aïeul Michel, découvre une chaloupe abandonnée.

C'était une baleinière destinée à aller à la voile et à la rame.

— Pourquoi cette chaloupe n'est-elle point faite comme celles que je vois manœuvrer sur la Moskova? demande l'enfant à son maître de mathématiques Timmermann.

— Parce qu'elle est faite, lui répondit celui-ci, pour aller à la rame et à la voile, et que les chaloupes de la Moskova vont à la rame seulement.

— Essayons-la, dit le prince.

— Votre Majesté n'a donc plus peur de l'eau? demanda Timmermann.

— Un tzar, répondit l'enfant, ne doit avoir peur de rien.

Et, en effet, dans son enfance, Pierre, effrayé par le bruit d'une cascade, avait éprouvé une telle répugnance pour l'eau, qu'il tombait en convulsion quand il lui fallait franchir une rivière. Mais, un beau jour, de lui-même, il s'était lancé à l'eau, et avait ainsi dompté la terreur que lui inspirait cet élément.

Cet enfant, qui tremblait au bruit d'une cascade, devait un jour entendre sans sourciller mugir la grande voix de l'Océan.

On tira la chaloupe de son hangar; mais il fallait la gréer et la radouber.

Pierre s'informa alors du maître charpentier qui l'avait construite.

— C'est maître Brandt, lui répondit-on.

— Où est maître Brandt?

— Il doit être à Moscou.

— Cherchez maître Brandt.

On chercha maître Brandt, et on le découvrit.

Voici comment maître Brandt se trouvait à point nommé à Moscou sous la main du tzar Pierre.

Alexis avait autrefois fait venir à grands frais de Hollande un constructeur nommé Bothler, avec des charpentiers et des matelots.

Bothler avait amené avec lui un maître nommé Brandt.

Bothler et Brandt avaient construit sur le Volga une frégate et un yacht; ils avaient descendu, jusqu'à Astrakan,

le fleuve sur ces deux navires, qui devaient servir à faire le commerce dans la mer Caspienne.

Mais en ce moment éclata une révolte. Le chef de cette révolte, un instant vainqueur, s'empara des deux baleinières, et, au lieu de s'en servir pour lui-même, les détruisit, comme un barbare qu'il était, égorgeant le capitaine et une partie des matelots.

Ceux des matelots qui échappèrent au sabre de Stenko Razan (c'était le nom du chef des révoltés) se réfugièrent en Perse.

Brandt resta en Russie et revint à Moscou.

C'était un de ces hasards comme Dieu en fait pour les grands hommes.

Il radouba la vieille chaloupe, et la fit manœuvrer avec le jeune prince.

Sur ces entrefaites, la princesse Sophie, qui avait ses projets, envoya le jeune tzar à quatre vingts verstes de Moscou, dans un village nommé Préobrajensky.

Cinquante jeunes Russes l'y suivront, non pas comme les cinquante compagnons de Sésostris, — élite des Égyptiens, — non pas comme les cinquante fils de grands, compagnons de Cyrus, — élite des Perses, —.mais comme ses menins, comme ses mignons, comme ses divertisseurs.

Si l'enfant a quelque génie, comme on commence à le craindre, la débauche l'éteindra.

Pierre emmène avec lui Menchikof, fait transporter sa chère chaloupe sur un lac voisin du village, et appelle son fidèle Brandt à ses côtés.

C'est en ce moment que la Providence lui envoie un nouveau soutien.

Quelques jours avant son départ de Moscou, le résident de Danemark lui a présenté et recommandé son secrétaire Lefort.

Pierre a causé un instant avec celui-ci.

C'est un Piémontais d'origine française, dont la famille a successivement habité Turin et Genève. Il était venu en Russie avec un colonel Western, qui s'était fait donner par le tzar Alexis commission de lever quelques soldats en Belgique ; mais, lorsque les deux aventuriers arrivèrent à Arkhangel avec les soldats qu'ils amenaient, le tzar Alexis était mort, la Russie était en trouble. Le gouverneur d'Arkhangel avait laissé le colonel Western, Lefort et ses soldats dans la plus grande misère. Chacun alors avait tiré de son côté. Au milieu de mille dangers, dont le moindre était de mourir de faim, Lefort avait gagné Moscou ; là, il s'était présenté au résident de Danemark, qui l'avait pris pour secrétaire.

C'est ce secrétaire, dont le résident avait reconnu l'intelligence, qui avait été présenté au tzar Pierre.

Le jeune prince avait pensé que c'était à lui d'acquitter la dette de son père. Il avait offert à Lefort de l'accompagner à Preobrajensky.

Lefort avait accepté.

Alors, sous le commandement de Lefort, le bourg où Pierre est relégué devient une école militaire; ses cinquante compagnons seront les officiers d'un régiment qui portera le nom du village.

Il s'appellera le régiment de Préobrajensky.

Mais, avant d'être officiers, les compagnons de Pierre serviront comme soldats.

Lui-même servira comme eux; il passera par tous les grades, et ne les obtiendra que lorsqu'il les aura bel et bien gagnés. Il sera tambour, puis soldat, puis officier.

Lui-même, dans une brouette faite de ses mains, il charriera la terre dont il bâtira les retranchements de sa redoute; la redoute bâtie, comme tous les autres, il passera une partie de ses nuits en sentinelle pour la garder; puis,

simple sapeur, il l'attaquera, et, la hache à la main, brisera ses portes, qu'il a eu tant de peine à faire.

IX

LA RÉVOLTE DES STRÉLITZ

C'est au milieu de ces exercices, c'est en endurcissant son corps, c'est en fortifiant son âme, que Pierre atteint l'âge de dix-sept ans.

A cet âge, c'est un grand jeune homme de près de six pieds, et qui grandira encore; il manœuvre habilement sa chaloupe, fait l'exercice de toutes les armes, manie la hache comme le plus habile charpentier; tourne, sculpte, dessine; parle le russe, le hollandais et l'allemand.

Il ne faut qu'une occasion pour qu'il se révèle au monde.

Cette occasion se présente.

La princesse Sophie, en l'absence de Pierre, a marié l'imbécile Ivan. On a feint une grossesse impossible pour éloigner Pierre du trône.

Mais Pierre a protesté.

A cette protestation, six cents strélitz marchent contre lui.

Pierre, prévenu à temps, rassemble ses compagnons, commandés par Lefort, et se réfugie avec eux dans le même couvent de la Trinité, où sa vie a déjà été une fois miraculeusement sauvée.

Puis, de là, il se proclame empereur, et appelle autour de lui ses fidèles sujets.

Les boyards accourent; le patriarche, qui voit que le tzar est le plus fort, passe de son côté; la princesse Sophie est déclarée usurpatrice, et Pierre entre victorieux à Moscou, à la tête du régiment de Préobrajensky.

Au moment où Pierre monte sur le trône, le XVIII^e^ siècle va naître; on en a fini, ou à peu près, avec l'Asie. Moustapha II est vaincu par l'empereur Léopold; Sobiesky meurt en désespérant du salut de la Pologne; Auguste de Saxe, le fameux buveur, va monter sur le trône au détriment du prince de Conti; Guillaume I^er^ règne sur l'Angleterre; Louis XIV tient la plume pour signer la paix de Ryswick; l'électeur de Brandebourg marchande le trône de Prusse; Charles XI est sur le point de mourir.

La Russie, tournée, sous les descendants de Rourik, vers l'Orient, se retourne vers l'Occident. Le penchant, si naturel aux hommes du Nord, de chercher la chaleur et la lumière, contrarié par le grand accident de l'invasion tatare, reprend invinciblement sa puissance.

Ses frontières sont : à l'est, le cours de l'Oural; au sud, une ligne tirée entre Astrakan et Kief; à l'ouest, le Dnieper et la Dvina; au nord, deux villes ruinées par Ivan le Terrible, Pskof et Novgorod. Puis, plus au nord encore, la mer Blanche, c'est-à-dire une mer sauvage, tourmentée pendant cinq mois de l'année, et, pendant les sept autres, enchaînée, immobile, déserte.

Pierre a hérité d'un empire tout de terre, où, prisonnier et sans issue, il se trouve comme un dompteur de lions, enfermé avec la barbarie, la sédition et la violence.

Il en finira d'abord avec les trois bêtes rugissantes; puis il se tournera vers le nord-ouest; là est une mer européenne, hyperborée, c'est vrai, mais qui n'en a pas moins civilisé ses rivages. Elle a le golfe de Finlande et le port de Riga, deux ouvertures par lesquelles s'échapperont les stagnantes et méphitiques vapeurs de l'Asie. Seulement, des

terres appartenant à une nation guerrière, la plus redoutable du monde, le séparent de cette mer. Ces terres sont hérissées de places fortes, défendues par une armée triple de celle que possède le tzar.

N'importe!

Quand l'heure sera venue, on marchera droit à l'obstacle; on prendra le taureau par les cornes, et, comme Hercule a fait d'Achéloüs, on le terrassera.

Mais, pour vaincre les autres, il faut d'abord se vaincre soi-même; pour apprendre aux autres, il faut savoir; pour débarbariser un royaume, il faut se civiliser.

Pierre laissera à Moscou, comme gouverneur civil, le vieux boyard Romodanovsky, il est sûr de sa rude et inébranlable fidélité.

Il laissera, comme chefs militaires, Lefort et Gordon. — Nous connaissons Lefort. — Quant à Gordon, c'est un Écossais qui lui a engagé son sang et sa vie; il tiendra son engagement avec la fidélité d'un Écossais.

Pour lui, Pierre, le compas, la hache et le scalpel à la main, il fera son tour d'Europe, comme nos anciens compagnons faisaient leur tour de France, et, comme eux, il ne rentrera au foyer d'où il est parti, que lorsqu'il sera reçu maître.

Étrange exemple donné au monde d'un souverain, despote par naissance, despote par état, despote par génie, commandant à un peuple où le noble est esclave du souverain, où le peuple est esclave du noble, où le fils est esclave du père, où la femme est esclave du mari, et faisant plus pour la liberté de tous ces gens-là que n'ont jamais fait ou un patriote moderne ou un républicain antique!

Il faudra, le fer et le feu à la main, mettre de l'ordre dans ces différentes couches d'esclaves, étendues les unes sur les autres.

Aussi, vous allez voir : nobles, prêtres, peuple, femmes et

fils, tous se cramponneront à cette barbarie antique, à ces mœurs grossières, à ces ténèbres qui font de la Russie — c'est un de ses auteurs qui l'a dit — bien plus une forêt qu'un royaume.

Avec Pierre, la Russie n'a pas continué, elle a recommencé.

Sur qui tomberont les premiers coups de l'athlète ? janissaires, clergé, noblesse ?...

Sur ceux qui les premiers s'y exposeront, — sur les strélitz.

Ce sont les plus mécontents ; aussi croient-ils à un mécontentement général. Des régiments organisés à l'européenne menacent de prendre leur place. Douze mille hérétiques sous les ordres d'un Français et d'un Écossais restent maîtres de Moscou, la ville sainte, tandis qu'eux sont exilés dans l'armée, combattant à la frontière. Leur affaire, à eux, n'est pas de lutter contre le Turc ou le Cosaque : c'est de faire et de défaire les empereurs.

Pierre ne partira pas.

Deux chefs de strélitz — Tsikler et Soukanine — trament une conspiration où le jeune tzar, dans lequel ils devinent un irréconciliable ennemi, laissera sa vie. Le tzar mort, on tirera Ivan de son palais, Sophie de sa prison, et l'on continuera, sous leur nom, ce long règne de brutalités, de désordres et de pillage qui est la vie des modernes prétoriens.

Comment les conspirateurs arriveront-ils à leur but?

Rien de plus facile. Dieu merci! le jeune tzar ne se ménage pas.

On mettra le feu à une maison ; Pierre accourra aux premières lueurs de l'incendie; il se mêlera à la foule pour l'éteindre. Un coup de poignard en finira avec lui et avec tous ces hérétiques dont il souille le sol sacré de la Russie.

Minuit est choisi pour l'heure de l'exécution.

A onze heures, on se réunira pour souper : le vin et les

liqueurs fortes ne seront point égargnés. Il faut donner des forces à ceux à qui le courage peut manquer.

Mais, avant le souper, le courage manque à deux des complices : ils demandent à être introduits près du tzar, et lui dénoncent le complot.

Pierre prend ses mesures. Il fait venir son capitaine des gardes, et lui ordonne de cerner, à onze heures et demie précises, la maison où doivent se rassembler les conspirateurs.

Quand ils seront pris, il paraîtra au milieu d'eux, et décidera de leur sort !

Seulement, le tzar se trompe; son impatience lui fait devancer l'heure. Il croit qu'il a donné l'ordre à son capitaine des gardes de pénétrer dans la maison à onze heures, et lui-même y pénètre à onze heures un quart. Il y trouve tous les membres du complot parfaitement libres, le verre à la main, le fer au côté.

C'est le tzar qui est pris.

Par bonheur, le lion a parfois le masque du renard.

Il s'avance au milieu des convives étonnés, le sourire sur les lèvres.

— Camarades, dit-il, j'ai entendu le choc des verres à travers les volets ; j'ai pensé que l'on s'amusait ici. Place pour un bon compagnon !

Et le tzar se place au milieu des conspirateurs interdits.

Il se verse à boire et lève son verre.

— Allons, dit-il, à ma santé !

Et les futurs assassins du tzar sont obligés de boire à la santé du tzar.

Mais bientôt les convives surpris se remettent ; des regards menaçants s'échangent ; la Providence fait plus pour eux qu'ils ne pouvaient désirer. La victime est venue se placer elle-même sous le fer des bourreaux.

Tsikler se penche vers Soukanine, et, le poignard à moitié hors du fourreau :

— Frère, dit-il, il est temps!

Mais le courage manque à Soukanine.

— Pas encore, dit-il.

Pierre entend à la fois la réponse et le pas régulier d'une troupe armée qui enveloppe la maison.

— Pas encore? répète-t-il. S'il n'est pas encore temps pour toi, fils de chien, il l'est pour moi.

Et, s'élançant sur Soukanine, il le renverse d'un coup de poing au milieu du visage.

Un immense hourra retentit; tous les conjurés tirent leur poignard. Quelle que soit la force herculéenne du géant, il faudra bien qu'il succombe; ils sont vingt hommes armés contre un homme seul et sans armes.

Mais, en ce moment, la porte s'ouvre, et les gardes paraissent sur le seuil.

— Enfin! dit Pierre en se redressant.

A l'éclat de rire et au geste du tzar, les conjurés comprennent qu'ils sont perdus.

Sans essayer de se défendre, ils tombent à genoux.

— Des chaînes! dit laconiquement le vainqueur.

Puis, se retournant vers l'officier de ses gardes :

— Ah! dit-il, voilà donc comme tu es exact?

Et il lui donne un soufflet.

L'officier tire tranquillement l'ordre de sa poche. Pierre lit : « A onze heures et demie précises. » Il regarde sa montre, il est onze heures et demie.

Avec la rapidité d'intelligence, ou plutôt de cœur, des gens forts, il reconnaît qu'il a tort, serre l'officier dans ses bras, l'embrasse trois fois à la manière russe, proclame sa fidélité, et le fait gardien des conspirateurs.

Les coupables furent mis à la question, non point pour qu'ils avouassent, le crime était patent, mais pour qu'ils souffrissent tout ce qu'ils pouvaient souffrir; puis on les mutila en leur arrachant chaque membre; puis la mort

vint à son tour, mais seulement lorsqu'il ne restait plus aux patients assez de sang et de vie pour la douleur.

Enfin, leurs têtes furent exposées au sommet d'une colonne, et leurs membres rangés tout alentour en manière d'ornement.

Cette exécution achevée, le tzar en revint à ses projets de voyage.

Mais, avant de partir pour l'Europe, il voulait d'abord conclure la paix avec les Chinois et faire la guerre aux Turcs.

On était en contestation avec le Céleste Empire pour quelques forts russes situés sur le fleuve Amour, qui est le fleuve Noir des Tatars Mantchoux et le fleuve Dragon des Chinois.

Le fleuve Amour prend sa source aux monts Kinhan, en Mongolie, court d'abord au sud-est, se relève vers le nord-est, traverse le lac Koulon, arrose la Mantchourie, reçoit le Gan, la Chilka, le Songari, et, après huit cents lieues de parcours, tombe dans la mer d'Okhotsk, en face de l'île de Tchoka.

Les Américains proposent en ce moment à l'empereur de Russie d'établir un chemin de fer qui ira de Moscou au fleuve Amour, et des bateaux à vapeur qui iront du fleuve Amour à la mer d'Okhotsk, c'est-à-dire dans le grand océan Boréal.

Ils ne demandent d'autres concessions qu'une verste de terrain à droite et à gauche du chemin de fer exécuté par eux, pendant tout le parcours de ce chemin de fer.

L'empereur refuse; les turbulents Yankees l'inquiètent comme voisins.

Revenons aux contestations du tzar avec le Céleste Empire.

Les Chinois envoyèrent des plénipotentiaires sur les bords de la rivière Kerbechi.

Le gouverneur de la Sibérie, Golovine, se trouva au même lieu avec une splendide escorte. Deux jésuites, l'un Français, nommé Gerbillon, l'autre Portugais, nommé Pereira, servirent d'interprètes, et les limites des deux empires furent définitivement arrêtées.

C'étaient les deux empires les plus étendus du globe.

La paix conclue avec les Chinois, venait la guerre contre les Turcs.

Le moment était bon pour leur faire la guerre. Venise, un instant écrasée par eux, se relevait, et Morosini, qui leur avait rendu Candie, leur prenait le Péloponèse. Léopold avait des succès en Hongrie; les Polonais contenaient les Tatars de la Crimée.

Il s'agissait de se glisser au milieu des combattants et de s'emparer d'Azof, c'est-à-dire de la clef de la mer Noire, chemin de l'Asie.

Cette clef une fois dans une armoire, le tzar essayait de prendre Notebourg, qui était la clef de la Baltique, chemin de l'Europe.

Et la clef de la Baltique irait rejoindre celle de la mer Noire.

Gordon marcha vers Azof avec cinq mille hommes, Lefort avec douze mille; en outre, Scheremetef descendait le Don avec les strélitz et un corps considérable de Cosaques.

Pierre était à l'armée, mais ne servait qu'en qualité de volontaire.

Nous l'avons dit, le tzar gagna tous ses grades à la pointe de l'épée.

Il a été tambour, puis soldat; vainqueur d'Azof, il se fera capitaine des bombardiers, et, lors de son triomphe, il ne passera devant son trône vide qu'à son rang de capitaine des bombardiers.

Un jour, Menchikof, qu'il a fait général en chef, lui refu-

sera le rang de colonel, et nommera à sa place un officier qui aura mieux que lui mérité ce rang.

Plus tard, pour la victoire de Poultava, il sera, il est vrai, nommé major général.

Enfin, après un combat naval, il sera nommé vice-amiral.

Il ne se regardera comme véritablement empereur que lorsque, après avoir vaincu les autres, il se sera vaincu lui-même.

Seulement, dans cette lutte, il succombera, mais comme Épaminondas, au milieu de la victoire.

Pendant qu'il assiége Azof, son frère Ivan meurt, et meurt sans enfant; le voilà donc seul maître du trône.

Il y a bien la princesse Sophie, mais on ne la perd pas de vue.

Pierre remporta une double victoire : il prit Azof, et battit la flotte turque.

Alors, il s'occupa de son triomphe; comme avaient fait Pompée et César, à Rome, il voulut rentrer en vainqueur à Moscou. Il fit dresser des arcs de triomphe, non pas à lui, mais à la victoire. Sous ces arcs de triomphe, il fit passer Scheremetef, Gordon, Lefort, les soldats qui avaient vaincu sur mer, — car c'était surtout un empire maritime qu'il voulait fonder, — puis les autres officiers généraux de l'armée de terre, dans laquelle, nous l'avons dit, il prit seulement son rang de capitaine des bombardiers.

Maintenant, la paix est faite avec la Chine, les Turcs sont battus. Il va pouvoir visiter l'Europe.

Mais, auparavant, il a deux dettes à acquitter.

Il fait transporter sur un grand lac, situé dans le voisinage du couvent de la Trinité, la chaloupe de Brandt.

C'est elle qui est aujourd'hui près de la forteresse, accolée à la petite maison de Pierre. Les fidèles la vénèrent comme une relique, et l'appellent *la grand'mère de la flotte russe.*

Il fait faire le portrait du premier soldat porté sur les rôles du régiment de Préobrajensky, régiment qui est, lui, le grand-père de l'armée russe.

La gravure de ce portrait existe encore à la Bibliothèque impériale.

Le nom du soldat est Boukhovostof.

Enfin, en 1697, il part; mais, de même que, dans son triomphe, il n'est passé qu'à son rang de bombardier, cette fois, il se met à la suite de ses trois ambassadeurs.

Ces trois ambassadeurs sont Lefort, son amiral; Golovine, qui vient de signer la paix avec les Chinois, et Vonitzine, secrétaire d'État, longtemps employé par lui dans les cours étrangères.

Ces trois ambassadeurs avaient pour suite quatre premiers secrétaires, douze gentilshommes, six pages et cinquante gardes avec leurs officiers, gardes et officiers tirés du régiment de Préobrajensky.

Lui n'avait qu'un valet de chambre, un homme de livrée, et un nain.

Les gardiens de Moscou seront : comme pouvoir militaire, Gordon et les douze mille aventuriers qui ont fait des merveilles au siége d'Azof; le boyard Romodanovsky, c'est-à-dire la Russie incarnée dans l'un de ses enfants.

Quelle que soit la chose qui arrive, le tzar peut compter sur ces deux hommes; ils se feront tuer pour lui.

L'ambassade traverse la Poméranie, Berlin; tourne vers Winden, visite la Westphalie, et arrive à Amsterdam.

Pierre y devance de quinze jours ses ambassadeurs, loge dans la maison de la Compagnie des Indes; mais, trop en vue, à son avis, il prend un petit logement dans les chantiers de l'Amirauté. Enfin, revêtant un habit de pilote, il part pour Saardam, et, sous le nom de maître Pierre, entre chez un constructeur.

De temps en temps, il faisait des absences pour aller à

Amsterdam étudier l'anatomie chez Ruysch, et la physique chez Wisten.

Nous avons raconté son passage en Angleterre, comment il connut Villebois, et quelles furent, à l'endroit de l'impératrice Catherine, les suites de cette connaissance.

Ce fut alors qu'il apprit que les strélitz qu'il avait contenus dans l'Ukraine, mis en mouvement par les manœuvres de la princesse Sophie, avaient quitté leurs garnisons, avaient marché sur Moscou, et avaient été battus par Gordon dans deux rencontres.

Dans la première, ils avaient laissé sept mille morts sur le champ de bataille; dans la seconde, huit mille avaient mis bas les armes.

Pierre bondit de joie : la terrible milice était donc tombée tout entière. — Il partit pour Moscou.

Comment, de trente-cinq à quarante mille qu'ils étaient, les strélitz n'étaient-ils plus que dix-sept à dix-huit mille?

Un habile calcul de Pierre les avait décimés.

D'abord, en les poussant contre les Turcs, en les plaçant sans cesse au premier rang comme les meilleurs soldats, il en avait fait tuer autant qu'il avait pu.

Les officiers devaient remplacer les morts, il est vrai; mais Pierre, si sévère dans les détails administratifs, fermait les yeux sur les vides qui se formaient dans les rangs de cette garde privilégiée, et, comme il payait toujours aux officiers la solde de quarante mille hommes, quoiqu'il n'y en eût plus que dix-sept à dix-huit mille, les officiers ne jugeaient pas à propos d'être plus susceptibles que le tzar.

Ils maintenaient donc les vides; ils en eussent fait au besoin.

Pierre fit une telle diligence dans son voyage, qu'il entrait par une des portes de Moscou tandis que les strélitz prisonniers entraient par l'autre.

C'était une occasion d'en finir une fois pour toutes avec ces bandits. Pierre ne la laissa point échapper.

Il fit instruire le procès dans les formes usitées contre les assassins. Deux mille furent condamnés à être pendus, cinq mille à être décapités.

L'exécution ne dura qu'un jour. Le tzar Pierre était expéditif en ces sortes de besognes.

Voici comment la chose s'accomplit :

On enferma les sept mille condamnés dans une enceinte palissadée autour de laquelle on dressa deux cents gibets.

A chaque gibet, on pouvait pendre dix hommes.

Le tzar était assis sur son trône, et, sur les degrés de ce trône, étaient assis tous les princes, seigneurs et officiers de sa cour.

On faisait sortir les condamnés dix par dix; le tzar les comptait. Quand il y en avait dix bien comptés, on les attachait à la potence, et l'on en faisait sortir dix autres.

Le tzar compta ainsi jusqu'à deux mille.

A onze heures du matin, cette première partie de l'exécution était terminée.

On procéda à la seconde, c'est-à-dire à la décapition.

Les préparatifs en avaient été faits avec autant de soin que pour la pendaison, et le plus habile metteur en scène n'aurait rien eu à y reprendre.

Vis-à-vis des gibets, on avait disposé, non pas des billots isolés, mais des poutres posées sur des supports, et en assez grand nombre pour que, sur chacune de ces poutres, on pût décapiter cent condamnés.

Le tzar fit sortir les cent premiers strélitz.

A ces cent premiers strélitz, il coupa la tête de sa propre main. Dans son apprentissage de charpentier, il avait appris à manier la hache.

Puis il fit distribuer cent haches à ceux qui l'accompagnaient.

— A votre tour, dit-il; j'ai fait ma besogne, faites la vôtre.

Il y avait là le grand amiral, le grand chancelier; il y avait là les Menchikof, les Apraxine, les Dolgorouky; peut-être la main trembla-t-elle à plusieurs, mais pas un n'osa désobéir.

Lorsque chacun d'eux eut abattu ses dix ou douze têtes, le tzar les tint quittes, et leur permit de passer la hache aux soldats, qui achevèrent la besogne, mais sous les yeux du tzar et de ses courtisans.

Un seul strélitz fut épargné.

C'etait un beau jeune homme de vingt à vingt-deux ans, nommé Ivan, surnommé Orell, — *l'Aigle.*

En s'approchant du billot, il trouva un corps qui lui barrait le chemin.

— Il faut pourtant que tu me fasses place, dit-il, puisque c'est mon tour.

Et il poussa le cadavre du pied.

Ce sang-froid frappa Pierre.

— Grâce à celui-là! cria-t-il au soldat qui déjà levait la hache pour lui couper la tête.

Et la hache resta suspendue.

Ce ne fut pas tout : Pierre le plaça comme soldat dans un régiment de ligne.

Le strélitz y conquit le grade d'officier, et, par conséquent, le titre de gentilhomme.

Son fils Grégoire, général et gouverneur de Novgorod, eut cinq fils : Jean, Grégoire, Alexis, Théodore et Vladimir.

C'étaient les cinq frères Orlof.

Grégoire fut l'amant, et faillit être le mari de Catherine.

Alexis fut l'assassin de Pierre III et le vainqueur de Tchesmé.

Ainsi, un des descendants de ce strélitz sauvé par Pierre le Grand devait faire Catherine la Grande!

Trois autres strélitz furent épargnés avec le jeune Orell, mais momentanément, et pour subir un supplice plus horrible.

C'étaient les trois auteurs d'une adresse qui appelait à la couronne la princesse Sophie, cette sœur du tzar, qui, toute sa vie, avait conspiré conspiré contre lui.

La princesse Sophie, nous l'avons dit, était prisonnière.

Les trois strélitz furent pendus à trois gibets dressés en face de la fenêtre de la prison.

Un des condamnés fut pendu l'adresse à la main.

La potence de celui-ci était si près de la prison, que le bras du strélitz, en se roidissant, entra par la fenêtre dans la chambre de la princesse.

Pierre ordonna que tout demeurât ainsi jusqu'à ce que le bras et le corps auquel il appartenait tombassent en pourriture.

Cette vue guérit la princesse de toute nouvelle tentative de révolte. Elle demanda à se retirer dans un cloître et à changer son nom, si tristement célèbre, en celui de Marpha.

Ces deux demandes lui furent accordées.

Elle mourut religieuse en 1704.

Nous avons dit qu'à sa première rencontre avec les strélitz, Gordon, sur dix mille hommes, en avait tué sept mille; les trois mille autres s'étaient enfuis et dispersés en diverses directions.

Le tzar voulut que l'extermination fut complète.

Il fit défendre, sous peine de mort, dans tout l'empire russe, non-seulement de donner asile aux fugitifs, mais encore de leur fournir le moindre aliment.

Pas même un morceau de pain pour ceux qui mourraient de faim, pas même un verre d'eau pour ceux qui mourraient de soif.

On trouva tous les cadavres de ces malheureux sur les chemins, dans les forêts, par les steppes.

Les femmes et les enfants des suppliciés furent transportés dans les lieux les plus incultes et les plus déserts de la Russie. Chaque famille reçut la défense, pour elle et ses descendants, de quitter l'endroit où elle était internée.

Pour éterniser la mémoire de cette grande exécution, Pierre fit dresser sur les grandes routes des pyramides où l'on consigna à la fois le crime et le châtiment des coupables.

L'exemple fut suivi plus tard par Mahmoud, à l'endroit des janissaires, et par Méhémet-Ali, à l'endroit des mamelouks.

X

LA FEMME DU TRABAN

Nous avons dit que la grande préoccupation de Pierre Ier était un prétexte à une guerre avec la Suède.

Seule, cette puissance pouvait lui livrer un port sur la Baltique.

Par malheur, juste en ce moment, Lefort, son bras droit, meurt à quarante-six ans. Il le remplace ou croit le remplacer par ce même prince de Croy dont nous avons raconté l'histoire en passant devant Revel.

Pierre fit rendre à son grand amiral les plus grands honneurs, suivit son convoi, marchant, une pique à la main, après les capitaines, et au rang de simple lieutenant, qu'il avait pris dans le grand régiment du général.

Sur ces entrefaites, l'occasion se présenta pour le tzar

d'établir une réforme qu'il appréciait à l'égal d'une victoire. Le patriarche Adrien étant mort, Pierre déclara qu'il n'y aurait plus de patriarche, et qu'il serait le chef non-seulement temporel, mais encore spirituel de ses États.

Et souvent il répéta depuis :

— Louis XIV a été plus grand que moi sur plusieurs points; mais ce que j'ai fait de plus que lui, ce en quoi je lui ai été supérieur, c'est que j'ai réduit mon clergé à la paix et à l'obéissance, tandis que lui s'est laissé dominer par le sien.

Enfin, cette occasion de faire la guerre à la Suède se présenta.

La Livonie, ou du moins une grande partie de la Livonie, avec l'Esthonie tout entière, avait été cédée à Charles XI par la Pologne.

Seulement, les peuples cédés avaient stipulé la réserve de leurs priviléges.

Charles XI les viola tous, ou à peu près.

En 1692, un gentilhomme livonien, nommé Jean-Réginald Patkoul, vint, avec six députés de la province, présenter ses remontrances respectueuses, mais fermes, à Charles XI.

Charles XI mit la main sur les six députés, les enferma dans une prison, et condamna Patkoul à perdre l'honneur et la vie.

Patkoul n'attendit pas l'exécution du jugement : il s'évada, profita de ce qu'Auguste de Saxe venait d'être nommé roi de Pologne, courut à lui, lui rappela qu'il avait fait serment, s'il obtenait le trône, de recouvrer les provinces enlevées par les Suédois.

C'était juste au moment où Pierre songeait, de son côté, à conquérir l'Ingrie et la Carélie.

Il vit arriver Patkoul à Moscou.

Celui-ci venait lui rappeler que l'Ingrie et la Carélie avaient autrefois appartenu à la Russie, et que les Suédois

s'en étaient emparés pendant les guerres du faux Démétrius.

Pierre ne l'avait pas oublié.

Patkoul se chargea d'être l'intermédiaire entre le tzar et le roi de Pologne; puis, pour plus grande sûreté, il renforça la coalition de Frédéric IV, roi de Danemark.

Charles XI venait de mourir et avait laissé le trône à son fils Charles XII.

Charles XII avait dix-huit ans à peine, et aucune réputation militaire.

Patkoul fut nommé major général et chargé d'assiéger Riga.

Pierre fit marcher soixante mille hommes vers l'émigré, — il est vrai que, parmi ces soixante mille hommes, douze mille à peine pouvaient passer pour des troupes régulières, — et mit le siége devant Narva.

Il avait fait choix de cette ville à cause de son port sur la Baltique.

Frédéric — le dernier prévenu — rassembla son armée pour seconder les opérations de ses alliés.

Mais Charles XII ne lui en donna pas le temps : il descendit en Danemark, et, en cinq semaines, eut raison de Frédéric et de son armée.

Il envoya du secours à Riga et en fit lever le siége.

Enfin, il marcha de sa personne — comme on dit en termes de bulletin — sur Narva, et, en l'absence de Pierre, qui était à Novgorod avec Menchikof, et avait laissé le commandement du siége à Croy, il commença par battre un premier corps de Russes au nord de Revel, puis enfin la totalité de l'armée devant Narva.

Pierre fut réveillé à Novgorod par ce coup de tonnerre.

C'était à ne pas y croire : avec neuf mille hommes et dix pièces de canon, Charles XII venait de battre soixante mille hommes, ayant cent quarante-cinq pièces de canon.

Et non-seulement neuf mille hommes en avaient battu

soixante mille, mais encore ils avaient tué sept mille Russes et fait vingt-cinq mille prisonniers.

Le désastre était terrible et eut un immense retentissement; il pénétra dans toutes les profondeurs de l'empire, peuple et clergé.

Pierre ne se découragea point, et parut même insensible á cette écrasante nouvelle.

— Je sais bien, dit-il, que nous ne sommes que des écoliers près des Suédois; mais, à force d'être battus par eux, nous deviendrons des maîtres à notre tour.

La première chose dont il s'occupe, c'est son artillerie; des hommes, on en trouvera toujours; mais les canons sont rares. Il court à Moscou, prend les cloches des églises et des couvents, en fait venir de tous les coins de la Russie, et fond cent gros canons, cent quarante-trois pièces de campagne, des mortiers, des obus, et envoie le tout à Pleskof.

Puis il négocie avec le roi de Danemark, lui emprunte trois régiments de fantassins, trois de cavalerie.

Enfin, il court à Birzen, sur les frontières de la Courlande et de la Lithuanie, offre au roi de Pologne six cent mille francs et vingt mille Russes, à la condition qu'il gardera les six cent mille francs, mais lui rendra les vingt mille Russes civilisés; revient à Moscou, envoie Repnine avec quatre mille hommes vers Riga, enrôle, par l'intermédiaire de Patkoul, des officiers et des soldats allemands, livoniens, polonais; fait construire une flotte sur le lac Peypous, qui lui ouvrira le chemin de Narva; une autre sur le lac Ladoga, qui lui ouvrira le chemin de Notebourg, fait manœuvrer lui-même ses matelots, manque d'être submergé dans une barque pendant une de ces terribles tempêtes où le Ladoga rivalise avec l'Océan; mais, comme César, destiné à une grande œuvre de civilisation, il la brave et il y échappe.

Puis, en même temps, et comme si l'on était en pleine paix, sans perdre des yeux Charles XII, qui ne devine pas encore quel est son véritable adversaire, et qui s'amuse à dévaster la Pologne et à battre Auguste, il règle la forme des contrats, institue des colléges, fonde des manufactures, naturalise en Russie les bêtes à laine de la Saxe, fait venir des vignerons d'Espagne, des constructeurs de Hollande, des forgerons de France, de tous les pays des artisans de toute espèce.

Ce qui ne l'empêche pas de s'occuper de joindre par des canaux la mer Caspienne et la mer Noire, lesquelles communiqueront avec la Baltique, quand il aura la Baltique; de creuser le canal qui va du Don au Volga, et celui qui va du Don à la Duna, laquelle se jette dans la Baltique à Riga. Il n'a pas Riga, c'est vrai, mais il l'aura un jour, quand les Suédois seront battus. En attendant, ce sont les Suédois qui le battent; mais soyez tranquille, il va prendre sa revanche.

En effet, chacune de ces défaites est une leçon de guerre que prend le tzar. Et, après un an d'études de ce genre, son général Scheremetef, le 11 janvier 1702, bat le général Suédois Slippenbach, lui enlève Derpt, et lui prend quatre drapeaux, les premiers ! Charles XII n'est plus l'invincible.

En mai, Scheremetef prend une frégate suédoise sur le lac Peypous.

En juin et juillet, il enregistre deux autres succès.

Enfin, le même Scheremetef rebat le même Slippenbach, le 19 juillet 1702, et lui prend seize drapeaux et vingt canons.

Ce succès fait tomber Marienbourg entre les mains du tzar.

La ville s'était rendue à discrétion : les habitants, pour implorer la clémence du vainqueur, lui avaient député leur pasteur, M. Gluck. Ce digne homme, en posture de suppliant plutôt que de négociateur, alla donc trouver Scheremetef.

Il en fut bien reçu. Mais le général aperçut au milieu de cette famille, — nous prenons *famille* à ce point de vue romain qui comprenait toute la maison, — mais, disons-nous, le général aperçut, au milieu de cette famille, une splendide créature sur laquelle il prit des informations.

On lui dit qu'elle se nommait Catherine. De son nom de famille, il n'en était pas question, elle ne l'avait jamais connu; tout ce que l'on savait d'elle, c'est ce qu'elle se rappelait elle-même.

Elle croyait être née à Derpt, vers 1686; elle savait qu'elle était catholique romaine; elle se souvenait d'avoir demeuré à Derpt jusqu'au moment où, la peste s'étant abattue en Livonie, ses parents, fuyant devant la contagion, se retirèrent dans les environs de Marienbourg. Mais la contagion les avait marqués; elle les poursuivit, les atteignit, et le père et la mère de la petite Catherine moururent, laissant à la garde de Dieu trois pauvres enfants en bas âge, une fille qu'ils avaient laissée à Derpt chez des parents, la petite Catherine et son frère, qu'ils avaient amenés avec eux.

Un paysan se chargea du garçon; la petite fille, qui avait trois ans, fut remise aux mains du pasteur.

Mais la peste entra au presbytère presque en même temps que la petite Catherine; le pasteur mourut, et avec lui une partie des gens de sa maison.

L'enfant se trouva de nouveau abandonnée.

Par bonheur pour elle, ce même M. Gluck dont nous avons déjà prononcé le nom, alors archiprêtre de la province, s'était transporté à Marienbourg pour donner aux mourants les consolations de l'Église. Il entra chez le pasteur comme celui-ci venait de rendre le dernier soupir. L'enfant, accroupie dans un coin de la chambre mortuaire, seul être vivant resté dans la maison pestiférée, courut à lui en le voyant entrer, le prit par sa robe, l'appela son père, lui demanda du pain, et ne voulut plus le quitter.

Le digne homme ne répudia point l'enfant que lui envoyait la Providence, et, aucun habitant ne réclamant l'orpheline, il l'emmena, et fit toute sa tournée de charité, la conduisant avec lui.

De retour à Riga, sa résidence, il la remit à sa femme; l'enfant grandit près des deux filles de M. Gluck, ayant dans la maison les fonctions de servante, ou à peu près.

La jeune fille venait d'atteindre seize ans, lorsque M. Gluck s'aperçut ou crut s'apercevoir que son fils regardait la jeune fille d'une façon plus tendre qu'il ne convenait au fils d'un archiprêtre; et, en effet, Catherine était merveilleusement belle.

On jugea donc à propos de la marier.

Cette résolution une fois prise, et la position sociale de la jeune fille n'exigeant pas de grandes formalités, on décida qu'elle épouserait un jeune traban de la garde de Charles XII, en garnison à Marienbourg, et qui s'était occupé d'elle.

Trois jours après la célébration du mariage, la garnison reçut l'ordre de rejoindre l'armée suédoise, occupée à faire la guerre en Pologne.

Le traban fut donc forcé d'abandonner sa jeune femme, qui, ne sachant que devenir, rentra dans la maison de M. Gluck, continuant son service chez lui comme si rien n'était changé à sa position.

Nous avons dit que M. Gluck, avait été chargé par les habitants de Marienbourg d'aller présenter leur soumission au général Scheremetef, et que celui-ci avait remarqué Catherine.

Il usa du droit du vainqueur, étendit sa main vers elle, et la prit pour sa part de butin.

M. Gluck risqua une observation; Catherine hasarda quelques paroles; mais force fut à la jeune fille de quitter le service de M. Gluck, pour entrer, avec d'autres fonctions, à celui du général.

Catherine pleura fort. De domestique qu'elle était hier chez M. Gluck, elle devenait maîtresse esclave chez Scheremetef.

Or, le pouvoir du maître sur l'esclave, à cette époque, était le droit de vie et de mort.

« Pour faire connaître, dit Villebois, jusqu'où s'étend en Russie le pouvoir du maître sur l'esclave, je raconterai une décision que rendit le saint synode à l'occasion d'un moine qu'un petit domestique accusa de tentatives immodestes sur sa personne.

» Le synode fit venir le moine, qui, ayant été confronté avec le petit garçon, convint que l'accusation était vraie. Le synode demanda ensuite si l'enfant était domestique à gages, ou simple esclave; comme il fut prouvé qu'il était esclave, le synode déclara que le moine avait été en droit de faire ce qu'il lui avait plu, et l'on ne donna aucune suite à sa plainte. On conseilla seulement au moine de se défaire de cet esclave ! »

Aussi Catherine ne suivit-elle pas l'exemple de l'enfant. Elle ne se plaignit point, et subit les volontés du maître.

Elle était, depuis sept mois à peu près, l'esclave de Scheremetef, lorsque Menchikof vint en Livonie; il n'était encore ni comte, ni prince du saint-empire, ni prince russe; mais c'était déjà un puissant seigneur et un habile général, qui venait prendre le commandement de l'armée russe en Livonie; il apportait l'ordre à Scheremetef d'aller réjoindre le tzar en Pologne.

Scheremetef devait partir à l'instant même.

Il obéit, laissant en Livonie à peu près toute sa maison, et n'emmenant avec lui que ceux dont il ne pouvait se passer.

Catherine faisait partie de ceux qui restaient.

Menchikof l'avait vue plusieurs fois, et l'avait trouvée belle. Il proposa à Scheremetef de la lui céder.

Scheremetef y consentit.

Catherine gagnait à ce changement d'appartenir à un maître plus jeune et moins grave.

Aussi, cette fois, ne fut-ce pas précisément par pure soumission qu'elle obéit.

L'amour appelle l'amour : Menchikof devint amoureux de son esclave, et bientôt ce fut Catherine qui, au lieu d'en recevoir, donna des ordres dans la maison.

Les choses en étaient là, lorsque Pierre partit du lac Ladoga.

Il venait d'en chasser les Suédois et de prendre sur eux la forteresse de Notebourg, aujourd'hui Schlusselbourg, qui le rendait maître du cours de la Néva, arriva en Livonie, et descendit chez son favori Menchikof.

Catherine fut désignée pour servir le tzar à table avec d'autres esclaves.

La beauté de Catherine fit son effet habituel; à la fin du premier dîner qu'il fit chez Menchikof, Pierre renvoya tout le monde et resta seul avec son hôte.

Celui-ci s'attendait à ce que le tzar allait l'entretenir des affaires de l'État; mais, à son grand étonnement, il ne lui fit qu'une question :

— Quelle est cette esclave qui s'appelle Catherine, et à qui l'as-tu achetée?

Menchikof lui raconta tout ce qu'il savait de l'histoire de Catherine.

Alors, le tzar fit rentrer les esclaves qui l'avaient servi.

Catherine rentra avec les autres.

— La belle fille! lui dit Pierre lorsque j'irai me coucher, tu prendras le flambeau et m'éclaireras.

Catherine consulta du regard Menchikof, qui lui fit signe d'obéir.

Elle obéit.

Le lendemain, le tzar partit, laissant un ducat, c'est-à-dire douze francs, à peu près, à son porte-flambeau.

C'était, au reste, le prix que Pierre avait fixé à ses dépenses amoureuses, et, quoique, à première vue, il paraisse assez médiocre, il ne laissait pas, au bout de l'année, que de monter à six ou huit mille francs.

Pierre parti, Catherine éclata en reproches vis-à-vis de Menchikof qui l'avait ainsi livrée. Menchikof s'excusa sur la toute-puissance du tzar et sur les obligations qu'il lui avait; mais son amour pour Catherine s'augmenta de ses récriminations. Au reste, Pierre était parti, on avait cédé à la force, personne n'était coupable. Ce qu'il y avait de mieux, c'était d'oublier, de part et d'autre, ce qui s'était passé.

Mais Pierre revint; on lui avait fait de grandes plaintes sur les exactions de Menchikof, et Pierre s'était fait donner les preuves de ces exactions.

Menchikof fut fort étonné de le voir entrer un matin chez lui sans être annoncé. Il fut bien plus étonné quand le tzar débuta par le rosser vigoureusement avec la canne qu'il portait. C'était l'habitude du grand homme; dix minutes après, il n'en faisait pas plus mauvaise mine à celui qu'il avait rossé.

La correction administrée, il en expliqua la cause, donna à son favori la preuve qu'elle n'était pas injuste, et lui annonça que, comptant rester quelque temps en Livonie, il prendrait une maison à part, afin de ne pas le gêner.

Mais il lui promit de venir dîner chez lui deux fois par semaine.

Il tint parole.

Deux ou trois fois, il vint, en effet, sans songer à la belle esclave.

Mais, un jour, il dit enfin :

— A propos, où est Catherine?

— Catherine? répéta Menchikof en balbutiant.

— Oui; je ne la vois plus. En serais-tu jaloux, par hasard?

— Tout ce qui est ici appartient à mon maître et à mon bienfaiteur.

— Eh bien, je veux revoir cette fille : qu'on lui dise de venir.

On prévint Catherine, qui descendit, toute rougissante et tout embarrassée.

De son côté, Menchikof rougissait et pâlissait, non pas comme un maître qui prête son esclave, mais comme un amant à qui on enlève sa maîtresse.

Le tzar vit l'embarras de l'une et l'inquiétude de l'autre; il fit à Catherine quelques plaisanteries amoureuses. Mais, voyant dans les réponses de la jeune esclave plus de respect que de sympathie, il devint pensif, l'écarta de la main, se tut pendant quelques instants, et affecta de ne plus lui adresser la parole pendant le reste du souper.

Après le souper, on apporta les liqueurs. L'esclave chargée de ce soin était Catherine : elle s'approcha du tzar avec une soucoupe sur laquelle il y avait plusieurs petits verres.

Lorsqu'elle fut devant Pierre, celui-ci la regarda longtemps, paraissant oublier pour quelle cause elle était là.

Puis enfin, avec une voix plus douce que de coutume :

— Catherine, lui dit-il, il paraît que nous ne sommes plus en si bons termes qu'à mon premier voyage!

Catherine baissa les yeux, et le plateau trembla entre ses mains, au point que les verres qu'il supportait se choquaient les uns contre les autres.

— Mais je compte bien, ajouta-t-il, que nous ferons notre paix cette nuit.

Puis, avec brusquerie, en se retournant :

— Menchikof, dit-il, tu sais que je l'emmène?

Dire et faire furent tout un; il se leva, prit son chapeau,

le mit sur sa tête, passa le bras de Catherine sous le sien, et la conduisit, en effet, dans la maison qu'il habitait.

Le lendemain et le surlendemain, Pierre revit Menchikof, mais sans lui parler aucunement de lui renvoyer Catherine; seulement, le troisième jour, après s'être entretenu avec lui de plusieurs affaires d'État, il lui dit tout à coup et sans préambule :

— Écoute, je garde Catherine, elle me plaît; il faut que tu me la cèdes.

Menchikof ne put répondre, tant son cœur était serré; il se contenta de s'incliner profondément, et, comme il se retirait :

— A propos, lui dit le tzar, tu te rappelleras que la pauvre fille est à peu près nue, et tu lui enverras, je l'espère, de quoi s'habiller. Je veux qu'elle soit convenablement *nippée* : entends-tu, Menchikof?

Et il prononça en français le mot que nous soulignons, comme pour lui donner plus de valeur.

Menchikof connaissait son maître et savait de quelle façon celui-ci voulait être obéi. Il réunit tout ce qu'il put d'habits de femme à la taille de Catherine, joignit à ces habits un écrin de magnifiques diamants, et envoya le tout à la favorite, avec deux esclaves qu'il mettait à sa disposition pour tout le temps qu'il lui plairait de les garder.

Lorsque les esclaves apportèrent ces différents objets, Catherine était dans la chambre du tzar; elle ne les aperçut donc qu'en rentrant dans la sienne. Surprise au plus haut point de trouver chez elle tous ces objets qu'elle n'avait pas demandés, elle revint sur ses pas, et, en souriant avec cette mutinerie qui lui valut une couronne :

— J'ai été, dit-elle au tzar, assez souvent et assez longtemps dans votre appartement pour que vous veniez un peu me visiter dans le mien; venez, j'ai quelque chose de curieux à vous montrer.

Le tzar la suivit. Comme Menchikof, il avait d'abord été maître; mais le maître commençait à devenir esclave.

Une fois dans la chambre, elle lui montra ce paquet d'habits que venait de lui envoyer Menchikof.

Puis elle ajouta d'un ton plus grave :

— Ce que je vois m'annonce que je suis ici pour y rester aussi longtemps qu'il plaira à Votre Majesté; cela étant, il est convenable que Votre Majesté connaisse toutes les richesses que je lui apporte.

Et, toujours riant, elle commença de défaire le paquet et d'étaler les habits sur le lit et sur les chaises.

Mais, enveloppé dans la dernière robe, elle aperçut l'écrin.

— Oh! dit-elle, on s'est trompé, et voilà, à coup sûr, qui n'est point à moi.

Mais, tout en disant cela, poussée par la curiosité, elle ouvrait l'écrin : il contenait une bague, un collier et d'autres pierreries pour une valeur de vingt mille roubles.

Alors, regardant fixement le tzar :

— Est-ce, demanda-t-elle, un présent de mon ancien ou de mon nouveau maître? Si c'est de Menchikof, il congédie magnifiquement ses esclaves.

Puis, s'arrêtant tout à coup, elle resta debout, immobile, muette.

Deux larmes tombèrent de ses yeux.

— Pauvre Menchikof! murmura-t-elle.

Puis, avec un effort sur elle-même :

— Si ces présents viennent de mon ancien maître, il n'y a pas à balancer, je les lui renvoie.

Alors, montrant une petite bague qui n'avait aucune valeur :

— Voilà tout ce que je veux de lui, dit-elle; cette bague suffira pour me rappeler toutes les bontés qu'il a eues pour

moi. Je ne veux point de ses richesses... Hélas! j'ambitionnais de lui quelque chose de plus précieux.

Et, ne pouvant se retenir plus longtemps, elle fondit en larmes et s'évanouit.

Pierre appela, et ce ne fut qu'avec de l'eau de la reine de Hongrie que l'on parvint à la faire revenir à elle.

Lorsqu'elle eut repris ses sens, Pierre lui dit que ces diamants étaient un souvenir de Menchikof; qu'elle devait les garder, et qu'il savait gré à son favori de se conduire si grandement vis-à-vis d'elle.

— Accepte, dit-il, et je me charge du remercîment.

Force fut à Catherine d'accepter.

Nous avons dit que Pierre avait été obligé d'appeler, Catherine ne revenant pas à elle : on était accouru alors, et chacun avait remarqué avec quels soins et quelle délicatesse il avait aidé, en sa qualité de médecin, à la ramener à la vie. Cela était d'autant plus remarquable, que cette courtoisie raffinée n'était aucunement dans les habitudes du tzar; aussi plusieurs augurèrent-ils une passion sérieuse.

Ceux-là ne se trompaient point.

A partir de ce moment et tant qu'il resta en Livonie, Pierre ne laissa plus voir Catherine et n'en parla plus à personne; puis, lorsque le moment fut venu pour lui de retourner à Moscou, il chargea un capitaine de ses gardes d'y conduire Catherine, en recommandant d'avoir pour elle pendant le voyage toutes les déférences possibles, et ordonnant pardessus tout qu'on lui donnât chaque jour de ses nouvelles.

En arrivant à Moscou, Catherine fut installée dans un quartier désert, éloigné du grand monde, chez une dame de bonne famille, mais de fortune médiocre. Ce fut dans cette maison que le tzar, transformé en amoureux pour qui le mystère était une condition, allait la voir, un large chapeau sur les yeux, un grand manteau sur les épaules.

Ce fut dans cette maison qu'elle accoucha de la princesse

Anne et de la princesse Élisabeth, qui naquirent doublement adultérines, puisqu'elles naquirent pendant le mariage de Pierre avec Eudoxie, et celui de Catherine avec son traban.

Louis XIV donnait alors l'exemple au monde, et, en beaucoup de choses, Pierre imita Louis XIV.

XI

PIERRE Ier ET CHARLES XII

Laissons Catherine dans sa petite maison du faubourg, rêver à sa grandeur future, et revenons à Pierre qui fondait Saint-Pétersbourg.

Au moment où on le croit enchaîné à Moscou par son amour ou par ses travaux, au moment où tout le monde suit du regard le législateur dictant des lois, réformateur changeant le culte, le fondateur de maisons de travail, de maisons de mendicité, de maisons d'instruction, de colléges, d'académies, d'écoles, de manufactures de toute espèce, depuis l'épingle jusqu'au canon, il apparaît tout à coup, au moment où l'on s'y attend le moins, à cent quatre-vingts lieues de Moscou, sur une petite île de la Néva, basse, marécageuse, malsaine, déserte, et il dit en frappant du pied cette boue :

— Là sera Saint-Pétersbourg.

Là ! pourquoi, là ? Quelle est cette préférence pour un sol ingrat et pourri, pour ce climat sauvage, où l'hiver

règne huit mois par an; pour ce fleuve tout de glace, inégal, ensablé, par lequel les vaisseaux de guerre lancés à Saint-Pétersbourg ne peuvent atteindre la mer, s'il ne sont soulevés par des machines ou des animaux? Ne sait-il pas que ces eaux douces vont corrompre promptement le bois de ces vaisseaux? N'a-t-il pas vu cet arbre solitaire, où sont marquées les hauteurs des différentes inondations du fleuve? C'est un caprice d'autocrate, c'est une fantaisie de vainqueur.

Non, ce n'est point un caprice; non, ce n'est point une fantaisie. Un homme comme Pierre n'a de fantaisie et de caprice que pour les frivolités, jamais pour les choses graves.

Non : son choix, au contraire, est le résultat du calcul le plus logique, de la combinaison la plus profonde.

Ces obstacles que lui oppose la nature et que lui font remarquer les hommes, ne sont que des difficultés de détail. Ne sait-on pas que les trois plus importantes parties du globe, l'Asie, l'Europe et l'Amérique, convergent au pôle nord? La Russie, placée au point de réunion de leurs méridiens, est à la fois américaine, européenne et asiatique. L'empire russe, jusque-là relégué à l'extrémité du globe, presque inconnu de l'Europe, va se mettre, par le détroit de Behring, en contact avec l'Amérique; par la mer Caspienne, avec l'Asie, et par le Pont-Euxin et la Baltique, avec l'Europe.

Ainsi, par ses conquêtes sur la terre et sur les flots, il va donner à son empire la jouissance des trois mondes; ainsi, le regard d'aigle du fondateur a vu dans les marais de la Néva, au fond du golfe de Finlande, le point de réunion de ce grand ensemble.

Saint-Pétersbourg est le port le plus rapproché du Volga, cette grande artère, cette porte de la Russie. A Saint-Pétersbourg se réuniront, non-seulement le commerce, mais encore les eaux de l'Europe et de l'Asie, et, qui sait? peut-

être celles de la mer Blanche, de la mer Glaciale et de l'Amérique.

Aussi rapportera-t-il tout à Saint-Pétersbourg, trésors, commerce, pays, noblesse, gouvernement; il y fixera les sénateurs pour y avoir des marchands; il y bâtira des palais pour qu'on y bâtisse des maisons; il y construira des navires pour y amener des matelots. Ce sera d'abord, il le sait bien, un combat long et meurtrier contre les éléments; il y perdra cent mille hommes; mais qu'importe! n'en a-t-il pas dix-huit millions à l'heure qu'il est? n'en laissera-t-il pas trente millions en mourant? et, cent ans après sa mort, ses successeurs ne règneront-ils pas sur soixante millions de sujets?

Quant à cet arbre de mauvais augure qui prophétise l'avenir par le passé; quant à cet importun témoin qui dit à qui veut l'entendre qu'un vent de l'ouest, refoulant les eaux de la Néva, peut noyer Saint-Pétersbourg en vingt-quatre heures, quant à cet arbre funeste, on l'abattra.

L'arbre abattu, on oubliera un danger que rien ne rappellera plus.

Un danger oublié n'existe pas.

En conséquence, le 16 mai 1705, le tzar posa la première pierre de la forteresse autour de laquelle s'éleva depuis Saint-Pétersbourg.

« La terre était sans forme et vide, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme.

» Dieu dit : « Que la lumière soit! » et la lumière fut. »

Laissons Saint-Pétersbourg grandir à l'ordre de son fondateur. Il est temps qu'il redevienne général. Derpt et Narva l'attendent.

On assiége Narva; trois bastions brisent tous les efforts des Russes; on les appelle *la Victoire*, *l'Honneur* et *la Gloire*.

Pierre les emporte successivement, l'épée à la main.

Narva est prise.

Mais, au milieu du carnage, du pillage et du viol, Pierre s'élance comme l'ange exterminateur; ce n'est plus sur l'ennemi qu'il frappe, c'est sur ses propres soldats.

— Vous êtes des pillards et des assassins ! leur crie-t-il.

Et trois fois son épée frappe et tue ceux qui refusent de lui obéir.

Enfin, le calme se rétablit.

En ce moment, on lui amène le comte de Horn prisonnier.

C'est le commandant de la ville, qui l'a défendue jusqu'à la dernière extrémité.

Pierre, en le voyant, se laisse reprendre à toute sa colère; il s'élance au-devant de lui, le frappe au visage de la poignée de son épée.

— C'est toi, lui dit-il, qui es cause de tant de malheurs! Ne devais-tu pas te rendre, sachant que tu ne pouvais être secouru?

Puis, lui montrant la lame de son épée toute ruisselante :

— Vois ce sang, ajoute-t-il, il n'est pas suédois, il est russe, et cette épée a sauvé les malheureux habitants de cette ville, que ton entêtement avait sacrifiés.

Puis il s'écrie :

— Grâce au ciel, nous voici parvenus à vaincre les Suédois quand nous sommes deux contre un; espérons qu'un jour ils nous apprendront à les battre à armes égales.

Alors, il fait offrir la paix à Charles XII.

— Quand nous serons à Moscou, répond celui-ci, nous verrons.

— Oh! oh! dit Pierre, mon frère Charles XII veut faire l'Alexandre; il ne trouvera pas en moi un Darius.

Mais Charles ne doute pas de la victoire.

— Mon fouet, dit-il, suffira à chasser cette canaille moscovite, non-seulement de Moscou, mais du monde entier.

Et il daigne enfin marcher de sa personne contre cette

poussière que son souffle doit dissiper. A Grodno, un premier combat et une première victoire semblent lui donner raison; mais, un peu plus loin, au passage de la Bibitch, une lutte s'engage, sérieuse, acharnée, sanglante; il est vrai que Scheremetef, Repnine et Menchikof sont là; enfin, dès son entrée sur la terre de la vieille Russie, un peu au delà de Mohilef, Galitzine repousse son avant-garde, qui recule pour la première fois. Cette résistance inaccoutumée irrite cet autre Téméraire, qui doit un jour mourir comme le premier; il fond sur l'armée, n'ayant avec lui que six régiments de cavalerie et quatre mille hommes. Les Moscovites se retirent; le roi les poursuit dans des chemins creux; il y est enveloppé par une nuée de Kalmouks, dont les lances pénètrent jusqu'à lui. Deux de ses aides de camp, qui combattaient à ses côtés, sont tués; le cheval du roi, atteint de cinq blessures, plie les genoux, et s'affaisse sous lui; un écuyer, qui lui en présente un autre, est tué avec le cheval qu'il présente. Charles, entouré seulement de quelques officiers accourus autour de lui, continue de combattre à pied. Enfin, après avoir tué de sa main douze ennemis, il en est réduit à cinq hommes; il peut calculer le moment où, ces cinq hommes étant tombés les uns après les autres, il combattra seul, et succombera sur une montagne de morts, quand, tout à coup, le colonel Daldorf se fait jour à travers les Kalmouks avec une compagnie de son régiment, dégage le roi, qui remonte à cheval, tombe sur les Kalmouks, qui fuient à leur tour, et qu'il poursuit pendant deux lieues, tout harassé qu'il est.

Son bonheur habituel ne l'a pas encore abandonné; car, au milieu de la terrible lutte, il n'a pas reçu une seule blessure; mais le mot du tzar est vrai : « Charles commence à apprendre la guerre à ses ennemis. »

N'importe ! la terreur est grande à Moscou : Charles est à Smolensk, et Smolensk n'est qu'à cent lieues de la capitale.

Mais, là, un vertige prend le vainqueur. Au grand étonnement de toute l'armée, il quitte la route de Moscou, et, au lieu de continuer à marcher vers le nord-est, il s'enfonce dans le sud, emportant quinze jours de vivres pour ses hommes, et ordonnant au général Lœvenhaupt de le rejoindre, avec un corps d'armée de quinze mille Suédois, des vivres et des munitions.

Il a autour de lui vingt mille hommes, à peu près.

Avec quarante-cinq mille, c'est-à-dire avec une armée double de celle d'Alexandre, il conquerra le monde.

Les Suédois ne sont-ils pas les Macédoniens du XVIIIe siècle?

Il prendra d'abord l'Ukraine, où l'attend Mazeppa; puis, l'Ukraine prise, il reviendra prendre la Moscovie.

Quel aveuglement l'a frappé? Suit-il le fantôme de Patkoul, qu'il vient de faire écarteler, au mépris de toute justice? Tant il y a qu'à la date de cette mort, la main du Seigneur se retire de lui.

Encore une fois sa fortune jette une lueur, c'est sur les bords de la Desna, un des affluents du Dnieper. Le roi de Suède est arrivé là exténué de faim et de fatigue.

Un corps de huit mille Moscovites est sur la rive opposée; on se reposera en l'écrasant.

Les bords sont tellement escarpés, que les Suédois descendent avec des cordes; puis on se jette à la nage, et l'on aborde les huit mille Moscovites, qui sont repoussés et qui cèdent la place aux Suédois.

La Providence, qui veut perdre Charles, le fait vainqueur; s'il était vaincu, il reculerait, et Poultava l'attend.

Pierre, resté sous les murs de Moscou, le voit avec une joie mêlée d'étonnement se perdre dans les marais, s'enfoncer dans les steppes, s'égarer dans les bois, y laisser ses hommes, ses chevaux, son artillerie, ses bagages, comptant sur ceux que doit lui amener Lœvenhaupt.

C'est Lœvenhaupt qu'il faut attaquer et détruire d'abord

puis le tzar attaquera et détruira Charles après avoir attaqué et détruit Lœvenhaupt; le roi après le lieutenant.

Lœvenhaupt mène avec lui un convoi de huit mille chariots, de l'argent levé en Lithuanie, des canons, de la poudre, des provisions de bouche.

Il a déjà passé le Borysthène au-dessus de Mohilef, il s'est avancé de vingt lieues sur le chemin de l'Ukraine, quand, tout à coup, vers Tcherikof, à l'endroit où se joignent la Proina et la Sossa pour se jeter dans le Dnieper, le tzar paraît à la tête de quarante mille hommes.

Lœvenhaupt et ses seize mille Suédois, au lieu de se retrancher et d'attendre le tzar et ses quarante mille Moscovites, marchent droit à eux.

Ne sont-ils pas habitués à vaincre un contre cinq?

Le choc fut terrible; quinze cents Moscovites furent couchés sur la terre sanglante pour ne plus se relever.

Pierre voit la confusion se mettre dans les rangs; il comprend que lui et la Russie sont perdus si Lœvenhaupt joint Charles avec une armée victorieuse. Il court à l'arrière-garde, composée de Cosaques et de Kalmouks, les forme sur une ligne, et leur crie :

— Tuez tout ce qui fuira, et moi-même, si j'étais assez lâche pour fuir!

Puis il retourne à l'avant-garde, en prend le commandement, rallie ses troupes, et présente le combat à Lœvenhaupt.

Mais celui-ci a l'ordre de rejoindre le roi, et non de combattre le tzar. Il a eu les honneurs de la journée; c'est tout ce qu'il lui faut; il refuse le combat et se remet en route.

C'est au tour de Pierre à se faire l'agresseur. Le lendemain, il rejoint les Suédois au moment où ceux-ci longent un marais; il les enveloppe et les attaque de tous côtés.

Ils font face partout. Pendant trois heures, on se bat; ils perdent deux mille hommes, et les Moscovites cinq mille;

mais ni d'un côté ni de l'autre on n'a reculé d'une semelle. La matinée reste indécise; c'est une victoire pour Pierre.

A quatre heures, au moment où la fatigue a amené une halte, le tzar voit arriver le général Bayco avec un renfort de six mille hommes. Il se met à la tête de ces troupes fraîches et se rue sur les Suédois : la bataille recommence et dure jusqu'à la nuit.

Enfin, le nombre l'emporte; les Suédois sont rompus, enfoncés, repoussés derrière leurs chariots. Mais, derrière leurs chariots, ils se rallient et se retrouvent neuf mille hommes, à peu près.

Sept mille sont restés morts ou blessés mortellement dans les trois combats qu'ils ont eu à soutenir. Les neuf mille qui restent se pressent, se rallient, se remettent à leurs rangs, et passent la nuit en ordre de bataille.

Pierre, de son côté, passe la nuit sous les armes. Défense est faite aux officiers, sous peine d'être cassés, et aux soldats, sous peine de mort, de s'écarter et de piller.

Pendant la nuit, Lœvenhaupt s'est retiré sur une hauteur, ayant encloué les canons dont il n'a pu se faire suivre, et mis le feu à ses chariots.

Pierre arriva à temps pour éteindre le feu : quatre mille chariots tombèrent en son pouvoir.

Puis il fit attaquer les Suédois pour la cinquième fois, tout en leur offrant en même temps une capitulation honorable.

Lœvenhaupt accepta le combat, et refusa la capitulation.

On se battit pendant tout le jour; le soir, Lœvenhaupt passa la Sossa avec quatre mille hommes qui lui restaient; il en avait perdu douze mille, avait soutenu cinq combats contre quarante mille hommes, avait été repoussé, jamais entamé; écrasé, mais non battu.

Cette résistance de ses ennemis faisait l'admiration et le désespoir de Pierre.

Il avait perdu dix mille hommes dans ces cinq combats, et avait senti l'ennemi glisser entre ses mains.

Mais le résultat des cinq combats était pour lui deux journées indécises et trois victoires.

Lœvenhaupt rejoignit le roi de Suède avec quatre mille hommes; mais il n'amenait ni munitions ni vivres à une armée qu'il trouvait sans vivres et sans munitions.

Plus de communications avec la Pologne; partout un pays hostile et un ennemi acharné; enfin, l'hiver, ce terrible hiver de 1709, qui n'eut pour pendant que celui de 1812!

Charles perdit deux mille hommes dans ces steppes, et en sortit avec des cavaliers sans chevaux, des fantassins sans souliers.

Une partie de l'artillerie fut laissée dans les marais ou jetée dans les rivières; on n'avait plus de chevaux pour la traîner.

On sait l'histoire de cet officier qui se plaignait, et dont le roi entendit la plainte.

— Vous ennuieriez-vous, par hasard, d'être loin de votre femme? lui dit le roi. Si vous êtes un vrai soldat, je vous mènerai à une telle distance de la Suède, que vous aurez grand'peine à en recevoir des nouvelles tous les trois ans.

On sait l'anecdote de ce soldat qui, n'ayant, pour passer sa journée, qu'un morceau de pain noir fait d'orge ou d'avoine, montre ce morceau de pain à Charles.

Celui-ci le prend, le regarde, le mange jusqu'à la dernière miette.

Puis, au soldat ébahi, et qui doit jeûner jusqu'au lendemain :

— Il n'est pas bon, dit-il, mais il peut se manger.

Et il continua son chemin.

En somme, vingt-quatre mille hommes lui restent, exténués, mourant de faim; mais ce sont des Suédois, ils retrouveront leurs forces au bruit du canon.

Il est vrai que les maladies se mettent dans l'armée; que, dès le 1er février, on se remet à combattre et qu'au mois d'avril, il ne reste plus au roi que dix-huit mille hommes.

Mais on s'était rapproché de Poultava.

Charles engage quelques milliers de Valaques que lui vend un khan tatar, et, avec ses dix-huit mille Suédois et ses douze mille Valaques, il va assiéger Poultava.

Poultava contient des magasins de toute espèce, des armes, des munitions, des vivres. Il faut prendre Poultava.

Il fallait d'autant plus prendre Poultava, que l'hiver, qui avait été un ennemi pour Charles XII, avait été un allié pour Pierre. Celui-ci s'avançait à la tête d'une armée de soixante et dix mille hommes.

Charles pressait le siége en personne.

Pendant une fusillade, une de ces balles providentielles, un de ces misérables lingots de plomb qui décident non-seulement de la vie des hommes, mais encore de la destinée des empires, suivit la ligne que lui traçait la main de Dieu, et alla fracasser l'os du talon de Charles XII.

Celui-ci ne sourcilla point. Il était de l'école de ce philosophe grec qui disait : « Douleur! tu n'es pas un mal! »

Il resta encore six heures à cheval, sans pousser une plainte, sans qu'aucun de ceux qui l'entouraient s'aperçût qu'il était blessé.

Enfin un domestique vit le sang couler de sa botte.

Il appela du secours : il était temps, le roi allait tomber de cheval.

On l'en descendit; on lui coupa sa botte. On décida qu'il fallait lui couper la jambe.

Couper la jambe à un roi comme Charles XII, autant valait le décapiter.

Un médecin eut la hardiesse de se déclarer contre l'amputation et de prendre la responsabilité.

Ses confrères lui abandonnèrent le malade.

— Qu'allez-vous faire? demanda Charles XII resté seul avec lui.

— De profondes incisions, sire, pour tirer de la blessure les os qui pourraient entraver la cicatrisation.

— Faites, dit Charles XII en allongeant la jambe.

Le chirurgien appela.

— Que voulez-vous? demanda le roi.

— Deux hommes, sire.

— Pour quoi faire?

— Pour tenir la jambe de Votre Majesté.

— Inutile. Je la tiendrai moi-même.

Et Charles XII tint sa jambe, regardant faire l'opération comme si elle avait lieu sur un autre.

Le chirurgien posa l'appareil, et le roi à son tour appela.

C'était pour donner l'ordre d'un assaut pour le lendemain; mais, au moment où l'aide de camp sortait afin de transmettre cet ordre, un autre entra annonçant l'arrivée du tzar avec soixante et dix mille hommes.

— Bien! dit Charles XII sans marquer la moindre émotion à cette nouvelle, nous battrons le tzar, et, après l'avoir battu, nous prendrons Poultava.

Et il donna ses instructions pour la bataille.

Puis, fatigué de l'assaut autant que de l'opération, il s'endormit, et ne s'éveilla que le lendemain à la pointe du jour.

Ce lendemain, c'était le 8 juillet 1709.

Le soleil qui se levait allait éclairer une de ces batailles comme celle d'Arbelles, comme celle de Marathon, comme celle de Zama, comme celle d'Actium, comme celle de Bovines, comme celle de Waterloo, qui décident du destin d'un empire.

D'un côté, Charles XII, c'est-à-dire neuf années de victoires; de l'autre, Pierre Ier, c'est-à-dire douze ans de peines, de soins, de luttes.

Le premier, dispensateur des États, ayant fait et défait des rois; le second s'étant fait empereur à grand'peine, et commençant à civiliser son empire.

L'un aimant le danger pour le danger, avec le courage animal du lion, faisant la guerre pour le plaisir de la faire; le second, affrontant le danger quand il le faut, et ne faisant la guerre que dans l'intérêt de son peuple:

L'un libéral sans discernement, parce qu'il est né la main ouverte; l'autre, économe et ne donnant jamais que dans un but arrêté d'avance. L'un sobre et chaste par tempérament; l'autre aimant le vin et les femmes avec excès. L'un ayant conquis le titre d'*Invincible*, qu'une défaite peut lui enlever; l'autre étant en train de conquérir le titre de *Grand*, que rien ne peut lui faire perdre. L'un, risquant le passé; l'autre, l'avenir.

Si Charles XII est tué, ce n'est, après tout, qu'un homme de moins; la Suède reste ce qu'était, ce que doit être la Suède.

Si Pierre est tué, c'est non-seulement un homme qui tombe, mais encore la civilisation qui recule, un empire qui s'écroule.

La main de Dieu se fera visible, et le héros de la civilisation sera le champion du Seigneur!

Passez à Poultava, et, à six verstes de la ville, vous trouverez un monticule haut de vingt-huit pieds : c'est le tumulus qui recouvre l'armée suédoise, c'est le tombeau où est ensevelie la gloire de Charles XII.

Sur ce champ de bataille, à la place même où s'élève ce tombeau, Pierre, tout poudreux et tout sanglant, mais l'auréole de la victoire au front, prit la parole, et, s'adressant à son armée victorieuse :

— Je vous salue, soldats! dit-il; je vous salue, enfants les plus chéris de mon cœur; vous que j'ai formés à la sueur de mon front, vous les entrailles de la patrie, et qui

lui êtes aussi indispensables que l'est l'âme au corps qui l'anime.

Puis, laissant Charles XII à sa colère insensée de Bender, il va achever, avec la Pologne, la Prusse et le Danemark, la victoire de Poultava. Stanislas descend du trône, et cède la Pologne au roi de Saxe.

Pierre est trop fort pour ne pas comprendre la faiblesse d'Auguste.

Puis il redevient général et bombardier devant Riga, administrateur et législateur à Moscou, ingénieur et constructeur à Saint-Pétersbourg.

C'est alors qu'il fonde Cronstadt, fixe son armée à trente-trois régiments d'infanterie, à vingt-quatre régiments de cavalerie, à cinquante-huit mille hommes de garnison.

Puis, après avoir fait, d'un marchand de petits pâtés, un général en chef, d'un État informe et grossier, un empire puissant et victorieux, il fait de Catherine, la paysanne livonienne, la servante du pasteur Gluck, une tzarine qui portera après lui sa couronne qu'elle va sauver.

La tzarine Eudoxie Lapoukine est déjà depuis cinq ans dans un monastère.

Cependant ce n'est que douze ans plus tard que Catherine sera officiellement reconnue et couronnée.

C'est qu'il vient d'arriver un événement étrange.

Parmi les prisonniers faits à Poultava est ce traban qui a été marié deux jours à Catherine.

Transféré à Moscou avec les quatorze mille Suédois qui ont capitulé, il entre à la suite de Pierre, comme captif, dans cette capitale du vieil empire russe que va détrôner Saint-Pétersbourg, capitale du nouveau.

Là, il a appris ce qui s'est passé entre Catherine et le tzar. Au lieu de s'effrayer de l'événement, il en a conçu de l'espoir, et il a fait confidence de ce qu'il est au commissaire des prisonniers.

Celui-ci adressa en toute hâte son rapport au tzar.

Pierre écrivit au bas :

« Cet homme est un fou auquel il ne faut faire aucun mal.

» Le traiter comme les autres prisonniers. »

Et, comme les autres prisonniers, il a été envoyé en Sibérie.

La Sibérie, c'est la nuit dont on ne sort jamais pour revoir le jour.

Le traban mourut dans les ténèbres de l'exil vers la fin de l'année 1721.

Ce ne fut que bien sûr de sa mort, que Pierre Ier fit reconnaître publiquement Catherine.

XII

TZAR ET TZARINE

Tout à coup, au milieu de ses fêtes et de ses triomphes, le tzar apprend qu'à la suite d'une intrigue de harem construite par Charles XII, deux armées, l'une turque, l'autre tatare, marchent sur Iassy.

Ces armées réunies forment deux cent mille hommes; ces deux cent mille hommes sont commandés par Mehemet Baltadji, c'est-à-dire par Mehemet *le fendeur de bois*.

Et, en effet, Mehemet a été valet dans le harem.

Tout-puissant auprès de son maître, mais se souvenant

de son origine, il refuse d'abord le commandement de l'armée immense que l'on met entre ses mains.

Mais le Grand Seigneur insiste, et lui donne un sabre couvert de pierreries.

Il accepte alors, en disant :

— Ta Hautesse sait que j'ai été habitué à me servir d'une hache à fendre le bois, et non d'un sabre pour commander les armées; je tâcherai de te bien servir; mais, si j'échoue, souviens-toi que je t'ai supplié de ne pas faire de moi un général.

Pierre, tout enorgueilli de Poultava, et traitant Turcs et Tatars comme Charles XII traitait les Moscovites, marche contre ces deux cent mille barbares avec trente mille soldats.

Il est vrai que ces trente mille soldats sont l'élite de la Russie, le germe de la civilisation, l'espérance du Nord.

Il traite avec deux Grecs : l'un Kantemir, hospodar de Moldavie; l'autre, Brancovan, hospodar de Valachie.

Trahi par tous les deux, il se trouve acculé au Prouth, sans vivres, sans munitions, sans autre artillerie que quelques pièces et trois coups de canon à tirer.

— Diable! dit-il, me voilà au moins aussi mal ici que mon frère Charles à Poultava.

Puis il se retire dans sa tente, défendant que qui que ce soit vienne l'y troubler, commande pour le lendemain un effort désespéré, et dicte pour le sénat cette instruction :

« Ne point perdre courage, ne songer qu'au bien et au salut de l'État; n'avoir aucun égard aux ordres, quels qu'ils soient, que l'on pourrait arracher à ma captivité; me remplacer même sur le trône par celui que l'on jugera le plus digne, si le bien public l'exige, abdiquant d'avance, et pendant que je suis libre encore, un empire sur lequel je n'ai voulu régner que pour faire son bonheur. »

Jusqu'à présent, Pierre a emprunté ses exemples aux

rois de l'Europe, il leur rend en quelques lignes tous les exemples qu'il a reçus d'eux.

Une seconde fois il appelle Scheremetef.

Pendant la nuit, on brûlera tous les bagages. Chaque officier supérieur se réservera un seul chariot; si l'on est vaincu, l'ennemi, du moins, ne profitera point du butin.

A la pointe du jour, on attaquera l'ennemi à la baïonnette.

Scheremetef sort; les ordres du tzar seront exécutés.

Schemeretef sorti, Pierre est pris de convulsions. Tous les grands hommes, à commencer par César, et à finir par Napoléon, sont plus ou moins épileptiques.

En rouvrant les yeux, il voit Catherine devant lui.

Catherine est son conseil intime, elle l'a suivi sur le Prouth. Pierre s'étonne de la voir, ferme et calme, quand lui, l'athlète de Dieu, se roule sur son lit, nu et terrassé.

Elle vient lui rendre la force évanouie, faire renaître l'espoir perdu.

Il ne faut pas combattre, il faut traiter. Traiter n'est pas le mot : corrompre.

A force d'or et de présents, on achètera le caïmacam et le grand vizir, elle en répond. Elle s'est fait lire, — Catherine ne sait ni lire ni écrire, — elle s'est fait lire les dépêches du comte Tolstoï, ambassadeur de Pierre à Constantinople; il se connaît en trahison, lui qui a trahi la princesse Sophie pour le tzar Pierre, et Catherine est sûre que le caïmacam et le grand vizir sont à vendre; le tout est d'y mettre le prix.

Elle connaît l'homme que l'on peut charger de cette négociation : c'est un bas officier habile, de l'intelligence duquel elle répond.

A sa voix, le tzar se relève, reprend non-seulement le courage, mais la force. On fait venir le messager, qui part à l'instant avec des instructions verbales.

Il est autorisé à offrir jusqu'à quatre millions.

Le messager parti, le tzar regarde Catherine.

— Et, s'il accepte, lui demande-t-il, où trouverons-nous l'argent nécessaire aux deux coquins? Ils ne se payeront pas de belles promesses.

— Ici même, répond Catherine; j'ai mes diamants avec moi. Et, avant le retour du messager, j'aurai jusqu'au dernier copek qui est dans le camp.

— Va, et que Dieu te conduise, dit le tzar.

Sa devise, est, on le sait: *Deo adjuvante.*

Catherine monte à l'instant même à cheval et parcourt tout le camp; elle adresse tout à la fois la parole aux officiers et aux soldats.

— Mes amis, leur dit-elle, nous sommes ici dans une telle situation, que nous ne pouvons sauver notre liberté qu'en perdant la vie, ou en faisant à nos ennemis un pont d'or. En prenant le premier parti, qui est celui de mourir en nous défendant, tout notre or et tous nos bijoux deviennent inutiles. Employons-les donc à séduire nos ennemis. J'y ai déjà sacrifié toutes mes pierreries et tout mon argent; mais cela ne suffira point : il faut que chacun de vous se cotise.

Puis, s'adressant à chaque officier en particulier :

— Voyons, toi, dit-elle, qu'as-tu à me donner? Si nous sortons d'ici, je te le rendrai au centuple, sans compter que je te recommanderai au tzar notre père.

Et tout le monde, depuis le général jusqu'au simple soldat, donna ce qu'il avait; et l'on eut bientôt des monceaux d'or.

Le messager revint: le grand vizir demandait qu'on lui envoyât un commissaire pour traiter de la paix.

Quelques-uns disent que ce fut le grand chancelier Schaffirof qui se rendit au camp du grand vizir ; d'autres assurent que ce fut Catherine, qui, ne voulant pas confier la négociation à un étranger, s'y rendit elle-même.

Ils expliquent ainsi la réussite de la négociation :

Catherine était fort belle, et l'on sait combien la beauté est puissante sur ces sectateurs de Mahomet, qui n'ont trouvé un paradis digne d'eux qu'en le peuplant de houris toujours vierges et toujours belles.

La tzarine était loin d'être une houri sous tous les rapports; mais, sous celui de la beauté, elle l'était plutôt deux fois qu'une.

La première réponse du vizir fut :

— Que le tzar abjure, et devienne notre frère, et nous n'avons rien à refuser.

— J'abandonnerais plutôt aux Turcs, dit Pierre, tout le terrain qui s'étend jusqu'à Kursch; j'aurais, du moins, la chance de le leur reprendre un jour. Mais la perte de ma foi serait irréparable. Comment le grand vizir croirait-il à ma promesse s'il me voyait manquer à la promesse que j'ai faite à Dieu?

La seconde exigence du grand vizir fut que le tzar et son armée se rendraient à discrétion.

— Dans un quart d'heure, répondit le vieux chancelier, mon maître vous attaquera, et nous nous ferons tous tuer, depuis le premier jusqu'au dernier, plutôt que d'accepter des conditions infâmes.

Je serais tenté de croire que ce fut alors que Schaffirof abandonna la négociation, et que Catherine la reprit.

Tant il y a que, la même nuit, le traité fut signé.

Le tzar rendait Azof, brûlait les galères qu'il avait dans le port, démolissait les citadelles bâties sur les Palus-Méotides, abandonnait toute l'artillerie et toutes les munitions de ces forteresses au Grand Seigneur, évacuait la Pologne, et payait de nouveau aux Tatars un subside de quarante mille sequins, aboli par ses victoires précédentes, et qu'un traité aussi désastreux qu'une défaite faisait revivre.

Moyennent quoi, le tzar eut la liberté de se retirer avec son armée, son artillerie, ses drapeaux et ses bagages.

Les Turcs s'engageaient, en outre, à lui fournir des vivres.

Le traité allait être signé, lorsque Charles XII arriva tout à coup au camp du grand vizir.

Il avait couru cinquante lieues à cheval, depuis Bender jusqu'à Iassy; il fallait faire trois lieues de plus pour aller passer le Prouth, en face du camp des Tatars; Charles XII n'en avait pas eu la patience: au risque de se noyer, il s'était jeté à l'eau, avait traversé une portion de l'armée du tzar, et, comme nous l'avons dit, était arrivé au camp.

En ce moment, l'armée moscovite, approvisionnée par son généreux adversaire, commençait à opérer sa retraite.

Charles, furieux, avait tout vu, tout appris.

Il s'élança dans la tente du grand vizir en lui reprochant le traité qu'il venait de conclure.

Alors, avec la tranquillité musulmane:

— J'ai, lui répondit le vizir, le droit de faire la paix et la guerre.

— Mais, reprit le roi, n'avais-tu pas toute l'armée moscovite en ton pouvoir?

— Notre loi, dit gravement le musulman, nous ordonne de donner la paix à nos ennemis quand ils implorent notre miséricorde.

— T'ordonne-t-elle de faire un mauvais traité quand tu peux en faire un bon? s'écria Charles XII. Il ne tenait qu'à toi d'amener le tzar à Constantinople, et, traître que tu es, tu le laisses échapper.

— Eh! répondit foidement le Turc, qui gouvernerait son royaume en son absence? Il ne faut pas non plus que tous les rois soient hors de chez eux.

A cette riposte, Charles XII, furieux, se jeta sur un sofa,

et, comme le grand vizir passait devant lui, il étendit la jambe et lui déchira sa robe avec son éperon.

Puis, se redressant, il s'élança sur son cheval, et retourna tout d'une traite à Bender, le désespoir dans le cœur.

Charles XII rentra en Suède, mais ne se releva jamais de Poultava.

On sait qu'il fut tué devant Frederickshall, au moment où il se baissait lui-même pour pointer un canon.

Un de ses officiers — peut-être celui qu'il avait menacé de conduire si loin de sa femme, qu'il serait trois ans sans en recevoir de nouvelles — lui brisa le crâne d'un coup de pistolet.

On peut aujourd'hui voir la tête des deux rivaux, Charles et Pierre; elles furent moulées toutes deux.

La tête de Pierre est celle d'un homme de génie; elle ressemble à la tête de Napoléon.

La tête de Charles XII est celle d'un idiot; elle ressemble à la tête de Henri III.

La faiblesse politique dans laquelle sont tombés la Suède et son roi donnent un répit au tzar. Tout est à peu près calme en Russie, les strélitz sont exterminés, Charles XII est vaincu, les Turcs tiennent le traité de Faltchi, le clergé ne conspire que sourdement, Saint-Pétersbourg grandit, le golfe de Finlande, Arkhangel et la mer Caspienne se couvrent de vaisseaux. Pierre peut quitter la Russie, et aller demander à l'Europe cette somme d'arts et de connaissances que son doux soleil a fait éclore entre son premier voyage et le second.

Cette fois, il emmène avec lui la tzarine. Il parcourt, avec celle qu'il appelle son bon génie, l'Allemagne et la Hollande. Il veut lui faire voir la France; mais des formalités d'étiquette s'opposent à son voyage : la tzarine n'est point

publiquement reconnue, la cour de Louis XV ne la traiterait point en tête couronnée.

On sait par cœur les détails du voyage de Pierre Ier en France : son entrevue avec le petit roi Louis XV et avec madame de Maintenon, sa visite au tombeau de Richelieu, et ce cri, le plus grand des éloges funèbres qui aient jamais été prononcés sur le sépulcre d'un ministre : « Grand homme, je t'eusse donné la moitié de mes États pour apprendre de toi à gouverner l'autre. »

Toujours d'accord avec lui-même, il a refusé le palais qu'on lui a préparé, repoussé les hommages qu'on a voulu lui rendre, dédaigné le luxe dont on a voulu l'entourer. Il s'est réfugié dans une petite maison, en disant :

— Je suis un soldat; un morceau de pain et un pot de bière me suffisent. Je préfère aux grands appartements les petites chambres; je ne veux point marcher en pompe ni fatiguer tant de monde.

Puis, prophète du grand désastre qui s'accomplira soixante ans plus tard, il quitte Versailles en disant :

— Je pleure sur la France et sur son petit roi, que je vois près de perdre son royaume par le luxe et les superfluités.

En traversant cette France qu'il quitte, en lui jetant la sombre prophétie, il s'arrête à chaque occasion qu'il trouve de s'arrêter. C'est un laboureur qui conduit sa charrue, et qu'il interroge lui-même sur l'agriculture, tout en prenant le dessin de son instrument; c'est un curé qui lui explique comment il vit du petit champ qu'il possède, et que, comme le vendangeur de la Bible, il cultive de sa propre main.

— Faites-moi souvenir en Russie de ce brave homme, dit-il à ceux qui l'entourent; son travail lui produit du cidre, du vin, et de l'argent par-dessus tout. J'essayerai d'exciter nos popes par son exemple; et, en leur apprenant

à cultiver la terre, je les tirerai peut-être de leur misère et de leur oisiveté.

Mais une nouvelle non moins terrible que celle qui l'a arrêté dans son premier voyage l'atteint pendant le second. La première fois, c'étaient les strélitz et la princesse Sophie qui conspiraient contre lui; la seconde fois, c'est son fils le tzarévitch Alexis et sa femme Eudoxie-Fœdœrovna Lapoukine.

Nous avons parlé de la séparation du tzar d'avec sa première femme et de l'incarcération de cette princesse, sans dire les causes qui avaient amené ce divorce et cette captivité.

Reparons l'omission commise.

La tzarine était belle et devait sa fortune à cette beauté. Beauté fatale, fortune mortelle!

C'était un usage reçu en Russie, lorsque le tzar était arrivé à l'âge de nubilité, de réunir, dans la grande salle du Kremlin, les plus belles filles de l'empire; les plus grands seigneurs de la Russie tenaient à honneur de faire participer leur famille au concours matrimonial.

La même cérémonie fut pratiquée pour Pierre que pour ses prédécesseurs. Il passa dans les rangs des vierges moscovites, et s'arrêta devant un miracle de beauté.

C'était Eudoxie-Fœdœrovna Lapoukine.

Il en avait eu deux fils, l'un nommé Alexandre, mort en bas âge; l'autre, nommé Alexis.

C'était ce dernier qui se révoltait contre lui.

La bonne intelligence entre les deux époux ne fut pas longue. La tzarine était intrigante, impérieuse et jalouse. Le tzar était soupçonneux, changeant et de complexion amoureuse.

Il rencontra une jeune fille nommée Anna Moëns, née à Moscou de parents allemands : c'était la fille d'un brasseur

de bière; la voir, l'aimer, la désirer, fut tout un pour le tzar.

Si cette femme eût aimé le tzar, ou eût été ambitieuse, c'était elle qui devenait impératrice au lieu de Catherine.

Tout en cédant au tzar, elle céda froidement; elle avait pour lui une aversion étrange, qu'elle ne se donnait guère la peine de dissimuler.

Mais l'impératrice ne fut pas moins blessée de cette infidélité, la première que lui eût faite publiquement le tzar, et, une nuit, elle lui refusa son lit.

Pierre consulta les théologiens les plus renommés de l'empire pour savoir d'eux s'il n'existait pas quelque cause de nullité dans son mariage.

Ils répondirent que non.

— Tant pis pour elle! dit le tzar.

Et il l'envoya dans un couvent, où il la força de prendre le voile.

Nous avons vu ses amours avec Catherine, et l'avénement au trône de celle-ci.

Pendant ce temps, la tzarine Eudoxie n'était pas si bien voilée qu'elle ne pût se faire voir, pas si bien cloîtrée que l'on ne pût pénétrer jusqu'à elle.

Un gentilhomme de la province de Rostof, nommé Glebof, la vit, en devint amoureux, et, aidé par son frère, qui en sa qualité d'archevêque avait entrée dans le couvent, il pénétra jusqu'à celle qui avait été répudiée par le tzar Pierre.

Bientôt l'intrigue amoureuse prit la consistance d'une intrigue politique. Il s'agissait de déposer et d'assassiner Pierre, et de mettre à sa place le tzarévitch Alexis sur le trône.

Le complot fut découvert.

La tzarine, frappée de verges, fut enfermée à Schlusselbourg. Glebof fut empalé au milieu d'un échafaud dont les

quatre coins étaient marqués par l'archevêque qui avait secondé les amours d'Eudoxie, par Abraham Lapoukine, son frère, et par deux autres boyards roués et décapités.

— Quand le feu, dit le tzar, rencontre de la paille, il la consume; mais, quand il rencontre le fer, il s'éteint.

Puis, le soir, apprenant que Glebof, après douze heures de cet horrible supplice, n'est pas encore mort, il prend un drojky et se fait conduire droit à l'échafaud.

Arrivé là, il descend, fait quelques pas vers le patient, à qui la torture n'a pas pu arracher un seul aveu, et l'exhorte, au moment où il va paraître devant Dieu, à dire la vérité.

— Approche, lui dit Glebof, et je vais la dire, mais à toi seul.

Pierre s'approche, et Glebof lui crache au visage.

— Insensé! lui dit-il, crois-tu que, n'ayant rien dit quand tu me promettais la vie en échange de mes aveux, je serai assez niais pour parler quand ta toute-puissance elle-même ne peut plus me sauver la vie?

Et le tzar se retire, vaincu et la rage dans le cœur.

Reste son fils Alexis, le conspirateur éternel, le complice de sa mère; son fils, que, depuis longtemps déjà, il ne regarde plus comme son héritier, puisque, des bords du Prouth, décidé à ne pas tomber aux mains de ses ennemis, il a écrit au sénat : « Après moi, donnez le trône au plus digne. »

Il le fait comparaître devant le tribunal, qui le condamne à mort, le 6 juillet 1718.

Le 7, la population s'émeut, des cris se font entendre en faveur du jeune prince, une députation se présente devant le tzar, venant humblement le supplier de faire grâce à son fils.

— Eh bien, soit, dit Pierre, je lui fais grâce; qu'on aille annoncer au prisonnier cette bonne nouvelle.

On se hâte; mais lui, pendant ce temps, fait venir son médecin.

— Docteur, lui dit-il, vous savez combien le tzarévitch est nerveux; cette grâce, à laquelle il ne s'attend pas, peut lui causer une émotion fatale. Allez à la prison, et saignez-le abondamment.

Puis, comme le médecin est prêt à refermer la porte :

— Aux quatre membres, ajouta Pierre avec une voix dans laquelle perce toute sa haine pour ce malheureux prince, que les conseils maternels ont entraîné dans une lutte impie et sacrilége.

Deux heures après, le tzarévitch était mort!

Et, fils ou étranger, c'était ainsi que devait tomber tout ce qui osait résister à cet homme à la taille et aux passions surhumaines. La nature sculpte les colosses en grand et par masses; elle néglige les détails; les détails sont pour les êtres infimes qu'elle destine à de moindres efforts, et qu'elle fait naître dans les temps de calme, dans les jours de tranquillité.

Mais est-ce la justice de tout le monde qu'il faut demander à cet homme que la terreur et le poison ont fait épileptique; qui, quatre fois, a été réveillé en sursaut par la révolte, et qui, bondissant nu hors de son lit, a trois fois lutté avec l'assassin nocturne, et trois fois l'a terrassé? Est-ce la patience du saint qu'il faut demander au charpentier sublime qui, après avoir, à coups de hache, taillé un empire colossal, après avoir sacrifié sa sueur, son sang, son bonheur, sa vie à ses empires, voit son fils s'approcher ténébreusement de son œuvre, une torche à la main.

Ou le fils devait vivre et l'œuvre tomber, ou le fils devait tomber et l'œuvre vivre.

L'œuvre a vécu. L'empire russe, sorti encore informe des mains de Pierre le Grand, couvre aujourd'hui le tiers du globe et glorifie son fondateur en trente langues différentes, et Alexis, perdu dans un coin de l'église des Saints-

Pierre-et-Paul, dort dans une tombe muette de six pieds de long!

Mais, soyez tranquille, Dieu est impitoyable aux hommes de génie. Ce cœur, qui reste fermé comme celui de Brutus à la mort d'un fils, se brisera sous l'infidélité d'une femme.

Un jour, on vient lui dire que celle qu'il a tirée de l'esclavage pour en faire sa maîtresse, sa femme, la tzarine; que Catherine, la paysanne livonienne, couronnée, sacrée par lui, assise sur ce trône ensanglanté par tant d'exécutions terribles, et qui devrait au moins trembler si elle n'aime pas, a pour amant son favori à lui, le frère de cette ancienne maîtresse si froide à son amour : le chambellan Moëns de la Croix.

D'abord, il ne veut pas le croire, quoique la relation lui vienne d'un homme qui a toute sa confiance, de Jagavschinsky, qu'on appelle *l'œil de Pierre*.

Il faudra qu'il voie pour être convaincu.

Il feint de quitter Saint-Pétersbourg, et annonce une absence d'une ou deux semaines.

A quelques lieues de la ville, il s'arrête, revient au palais, et envoie un page faire ses compliments à l'impératrice comme s'il était à Cronstadt.

Le page avait ordre de tout observer, et de revenir dire ce qu'il avait vu ou même soupçonné.

Le page revint et son rapport ne laissa plus de doute au tzar.

Il était deux heures après minuit, il alla droit à la chambre de Catherine.

La sœur de Moëns de la Croix veillait dans une antichambre. La colère du tzar redoubla à sa vue; tout ce qu'il aimait l'outrageait donc.

Il la repoussa et passa.

Un page, qui ne le reconnaissait sans doute pas, voulut

défendre la porte de l'impératrice : il le renversa d'un coup de poing.

Il entra; Catherine, éperdue, sauta à bas du lit, pour défendre son amant.

Il faillit la tuer d'un coup de canne.

Son regard fouilla les profondeurs de l'alcôve : Moëns de la Croix était dans le lit, attendant la mort, calme et résigné.

Pierre sortit sans lui adresser une parole.

Puis il entra dans la chambre du prince Repnine.

— Lève-toi, lui dit-il, et écoute-moi.

Le prince se leva et étendit la main vers ses vêtements.

— Tu n'as pas besoin de t'habiller, lui dit le tzar.

Et, alors, il lui raconte ce qui vient de se passer.

Stupéfait de la confidence, le prince Repnine lui demande ce qu'il a résolu.

— J'ai résolu, répond Pierre, de faire trancher la tête à l'impératrice dès qu'il fera jour.

Mais Repnine se jeta à ses genoux.

— Et vos deux filles, dit-il, les princesses Anne et Élisabeth?

— Eh bien, mes deux filles...?

— Songez que vous les déshonorez, sire; songez que vous faites mettre en doute leur légitimité.

Pierre poussa un soupir.

— Mais, dit-il, il me semble que j'en suis bien maître.

— Oh! lui repartit Repnine, faites ce que vous voudrez.

Le tzar rentra chez lui sans dire autre chose.

Le lendemain, Moëns de la Croix était arrêté, sur l'accusation de complot contre l'État; sa sœur était arrêtée comme sa complice.

Le procès s'instruisit.

Pendant l'instruction de ce procès, le tzar avait des mouvements de colère qui touchaient à la folie.

Un soir qu'il revenait de la forteresse où le procès s'instruisait, il entra inopinément et sans suite dans la chambre où les deux jeunes princesses travaillaient à des ouvrages de femme.

Il était menaçant, hors de lui, pâle comme un mort; son visage et tout son corps frissonnaient sous des mouvements convulsifs; ses yeux étaient étincelants et hagards.

Il se promena pendant quelques minutes dans la chambre sans dire une parole; seulement, ses yeux s'arrêtaient terribles, menaçants, vengeurs, sur les deux jeunes princesses.

Toutes deux, tremblantes de terreur, quittèrent la chambre.

Une jeune Française, leur institutrice, se glissa sous une table et y resta immobile, muette, retenant son souffle.

Alors, elle vit le tzar tirer du fourreau et y repousser dix fois la lame de son couteau de chasse, frappant du pied, heurtant du poing et jetant à terre son chapeau, mettant en pièces tout ce qu'il trouvait sous sa main, et enfin sortant de la chambre en poussant la porte avec tant de violence, qu'il la brisa.

Moëns de la Croix fut condamné à mort; sa sœur au knout, supplice que le tzar, dit-on, lui infligea lui-même.

Après quoi, il l'envoya en Sibérie.

Le 27 novembre 1724, Moëns de la Croix, après avoir avoué tout ce que voulait Pierre, après s'être reconnu coupable de concussion, de trahison, de conspiration, eut la tête tranchée.

Il marcha au supplice comme un martyr.

Il portait toujours au poignet un petit bracelet de diamants que lui avait donné l'impératrice. Lorsqu'il fut arrêté, il le cacha sous sa jarretière, et parvint ainsi à le sauver.

Sur l'échafaud, il le glissa au pasteur luthérien qui l'accompagnait, en le priant de le remettre à l'impératrice.

D'une des fenêtres du sénat, Pierre vit le supplice. Moëns mort, le tzar monta sur l'échafaud, prit la tête par les cheveux, et la souffleta.

Puis, rentrant au palais, et s'adressant à Catherine :

— Montez en voiture avec moi, madame, lui dit-il ; j'ai une promenade à vous faire faire.

Quoique se doutant de quelque horrible projet, Catherine n'osa refuser; elle obéit.

Alors, en voiture découverte, il la conduisit sur la place où l'échafaud sanglant était encore dressé, où la tête, séparée du corps, venait d'être plantée sur un pieu, dirigeant la promenade de manière que les plis de la robe de l'impératrice frôlassent l'échafaud, et que quelques gouttes de la pluie de sang qui tombait de cette tête nouvellement tranchée tombassent sur la robe de l'épouse adultère.

Catherine ne sourcilla point; son visage de marbre ne trahit pas la moindre émotion.

A partir de ce moment, toute relation cessa entre les deux époux, et Pierre ne vit plus sa femme qu'en public.

Il jeta au feu le testament qu'il avait fait en sa faveur, et laissa soupçonner qu'après avoir envoyé sa première femme dans un couvent, il pourrait bien y envoyer la seconde.

Car, au contraire des autres souverains, qui ont deux existences, la vie publique et la vie privée, le colosse dont nous esquissons les traits principaux n'eut jamais qu'une vie publique. Soit insouciance, soit mépris, défauts et qualités, vices et vertus, il exposa tout au grand jour. Son intérieur fut celui de son immense empire. Sœur usurpatrice, maîtresses infâmes, fille bâtarde, épouse adultère, fils sacrilége, il met tout non-seulement en vue, mais en relief. C'était un droit de son génie : il en usa.

Vivant pour le bien public, il vivait publiquement.

Écoutez, il ne cachera pas plus la maladie dont il meurt

qu'il n'a caché le reste, quoique cette maladie soit, d'habitude, de celles que l'on n'avoue pas.

Il dit non-seulement tout haut la maladie qu'il a, mais la source où il l'a prise.

— Défiez-vous de madame la générale! s'écrie-t-il parfois en grinçant les dents au milieu d'atroces douleurs; c'est le meilleur conseil que je puisse donner à mes amis.

Il est vrai que, de son côté, la dame, sans nier la chose, lui renvoyait le compliment.

— Mais pourquoi ne le guérissez-vous pas? demandait-on au docteur anglais Atkins.

— Comment, répondait celui-ci, voulez-vous que je guérisse un homme qui a dans le corps une légion de démons de luxure?

Puis, au milieu de tout cela, la douleur morale fut bien pour quelque chose. Le cœur joyeux eût soutenu le corps; le cœur brisé le tua.

Lui qui avait vu sans sourciller les complots de sa sœur, les révoltes et les massacres des strélitz, les adultères de sa première femme, les intrigues de son fils; lui qui avait puni tout cela promptement, terriblement, puis qui avait détourné les yeux du patient et du supplice, et qui avait paru ne plus songer ni à l'un ni à l'autre, il ne peut supporter l'ingratitude de cette servante livonienne qu'il a faite successivement sa concubine, sa maîtresse cachée, sa maîtresse publique, son épouse secrète, sa femme déclarée, et pour laquelle, en mémoire de cette grande et terrible journée du Prouth, il a créé l'ordre de Sainte-Catherine.

Étrange délicatesse de la part d'un homme qui a pardonné à Villebois son viol, et qui peut-être même a autorisé Catherine à tout donner au grand vizir!

C'est qu'avec le grand vizir et Villebois, le corps seul était en jeu, mais qu'à Moëns de la Croix, Catherine a donné non-seulement le corps, mais le cœur.

Et à quel moment! quatre mois après qu'il l'a reconnue tzarine et héritière du trône, qu'il lui a donné la couronne et l'a fait couronner, événement inouï en Russie, où jamais femme n'a été sacrée.

Catherine, on le voit, n'a pas perdu de temps pour être ingrate.

Celle dont il disait : « Non-seulement c'est une épouse, mais encore c'est un ami; non-seulement c'est une femme au lit, mais encore c'est un homme au conseil. »

La reconnaissance de Catherine était de celles auxquelles il faut de l'espoir; dès qu'elle n'eut plus rien à attendre, elle crut n'avoir plus rien à donner.

Si fait! la mort du tzar pouvait l'élever d'un degré; si haut que fût son trône, son tombeau était plus haut encore.

Tout cela fit qu'à son crime réel, l'histoire, ou plutôt la légende, ajoute un crime supposé. Pierre meurt, et l'on accuse de sa mort Catherine et Menchikof : ceux pour lesquels il a fait le plus au monde après la Russie et avant ses enfants.

On oublie les aveux indiscrets de Pierre, une infirmité bien connue, pour laquelle il vient de prendre les eaux d'Olonetz; on oublie le poids que cet Atlas a porté pendant trente ans, et qui a dû finir par le courber vers la tombe; on oublie l'entassement des faits, les excès nocturnes, les colères épileptiques, les orgies sans fin, les veilles obstinées; on oublie qu'Alexandre fut fatigué d'avoir dompté Bucéphale, et que Pierre pouvait bien être fatigué d'avoir dompté une nation.

Mais c'est une justice divine que celui qui n'a pas été puni d'un crime réel, emporte avec lui dans la tombe l'accusation d'un crime supposé.

Puis la foule est ainsi faite : il est difficile de s'élever au-dessus d'elle; mais, lorsque, pendant vingt ans, elle a regardé un homme en relevant la tête, lorsqu'elle a fait de cet

homme un demi-dieu, elle ne veut plus permettre que cet homme meure comme les autres hommes.

Le bruit se répand dans le monde que Napoléon est mort d'un cancer à Sainte-Hélène.

— Cancer politique ! répond le monde.

Et l'Angleterre, qui a déjà brûlé Jeanne d'Arc et décapité Marie Stuart, reste faussement accusée d'avoir empoisonné Napoléon.

N'importe ! disons comment mourut Pierre le Grand ; pour nous, sa mort est si bien d'accord avec sa vie, qu'elle en est le simple couronnement.

Il n'avait que cinquante-deux ans ; mais il luttait depuis quarante : la lame si souvent tirée pour le combat avait fini par user le fourreau.

Dès 1722, il est attaqué de la dysurie ; mais il souffre et se tait ; il a trois provinces de la Perse à conquérir avant d'avoir le droit de se plaindre.

Lui qui avoue tout, même les maladies honteuses, n'avoue plus une maladie, du moment qu'elle peut être mortelle.

Sans doute, il faudra qu'il meure un jour ; mais il ne faut pas que l'on sache qu'il peut mourir.

C'est un de ses serviteurs qui est malade, et qui consulte pour lui ; lui, suivra la consultation donnée à ce serviteur.

C'est sur ces entrefaites, à son retour des eaux d'Olonetz et après le couronnement de Catherine, qu'arrive la catastrophe de Moëns de la Croix. Saint-Pétersbourg voit la vengeance ; mais, tout à coup, la Russie apprend que la vie du tzar est en danger, et qu'une opération terrible peut seule le sauver.

Puis on apprend que cette opération, il l'a soufferte, mais avec de telles douleurs, que les opérateurs sont sortis tout meurtris de la pression de ses mains, qu'il a refusé de se laisser lier.

Trois mois, anéanti, brisé, agonisant, il reste étendu sur son lit de douleur.

Mais enfin sa volonté l'emporte; et, comme un captif qui brise sa chaîne, comme un prisonnier qui sort de sa prison, il s'élance pâle et courbé hors de la maladie, mais non hors du mal.

Où va-t-il, en ce temps d'automne qui commence, et qui, à Saint-Pétersbourg, est fatal même aux plus saines, aux plus vigoureuses organisations?

Dans les marais où s'égare le canal qui doit joindre les eaux de l'Asie aux eaux de l'Europe.

A l'aspect de ce fantôme, affaibli, souffrant, voûté, Munich — ce grand homme dont nous aurons à parler plus tard — s'effraye, et veut le tirer de cette bourbeuse et fétide contrée, royaume implacable de la fièvre.

Mais lui :

— Ce canal, dit-il, nourrira Saint-Pétersbourg et Cronstadt, fournira des matériaux pour leurs constructions, y amènera toutes les productions de l'empire, et fera prospérer le commerce de la Russie avec le reste du monde. Ma place est ici.

La direction du canal bien arrêtée, il part pour le lac Ilmen. C'est toujours de l'eau qu'il lui faut, à cet homme, qui, aux deux extrémités de son empire, a attaché deux mers : la Baltique et la Caspienne, la mer de glace et la mer de feu. Puis, des salines de Staraia-Roussa, il revient vers Pétersbourg, pousse sans s'arrêter jusqu'en Finlande, et, le 5 novembre, en plein hiver, il aborde dans le lac de Lachta, au milieu d'un orage affreux. Mais il est sauvé : une cabane lui offre son abri; un poële, sa chaleur.

Il jette, avant de rentrer, un dernier regard sur cette mer, qu'il semble avoir soumise, comme les steppes, comme les Cosaques, comme les Turcs, comme les Suédois, comme le Danemark, et sourit à son triomphe.

Mais que voit-il?... une chaloupe échouée dans un bas-fond, une chaloupe pleine de soldats et de matelots : la terreur les trouble, ils vont périr!

Et, d'abord, Pierre court au rivage et leur crie les manœuvres qu'ils doivent exécuter. Mais sa voix se perd dans le bruit des vagues et dans les clameurs des naufragés. Pierre ordonne de les secourir; ceux auxquels il s'adresse hésitent. Alors, oubliant qu'il court un double danger, il se jette dans une barque; mais, ne pouvant point manœuvrer la barque, il se jette à l'eau, gagne à la nage la chaloupe en perdition, prend place au milieu de ces hommes éperdus, s'empare de la manœuvre, et les ramène sains et saufs au rivage.

De combien de coudées Pierre, à Lachta, dépasse-t-il Louis XIV sur les bords du Rhin!

Il est vrai que, le soir même, la fièvre le prend, que la dysurie lui enfonce ses serres au plus profond des entrailles, et qu'on le rapporte mourant à Saint-Pétersbourg.

Cette fois, il est bien couché sur son lit d'agonie, et ne s'en relèvera plus.

Mais, de ce lit, il peut encore donner ses instructions, ses commandements, ses ordres.

C'est Behring qui part comme la Pérouse, mais qui, plus heureux que la Pérouse, étendra jusqu'à l'Amérique l'empire russe, et donnera son nom à l'île qui lui servira de tombeau.

C'est Munich, aux ordres duquel il met, pour l'achèvement de son canal, vingt mille ouvriers et le sénat.

C'est Catherine, à laquelle il recommande son académie des sciences, et à qui il désigne Ostermann, en lui disant :

— La Russie ne peut se passer de lui, il est le seul qui connaisse ses véritables intérêts.

Cependant il se lèvera une fois encore, le 17 janvier 1725, jour de la bénédiction de l'eau; il bravera l'âpreté des cli-

mats, les tortures du mal ! Lui qui a tué la superstition sera pieux jusqu'au bout !

Mais, le 18, il tombera plus bas qu'il n'a jamais été.

Cette fois-ci, ce n'est plus son lit d'agonie, c'est son lit de mort.

Le 19, tous les médecins de Saint-Pétersbourg sont appelés autour du mourant; on expédie des courriers à Leyde et à Berlin, pour en rapporter des consultations. Là, pendant dix jours, par les remèdes les plus violents, par des remèdes plus terribles que la maladie, et qui arrachent au patient des cris que celle-ci ne lui arrachait pas, la science, encore au berceau, brutale et maladroite comme un enfant, lutte contre le spectre qu'elle ne peut chasser de la chambre, tandis que, de temps en temps, le malade, indigné de sa faiblesse, honteux de lui-même, vaincu pour la première fois par la douleur, s'écrie :

— Oh ! que l'homme en moi n'est qu'un misérable animal !

Enfin, le 26 janvier, il s'avoue vaincu, se résigne, cesse de lutter, et se tourne vers le ciel; il fait payer ses dettes, relâcher les prisonniers, et reçoit les derniers secours de la religion, en disant :

— Dieu, je l'espère, jettera sur moi un regard de clémence en faveur du bien que j'ai fait à mon pays !

Le 27, il veut écrire ses dernières volontés, il s'est senti plus calme; mais ce calme, c'est un coin du linceul que la mort étend déjà sur lui : on le soulève avec peine, on lui met une plume entre les doigts; il fait un effort et parvient à écrire ces trois mots :

« Rendez tout à... »

Mais, alors, la plume échappe de sa main, et il retombe sur son oreiller en murmurant :

— Anne ! que l'on appelle ma fille Anne !

Celle qui réclame le dernier cri de son père expirant, accourt. Mais il est trop tard : comme la main s'est para-

lysée, la voix s'est éteinte. L'esprit vit encore, l'œil parle toujours; mais l'âme, qui s'obstine à rester dans ce corps, n'a plus d'intermédiaire avec le monde. Pendant quinze heures encore, ce qui reste de vie dans ce cœur si vivace lutte contre la mort. Enfin, le 28 janvier 1725, vers quatre heures du matin, à l'heure où ses yeux avaient l'habitude de s'ouvrir, ses yeux se ferment pour toujours.

Mais les grandes existences ne meurent pas avec l'homme qu'elles ont animé; elles se transmettent aux générations suivantes, elles s'infiltrent dans les âges à venir : un siècle et demi est presque écoulé depuis la mort de Pierre, et la Russie vit encore de la vie de son puissant empereur.

Et, en effet, son souvenir est vivant partout; allez de la mer Baltique à la mer Caspienne, d'Arkhangel à Riga, du Volga au Danube, d'Azof au golfe de Bothnie, et je vous défie de poser le pied à une place où il n'ait pas posé le sien. Contre l'habitude des nations, son peuple lui a été reconnaissant du bien qu'il lui a fait. A Moscou comme à Saint-Pétersbourg, dans les villes comme dans les villages, dans les chantiers comme sur les champs de bataille, on a recueilli avec un soin pieux tous les souvenirs, toutes les traditions, toutes les légendes qui se rattachent à sa personne. Ces souvenirs, ces traditions, ces légendes, nous les relèverons nous-même avec le respect que nous inspire l'homme de génie, que cet homme se nomme César ou Charlemagne, saint Louis ou Pierre le Grand, Gustave-Adolphe ou Napoléon.

Et, maintenant que nous avons fait le tour du colosse, entrons hardiment dans son empire.

XIII

A BORD DU COCKERILL

Je me suis si longtemps étendu sur le tzar Pierre, que, selon toute probabilité, vous avez oublié, en vous occupant de ce grand constructeur de vaisseaux, de capitales et de royaumes, celui qui vous raconte son histoire, ses compagnons de voyage, *le Vladimir*, sur lequel il a fait la traversée de Stettin à Cronstadt, et *le Cockerill*, qui est venu tout exprès du quai Anglais pour nous chercher tous.

On se rappelle que nous avions à bord, entre autres passagers illustres, le prince Troubetzkoï et la princesse Dolgorouky.

Toutes les fois que nous citerons un grand nom scandinave, russe, moscovite, mongol, slave ou tatar, nous ne dirons pas où il va. — Depuis l'oukase de Sa Majesté l'empereur Alexandre sur l'émancipation, toute l'aristocratie russe m'a assez l'air de s'en aller où allait la nôtre en 89, et où elle est arrivée en 93 : c'est-à-dire à tous les diables. — Mais je dirai d'où il vient.

Ce n'est pas toujours facile, croyez-moi, chers lecteurs, dans un pays qui, depuis cent trente ans, n'a plus d'histoire publique, justement parce qu'il a eu trop d'histoires privées.

Mais je tâcherai de me bien renseigner, de façon que vous puissiez distinguer les vrais princes des faux princes.

Je crois, du reste, avoir déjà rempli près de vous le pro-

gramme à l'endroit des Troubetzkoï et des Dolgorouky, qui sont bien de vrais princes, eux, descendant, les uns des Jagellons, les autres de Rourik.

Le comte Kouchelef invita le prince Troubetzkoï et la princesse Dolgorouky à profiter du *Cockerill* pour faire leur entrée à Saint-Pétersbourg.

Tous deux acceptèrent. Ils étaient assez grands seigneurs pour cela.

Dandré, — notre ami Dandré, vous vous le rappelez bien, n'est-ce pas ? — notre inspecteur général, l'homme charmant et bon à tout, devait rester pour débattre nos intérêts et ceux de nos cinquante-sept colis, contre la douane.

Le transbordement fut assez difficile; *le Cockerill* était une espèce de coquille de noix, relativement au *Vladimir;* de sorte que, lorsqu'on jeta le pont d'un bord à l'autre, il se trouva que le pont formait une pente à peu près aussi rapide que celle des toits de l'hôtel de ville de Paris.

Nous débutions en Russie par une montagne russe.

Pas moyen de passer d'un bord à l'autre autrement qu'en se laissant glisser sur le derrière.

Ce mode de locomotion souleva naturellement la susceptibilité des dames.

On se réunit en conseil, on délibéra, et l'on adopta un moyen : c'était de jeter le pont du bord du *Vladimir* sur la roue du *Cockerill*, de gagner, de là, la passerelle du capitaine, et de descendre par son échelle.

C'était possible, mais ce n'était pas commode. Il venait du côté de Viborg un de ces jolis vents de Finlande qui coupaient le visage d'Hamlet sur les remparts d'Elseneur. La mer, sensible à ses caresses, devenait de plus en plus houleuse, et chaque vague soulevée par son souffle écartait ou rapprochait les deux bâtiments l'un de l'autre.

Quatre marins, deux à chaque extrémité, empoignèrent

le pont mobile, et s'arc-boutèrent, les uns sur *le Cockerill*, les autres sur *le Vladimir*.

Il s'agissait de profiter du moment où les deux navires se rapprochaient l'un de l'autre pour avoir moins de chemin à faire.

Comme la chose se pratique dans les naufrages, on sauva d'abord les enfants, puis les femmes, puis les femmes de chambre.

Quant aux hommes, c'était à eux de se sauver eux-mêmes, et comme ils pourraient.

Toute cette opération s'accomplit avec force cris mêlés d'eclats de rire, et s'acheva sans accident.

Dandré seul resta sur *le Vladimir*.

Au bas de l'échelle du capitaine, deux domestiques en grande livrée nous attendaient.

Dans le carré, un déjeuner de vingt personnes était servi.

La curiosité retenant tout le monde sur le pont, on remit le déjeuner à plus tard.

Ce fut une grande imprudence !

Enfin, la dernière femme de chambre étant installée, l'appel ayant été fait, les trois chiens, la chatte et la tortue étant en bon état, l'ordre fut donné de séparer *le Cockerill* du *Vladimir*.

Le Cockerill toussa, fuma, cracha, battit la mer de ses roues, et se détacha de son colossal confrère, comme se détache l'hirondelle de la maison où est son nid.

Dandré, abandonné avec ses cinquante-sept colis, nous jeta un regard de détresse; nous lui envoyâmes un dernier geste d'encouragement, et nous voguâmes vers Saint-Pétersbourg...

Qu'est devenu le malheureux Dandré ? *Le Vladimir* s'est-il englouti sous ses pieds, ou a-t-on trouvé dans nos cinquante-sept colis des choses tellement compromettantes, que l'on ait envoyé en Sibérie les colis et leur gardien ?

Dieu les conduise ! Depuis l'avénement au trône du nouvel empereur, on sait que l'on en revient.

En attendant, depuis trois jours, nous n'avons ni gilets, ni cravates, ni chemises, excepté celles que la douane a permis à nos corps de *supporter* avec eux, comme dit le règlement belge.

Ce qui fait que je viens d'être obligé d'écrire la lettre suivante à une charmante compatriote à nous, chers lecteurs, qui m'avait écrit pour m'engager à dîner le jour de sa fête :

Au plus beau de tous les anges, le plus sale de tous les mortels.

« Nous espérons nos malles de minute en minute; si elles arrivent, ne doutez pas de la joie que j'aurai à me rendre à votre invitation.

» Mais, si nous ne les avons pas, comment voulez-vous que nous fassions une pareille tache dans votre bouquet de fleurs ?

» Faites-moi dire par le télégraphe électrique quel est le saint ou la sainte qui préside à la douane, et je lui allume un cierge gros comme moi et long comme l'obélisque.

» Ne nous attendez pas, mais mettez toujours notre couvert.

» Je vous baise les mains; Moynet vous baise les pieds, en attendant qu'il ait le droit de monter jusqu'où je suis.

Tous les respects du cœur.

» ALEX. DUMAS. »

Revenons au *Cockerill*.

De houleuse qu'elle était d'abord, la mer était devenue grosse; nous avions le vent en plein travers, ce qui impri-

mait au *Cockerill* un mouvement de roulis qui ne tarda point à produire son effet.

Les dames se plaignaient d'un certain malaise et s'assirent. Home, qui, en perdant son pouvoir sur les esprits terrestres, l'a, à plus forte raison, perdu sur les esprits maritimes, passa du rose au jaune, du jaune au vert tendre, et prit le maestro Millelotti entre ses bras; les hommes s'accrochèrent aux agrès, et, moi, je m'acheminai vers le déjeuner, subissant l'effet que produit sur moi d'habitude une forte mer, c'est-à-dire un vif appétit.

Malheureusemet, au moment où, après des miracles d'équilibre, j'étais arrivé à descendre l'escalier et à mettre un pied dans le salon, — c'était probablement le pied gauche — le déjeuner, les assiettes, les bouteilles, les verres, que l'on avait oublié d'assujettir sur la table, perdant leur centre de gravité, tombaient sur le parquet avec un bruit effroyable.

Tout ce qu'il y avait de porcelaine et de verrerie fut brisé.

Je ramassai un morceau de pain et une tranche de jambon, et remontai sur le pont juste au moment où Home opérait en sens inverse de moi.

Il y avait à l'avant un groupe de voyageurs ayant le pied et surtout le cœur plus marin que les autres.

A travers la brume, Moynet avait découvert une coupole d'or qu'il s'efforçait de faire voir à Home, lequel refusait énergiquement de lever la tête, tout mouvement lui paraissant dangereux.

Je m'approchai, et j'avançai hardiment que c'était la coupole de Saint-Isaac, bâtie par notre compatriote Montferrand.

Le prince Troubetzkoï s'approcha à son tour et me donna raison.

Le prince venait non-seulement pour cela, mais encore pour m'inviter à une chasse aux loups dans les bois de Gatchina, où les loups sont aussi drus, dit-on, que les liè-

vres dans la forêt de Saint-Germain. Aussi la chasse aux loups est-elle, avec la chasse à l'ours, un des plaisirs favoris des Russes; seulement, comme les descendants de Rourik aiment le danger pour le danger, ils ont inventé une chasse qui offre deux dangers à la fois : d'abord, celui d'être dévoré par les loups, comme Baudoin 1er, empereur de Constantinople; ensuite, d'être fracassé dans son char, comme Hippolyte, fils de Thésée.

Voici comment s'applique cette ingénieuse invention, l'hiver, bien entendu, époque où le défaut de nourriture rend les loups féroces :

On se met trois ou quatre chasseurs, avec chacun un fusil à deux coups, dans une troïka.

La troïka est une voiture quelconque, drojky, kibitk, calèche ou tarantasse, attelée de trois chevaux, son nom lui venant de son attelage et non de sa forme.

De ces trois chevaux, celui du milieu ne doit jamais quitter le trot; ceux de droite et de gauche ne doivent jamais quitter le galop; celui du milieu trotte la tête basse, et s'appelle le mangeur de neige. Ses deux compagnons, qui n'ont qu'une rêne, sont retenus par le milieu du corps au brancard, mais galopent la tête écartée, l'un à droite, l'autre à gauche; — on les appelle les furieux.

L'attelage, ainsi emporté par sa course, offre l'aspect d'un éventail.

Un cocher dont on est sûr — s'il est au monde un cocher dont on soit sûr — conduit la troïka.

A l'arrière de la voiture, avec une corde, ou une chaîne pour plus de sûreté, on attache un jeune cochon.

La corde ou la chaîne doit avoir une dizaine de mètres.

Le jeune cochon est douillettement transporté dans la voiture jusqu'à l'entrée de la forêt où l'on compte commencer la chasse.

Là, on le descend, et le cocher lâche les chevaux, qui

partent, celui du milieu trottant, ceux des deux ailes galopant.

Le jeune cochon, peu habitué à cette allure, pousse des plaintes qui dégénèrent bientôt en lamentations.

A ces lamentations, un premier loup montre son nez, et se met à la poursuite du cochon, puis deux loups, puis trois loups, puis dix loups, puis cinquante loups.

Tous se disputent le jeune cochon, se battent entre eux pour en approcher, lui allongeant, l'un un coup de griffe, l'autre un coup de dent.

Des lamentations, le pauvre animal passe aux cris désespérés.

Ces cris vont éveiller les loups dans les profondeurs les plus reculées de la forêt.

Tout ce qu'il y a de loups à trois lieues à la ronde accourt, et la troïka se trouve poursuivie par un troupeau de loups.

C'est alors qu'il est urgent d'avoir un bon cocher.

Les chevaux, qui ont pour les loups une horreur instinctive, deviennent insensés. Celui qui trotte voudrait galoper, ceux qui galopent voudraient prendre le mors aux dents.

Pendant tout ce temps, les chasseurs tirent au hasard; il n'y a pas besoin de viser.

Le cochon crie, les chevaux hennissent, les loups hurlent, les fusils tonnent.

C'est un concert à rendre jaloux Méphistophélès au sabbat.

Attelage, chasseurs, cochon, troupeau de loups, ne sont plus qu'un tourbillon emporté par le vent qui fait voler la neige tout autour de lui, et qui, pareil à une nuée d'orage glissant dans l'air, lance les éclairs et la foudre.

Tant que le cocher est maître de ses chevaux, si emportés qu'ils soient, tout va bien.

Mais, s'il cesse d'en être le maître, si l'attelage accroche, si la troïka verse, — alors, tout est fini.

Le lendemain, le surlendemain, huit jours après, on retrouve les débris de la voiture, les canons des fusils, les carcasses des chevaux, et les gros os des chasseurs et du cocher.

L'hiver dernier, le prince Repnine a fait une de ces chasses, et peu s'en est fallu que ce ne fût la dernière qu'il fît.

Il se trouvait avec deux de ses amis dans un de ses biens qui confine au steppe : on résolut de chasser le loup, ou plutôt de se faire chasser par les loups.

On prépara un large traîneau où trois personnes pouvaient se mouvoir à l'aise; on l'attela de trois vigoureux chevaux que l'on confia à un cocher né dans le pays et plein d'expérience.

Chaque chasseur avait une paire de fusils doubles et cent cinquante coups à tirer.

Les places furent distribuées ainsi : le prince Repnine faisant face à l'arrière, chacun de ses amis faisant face à un côté.

On arriva dans le steppe, c'est-à-dire dans un désert immense couvert de neige.

C'était une chasse de nuit.

La lune, dans son plein, brillait du plus vif éclat, et ses rayons, réfractés par la neige, répandaient une clarté qui pouvait rivaliser avec celle du jour.

Le cochon fut lâché, le traîneau partit.

En se sentant entraîné malgré lui, le cochon cria.

Quelques loups parurent, mais d'abord peu nombreux, craintifs et se tenant à une grande distance.

Peu à peu, leur nombre augmenta, et, au fur et à mesure que leur nombre augmentait, ils se rapprochaient des chasseurs, qui, pour commencer, n'imprimaient à leur troïka

qu'un mouvement ordinaire, malgré l'impatience craintive des chevaux.

Ils étaient vingt, à peu près, lorsqu'ils se trouvèrent assez rapprochés pour que le massacre commençât.

Un coup de fusil partit, un loup tomba.

Un grand trouble se mit dans la bande, et il sembla aux chasseurs qu'elle était diminuée de moitié.

En effet, contrairement au proverbe qui dit que les loups ne se mangent pas, sept ou huit affamés étaient restés en arrière pour dévorer le mort.

Mais bientôt les vides furent comblés. De tous côtés, on entendait des hurlements répondant aux hurlements; de tous côtés, on voyait poindre des nez pointus et étinceler des yeux pareils à des escarboucles.

Les loups étaient à portée, et les chasseurs faisaient un feu roulant.

Mais, quoique presque tous les coups portassent, au lieu de diminuer, la bande allait toujours augmentant; bientôt ce ne fut plus une bande, ce fut un troupeau dont les rangs pressés suivirent les chasseurs.

Leur course était si rapide, qu'ils semblaient voler sur la neige; si légère, qu'elle ne soulevait pas le moindre bruit; leur flot, pareil à une marée muette, se rapprochait sans cesse et ne reculait pas devant le feu des trois chasseurs, si bien nourri qu'il fût.

Ils formaient à l'arrière de la troïka un immense croissant, dont les deux cornes commençaient à dépasser la hauteur des chevaux.

Leur nombre augmentait avec une telle rapidité, qu'on eût dit qu'il sortaient de dessous terre.

Il y avait quelque chose de fantastique dans leur apparition.

On ne pouvait, en effet, se rendre compte de la présence de deux à trois mille loups au milieu d'un désert où dans

toute une journée, on en découvrait à peine deux ou trois.

On avait cessé de faire crier le cochon et on l'avait réintégré dans le traîneau, ses cris redoublant l'audace des poursuivants.

Le feu ne cessait pas, mais on avait déjà usé plus de la moitié des munitions. Peut-être restait-il deux cents coups à tirer, et l'on était entouré par deux ou trois mille loups.

Les deux cornes du croissant avançaient de plus en plus et menaçaient de se refermer en faisant un cercle dont le traîneau, les chevaux et les chasseurs deviendraient le centre.

Si l'un des chevaux venait à s'abattre, tout était fini, et les chevaux, effarés, soufflaient le feu et bondissaient en écarts terribles.

— Que penses-tu de cela, Ivan? demanda le prince à son cocher.

— Je pense qu'il ne fait pas bon ici, mon prince.

— Crains-tu quelque chose?

— Les démons ont goûté du sang, et plus vous continuerez de tirer, plus leur nombre augmentera.

— Quel est ton avis?

— Si vous permettez, mon prince, je vais lâcher la bride à mes chevaux.

— Es-tu sûr d'eux?

— J'en réponds.

— Et de nous, en réponds-tu?

Le cocher ne dit mot; il était évident qu'il ne voulait pas s'engager.

Il lâcha la bride à ses chevaux dans la direction du château.

Ces nobles bêtes, que l'on croyait lancées à fond de train, aiguillonnées par la terreur, redoublèrent de vitesse.

L'espace était littéralement dévoré sous leurs élans désespérés.

Le cocher les excitait encore par un sifflement aigu, en même temps qu'ils décrivaient une courbe qui devait couper un des coins de la corne.

Les loups s'écartèrent pour laisser passer les chevaux ; les chasseurs allaient mettre en joue.

— Sur votre vie, leur dit le cocher, ne tirez plus !

On obéit à Ivan.

Les loups, étonnés de cette manœuvre inattendue, demeurèrent un instant indécis.

Pendant cet instant, la troïka fit une verste.

Quand les loups se remirent à sa poursuite, il était trop tard : ils ne purent la rejoindre.

Un quart d'heure après, on était en vue du château.

Le prince estimait que, pendant ce quart d'heure, ses chevaux avaient fait plus de deux lieues.

Le lendemain, il visita à cheval le champ de bataille ; on trouva les ossements de plus de deux cents loups.

Vous voyez que c'est une chasse pleine d'émotions.

Les personnes qui ont la bonté de s'intéresser à moi sont priées de ne pas frissonner d'avance : c'est une simple battue, et non une chasse en troïka, que nous comptons faire dans les bois du prince Troubetzkoï.

XIV

PREMIER COUP D'ŒIL SUR PÉTERSBOURG

Pendant que le prince Troubetzkoï me racontait les différentes péripéties de cette chasse, Saint-Pétersbourg semblait

peu à peu sortir de l'eau à l'extrémité du golfe. D'autres dômes moins élevés que celui qui le premier avait frappé notre vue brillaient çà et là; les uns dorés comme la coupole de Saint-Isaac, les autres étoilés seulement. C'étaient ceux de l'église de Kasan, de l'église de la Trinité, de l'église Saint-Nicolas.

Nous nous dispenserons de citer les autres monuments religieux, Saint-Pétersbourg ayant, non pas, comme Moscou avait jadis, quarante fois quarante églises, mais quarante-six églises, paroissiales et cathédrales, cent églises succursales et quarante-cinq chapelles particulières, le tout armé de six cent vingt-six cloches!

Au reste, tout cela est disposé d'une façon peu pittoresque, Saint-Pétersbourg étant bâti sur un terrain plat.

Deux affreux bâtiments jaunes, ayant l'air de deux casernes, sont, avec deux coupoles peintes en vert, la première chose qui tire l'œil.

Les deux coupoles vertes sont la coiffure des deux chapelles d'un cimetière.

Les Russes affectionnent particulièrement la couleur verte pour la coupole de leurs églises et les toits de leurs maisons; ce qui, dans l'un et dans l'autre cas, n'est pas heureux, le vert des coupoles se détachant sur le bleu du ciel, le vert des toits jurant avec le vert des arbres.

Il est vrai que le ciel n'est pas bleu souvent et que les arbres ne sont pas verts longtemps.

— Nous avons ici, non pas un été et un hiver, disait Catherine, mais un hiver blanc et un hiver vert.

Un instant après, nous entrions dans la Néva, grande, à son embouchure, six fois comme la Seine; nous longions le quai Anglais, et nous stopions en avant du pont Nicolas, inauguré depuis huit ans.

Du temps de Pierre Ier, il n'y avait pas de pont sur la

Néva. L'obstiné marin avait voulu que tout habitant de sa ville fût marin comme lui.

On traversait le fleuve en bateau, ce qui n'était pas toujours sans danger.

Vingt-cinq ou trente personnes nous attendaient.

Tout à coup, Home, que ses libéralités envers les poissons du golfe de Finlande avaient tout à fait remis, frappe ses mains l'une contre l'autre, saute de joie et m'embrasse.

Il venait de reconnaître sa fiancée au milieu des personnes qui nous attendaient.

Personne ne m'attendait, moi, et je n'attendais personne.

Cette fois, notre passage du *Cockerill* sur le quai fut acile : nos paquets ne nous gênaient pas.

Nous prîmes congé de la princesse Dolgorouky; nous prîmes congé du prince Troubetzkoï, qui me renouvela son invitation d'aller tuer des loups à Gatchina, et nous montâmes dans trois ou quatre voitures du comte Kouchelef qui nous attendaient pour nous conduire à sa maison de campagne, Bezborodko, située sur la rive droite de la Néva, hors de Saint-Pétersbourg, à un kilomètre de l'Arsenal, en face du couvent de Smolnoï.

La première chose qui doit frapper un étranger débarquant à Saint-Pétersbourg, ce sont les voitures à un cheval, appelées drojkys, avec leurs cochers à longue robe, serrée par une ceinture brodée d'or, ou jadis brodée d'or, leur bonnet en pâté de foie gras, et leur plaque de cuivre en losange pendue dans le dos.

Cette plaque porte leur numéro et est toujours sous la main de celui ou de celle qu'ils conduisent, lequel ou laquelle, s'il a à se plaindre du cocher, n'a qu'à la prendre et à l'envoyer à la police.

Il va sans dire que la police russe, comme la police française, donne bien rarement raison aux cochers.

Les cochers russes, *isvotschiks*, sont, comme toute la population de Saint-Pétersbourg, bien rarement nés à Saint-Pétersbourg.

Ce sont, en général, des paysans qui arrivent de Finlande, de la Grande ou de la Petite Russie, de l'Esthonie ou de la Livonie.

Ils font le métier d'isvotschicks avec la permission de leurs maîtres, auxquels ils payent pour cette demi-liberté une redevance qui varie, en général, de 25 à 60 roubles, c'est-à-dire de 100 à 250 ou 260 francs. Cette redevance s'appelle l'*abrok*.

Les drojkys sont de deux formes.

L'une de ces deux formes est celle d'un petit tilbury; en s'y pressant, on peut tenir deux.

Le drojky ne s'élève guère plus haut qu'une de nos voitures ordinaires d'enfant.

L'autre forme n'a pas d'analogue en France : supposez une selle faite pour un cavalier devant porter deux personnes en croupe, assises sur la même selle que lui.

On enfourche la voiture comme un cheval; seulement, les pieds, au lieu de poser sur l'étrier, posent sur une double banquette.

Le cocher, placé en tête, a l'air de l'aîné des quatre fils Aymon conduisant ses trois frères au grand tournoi de leur oncle l'empereur Charlemagne.

Ce véhicule est évidemment tatar et national; l'autre est une importation étrangère modifiée par le goût ou les exigences du pays.

Nous remontâmes le quai ; nous passâmes devant la maison de M. de Laval-Montmorency, et nous nous trouvâmes sur la place de l'Amirauté, qui perd peu à peu son nom pour prendre celui de place Saint-Isaac.

Là, je me reconnaissais, quoique je ne fusse jamais venu

à Saint-Pétersbourg; mais j'ai fort étudié Saint-Pétersbourg, justement parce que je n'y étais pas venu.

En arrivant par le quai, j'avais à ma gauche le palais, à ma droite le sénat, au lointain Saint-Isaac, devant moi les deux colonnes, la statue de Pierre le Grand par Falconet, l'Amirauté et son boulevard, promenade ordinaire de l'empereur Nicolas et de l'empereur Alexandre, qui venaient chercher là, le premier surtout, des rencontres à la Henri IV.

Nous aurons occasion de reparler de ces monuments; pour le moment, nous ne faisons que passer devant eux.

Au bout de quelques minutes, nous longions le champ de Mars, dominé par la caserne du régiment de Paulovski, régiment créé par Paul, et dans lequel on n'entre encore aujourd'hui qu'à la condition d'avoir le nez retroussé, à la façon de son fondateur impérial.

Pauvre Odry! s'il fût venu à Saint-Pétersbourg, il eût été certainement, bon gré mal gré, fait colonel du régiment de Paulovsky.

En longeant le champ de Mars, on écorne de l'œil le palais Rouge, jaune aujourd'hui, résidence habituelle de Paul, monument de sinistre mémoire, qui, comme celui de Ropscha, a entendu les cris d'agonie d'un empereur.

J'entrevis la fenêtre de l'angle, fenêtre constamment fermée et voilée depuis cinquante-sept ans.

C'est la fenêtre de la chambre funèbre.

Autrefois, il était défendu de s'arrêter devant cette fenêtre et de la regarder. Un jeune Livonien, qui avait eu cette imprudence, fut poussé dans l'intérieur du palais, aujourd'hui l'École du génie, dépouillé, rasé, fait soldat pour vingt ans.

C'était sous l'empereur Nicolas.

Aujourd'hui, Moynet pourra en faire un dessin publiquement, au grand jour, assis au coin du jardin d'Été, sans être fait soldat ni même envoyé en Sibérie.

Il est vrai que c'est sous le règne de l'empereur Alexandre.

Nous tournons à gauche, nous passons au pied de la statue de Souvorof, — ne prononcez pas Souvarof, comme nous prononçons, nous autres Français, en estropiant impitoyablement le nom d'un des plus grands hommes de guerre qui aient existé, — et nous nous retrouvons sur le quai, en face de la forteresse.

Disons en passant que c'est non-seulement une bien mauvaise, mais encore une bien ridicule statue que celle de Souvorof en Achille.

Achille porte malheur à ceux qui empruntent son costume, soit nu, soit en armure.

Voyez plutôt la statue de Wellington, à Hyde-Park.

Il faut que cette statue ait été élevée à Souvorof après sa mort; vivant, il ne l'eût pas permis : il avait trop d'esprit.

Dans un autre moment, nous causerons de Souvorof; maintenant, vous devez comprendre, chers lecteurs, qu'après trois cent cinquante lieues faites en chemin de fer, qu'après quatre cents lieues faites en bateau à vapeur, nous sommes pressé d'arriver.

Aussi, je me contente de jeter, en traversant le quai, un regard sur le jardin d'Été et sur cette fameuse grille qui fit faire le voyage de Saint-Pétersbourg à un Anglais.

Débarqué au quai Anglais, il prit un drojky, en disant :

— *Liétny sade.*

Ce qui signifie : « Au jardin d'Été. »

Le drojky le conduisit au jardin d'Été.

Arrivé devant la grille :

— *Stoï!* dit-il.

Vous comprenez que cela veut dire : « Arrête ! »

Le drojky s'arrêta.

L'Anglais regarda la grille pendant dix minutes, murmura deux ou trois fois tout bas :

— *Very well! very well!*

Puis, à l'isvotschik :

— *Paracod*, cria-t-il, *paskaréié! paskaréié!*

Ce qui signifiait : « Au bateau, vite! vite! »

L'isvotschik ramena son homme au quai Anglais juste à temps pour reprendre le bateau qui repartait pour Londres.

— *Caracho*, dit-il à l'isvotschik en lui donnant une guinée.

Et il monta sur le bateau et partit.

La grille du jardin d'Été était tout ce qu'il voulait voir et tout ce qu'il vit à Saint-Pétersbourg.

Comme je n'étais pas venu seulement pour la grille du jardin d'Été, je continuai mon chemin et traversai le pont de bois en jetant un regard sur cette forteresse, berceau de Saint-Pétersbourg, et sur le clocher de l'église Pierre-et-Paul, tout emmaillotté d'un échafaudage en bois, qui, si beau que doive être un jour le clocher, me paraît une œuvre d'art qui peut lui être comparée.

La Néva est splendide, vue du pont de bois; c'est de là qu'elle se déroule dans toute sa majesté. Grâce à ce magnifique fleuve, peu de capitales ont le grandiose aspect de Saint-Pétersbourg.

Le grandiose aspect, entendons-nous bien : je ne dis pas la grandiose réalité.

Nous vous ferons toucher du doigt plus tard la différence qu'il y a entre aspect et réalité.

Une chose dans laquelle s'accordent l'aspect et la réalité, par exemple, c'est le pavé de Saint-Pétersbourg. Lyon est parqueté relativement.

Figurez-vous des galets ovales, les uns de la grosseur du crâne d'un Patagon, les autres ayant le volume d'une tête d'enfant de la plus petite dimension, posés les uns à côté des autres et branlant dans leurs alvéoles, les voitures dansant là-dessus et les voyageurs dansant dans les voitures; avec cela, au milieu de la rue, des ornières comme

dans un chemin de traverse, des tas de cailloux qui attendent leur entrée en fonction comme pavés, et qui ne sont encore que surnuméraires; certaines portions parquetées en longues planches mouvantes qui font la bascule d'un côté quand la voiture s'engage dessus, pour la faire de l'autre quand la voiture arrive à leur extrémité; après les planches, un quart de verste en macadam devenu poussière; puis les galets, puis les ornières, et encore les planches, et encore la poussière. Voilà le pavé de Saint-Pétersbourg.

Le prince Viasemsky a fait une ode dans laquelle il constate l'état de la Russie au XIXe siècle; la première strophe est consacrée aux rues et aux chemins de traverse.

Souvenez-vous, chers lecteurs, que ce n'est pas moi qui parle, mais que c'est un prince russe qui devait se connaître en trous et en chemins de traverse, ayant été secrétaire général du ministère de l'intérieur:

Dieu des ouragans et des trous,
Dieu des hôtels sans lits, mais non sans puces,
Dieu des chemins vrais casse-cous,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Dieu des affamés, des pieds nus,
Des mendiants avec ou sans capuces,
Dieu des terres sans revenus,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Dieu des décorés au long col;
Dieu des valets, — trouvez là rime en *usés*, —
Des seigneurs portant le licol,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Dieu de bonté pour les pervers,
Dieu de rigueur pour les cœurs sans astuces,

Dieu de toute chose à l'envers,
C'est lui! c'est lui! c'est le bon Dieu des Russes!

Puisque nous sommes en Russie, contentons-nous de ce bon Dieu-là, et ne soyons pas plus difficile que les gens du pays.

Donc, tout en faisant connaissance avec le pavé de Saint-Pétersbourg, qui en trois ans détruit la voiture anglaise ou française la mieux établie, nous passâmes devant l'Arsenal, immense bâtiment construit en briques, que son architecte a eu l'intelligence de laisser à sa couleur naturelle; puis, par un retour à droite, nous nous retrouvâmes sur le bord de la Néva, ayant devant nous, de l'autre côté du fleuve, le ravissant couvent de Smolnoï.

Nous longeâmes encore le quai pendant une verste, à peu près. — Bon! je m'aperçois que j'ai déjà la fatuité d'employer les mots russes. Une fois pour toutes, chers lecteurs, vous saurez que verste et kilomètre, c'est exactement la même chose, et que l'un peut se traduire par l'autre. — Nous longeâmes donc le quai pendant une verste à peu près, et nous nous arrêtâmes devant une grande villa, avec deux ailes circulaires se rattachant au corps de logis principal.

La villa était bâtie, non pas comme chez nous, entre cour et jardin, mais entre deux jardins.

Nos voitures défilèrent l'une après l'autre sous des massifs de lilas en fleur.

Nous retrouvions à Saint-Pétersbourg le printemps, qui déjà, depuis deux mois, avait pris congé de nous à Paris.

Sur les marches du perron était rangée toute la domesticité du comte en grande livrée.

Au bas du perron, vingt-cinq ou trente mougiks à chemise rouge et à longue barbe attendaient leurs seigneurs.

Le comte et la comtesse descendirent de voiture, et le baisemain commença.

Puis nous montâmes un escalier, et nous entrâmes, au premier étage, dans un grand salon où un autel était dressé.

Devant cet autel était un prêtre russe, qui, aussitôt que le comte et la comtesse eurent dépassé le seuil du salon, commença de dire la messe.

Chacun s'approcha et écouta religieusement.

C'était la messe *du bon retour*.

La messe dite, — et le digne pope eut le bon esprit de ne pas la faire longue, — on s'embrassa, on rompit les rangs, et, sur l'ordre du comte, les domestiques conduisirent chacun au domicile qui lui était destiné.

Permettez-moi, chers lecteurs, de vous rassurer d'abord sur la façon dont je suis logé.

Mon appartement est au rez-de-chaussée et donne sur un jardin plein de fleurs; je vous ai dit que le printemps venait d'arriver ici. Il confine (mon appartement, bien entendu) à un grand salon admirable pour bâtir un théâtre; il se compose (mon appartement toujours) d'une antichambre, d'un petit salon, d'une salle de billard avec son billard, d'une chambre pour Moynet et d'une chambre pour moi.

En attendant le bivac des steppes, vous voyez que l'on nous fait la vie douce.

Sans compter que l'on nous presse de faire notre toilette, attendu que le déjeuner attend.

Rappelez-vous que le premier déjeuner a été renversé sur le plancher du *Cockerill*; — mais le comte est comme Antoine, qui avait invariablement huit sangliers à la broche à divers points de cuisson, afin d'en trouver toujours un cuit à point, lorsqu'il voulait manger un morceau entre ses repas.

A tout hasard, le maître d'hôtel, malgré le déjeuner envoyé à Cronstadt, tenait un déjeuner prêt.

Je me rendis à l'appel avec une certaine inquiétude : j'allais goûter de la cuisine russe, et j'en avais entendu faire de bien vilains récits.

Nous nous mîmes à table...

Nous reviendrons plus tard à la cuisine russe, sur laquelle il y a long à dire, non-seulement gastronomiquement, mais encore hygiéniquement parlant.

Le déjeuner terminé, mon premier acte de libre arbitre fut de courir au balcon du salon donnant sur la Néva.

C'est quelque chose de prodigieux que la vue que l'on a de ce balcon, d'abord en ligne directe.

Au-dessous de soi, le quai; soudés au quai, deux grands escaliers de granit descendant sur la berge de la rivière, et dominés par un mât de cinquante pieds de hauteur.

Au faite de ce mât flotte un drapeau aux armes du comte.

C'est son débarcadère, ou plutôt c'est le débarcadère où la grande Catherine a mis le pied lorsqu'elle fit l'honneur au prince Bezborodko de venir prendre sa part d'une fête qu'il donnait pour elle.

Devant ce débarcadère, qu'elle baigne de son eau, roule lentement la Néva, large huit ou dix fois comme la Seine à Paris au pont des Arts; le fleuve est couvert de bateaux aux longues flammes rouges flottant au vent, chargés de bois de sapin pour construction et de bois de chauffage, venant du centre de la Russie par ces canaux intérieurs, ouvrage de Pierre le Grand.

Ces bateaux ne retournent jamais là d'où ils sont venus; construits par ceux qui amènent ce bois, ils sont vendus avec ce bois, dépecés et brûlés comme lui.

Les conducteurs s'en retournent à pied.

De l'autre côté de la Néva, — juste en face du balcon, — s'élève le plus bel édifice religieux de Saint-Pétersbourg : le couvent de Smolnoï, devenu une pension de jeunes filles nobles.

La vue en droite ligne ne s'étend pas au delà de l'édifice, qui borne l'horizon.

Il se compose d'abord, à son centre, d'une masse taillée à l'orientale, avec un dôme central étoilé autour duquel s'élèvent quatre autres dômes plus petits et plus bas que le dôme principal.

Quatre autres dômes placés à cinq cents pas l'un de l'autre à peu près, aux quatre points cardinaux, l'entourent comme d'un rempart par la muraille qui les relie entre eux.

Un grand bâtiment carré, percé régulièrement de soixante ou quatre-vingts fenêtres, nuit un peu au pittoresque de l'ensemble par son aspect de caserne.

C'est dans ce bâtiment qu'habitent les jeunes filles nobles reçues à Smolnoï.

L'édifice a été bâti sous le règne de Catherine Seconde par l'architecte italien Rastrelli, pour servir de cathédrale à l'institut des veuves nobles.

A ma gauche, la Néva décrit une courbe : elle s'enfonce vers le lac Ladoga, situé à cent quatre-vingts verstes de Saint-Pétersbourg.

Outre les bateaux dont nous avons parlé, et qui se tiennent à l'ancre près de l'une et de l'autre rive, pour laisser libre le cours du fleuve, — de préférence cependant contre la rive gauche, — le milieu du fleuve est couvert de bâtiments qui montent ou qui descendent à la voile, et entre lesquels circulent des quantités de petites barques, allant, venant, passant d'un bord à l'autre, agiles comme des poissons, bariolées de vert, de jaune et de rouge, caricatures des caïques de Constantinople.

A part deux clochers qui s'élèvent sur la même rive que celle où nous sommes, c'est-à-dire sur la rive droite, les bâtisses sont basses et sans prétention. N'oublions pas que nous sommes hors de la ville. Seulement, à défaut du

mouvement qui manque aux terrains plats, de magnifiques masses de verdure y jettent un grand charme.

A une lieue de moi, à peu près, la Néva disparaît dans la courbe qu'elle forme.

A gauche du couvent de Smolnoï, relativement à sa position vis-à-vis de moi, de l'autre côté du fleuve, s'élève le palais de la Tauride, avec sa rotonde aplatie, son immense parc feuillu, au delà duquel, comme d'un tapis de sombre verdure, s'élève la coupole d'or de Saint-Vladimir.

De près, cette improvisation granitique de Potemkine doit être d'un médiocre effet; mais, de loin, à une distance où les détails disparaissent, sa masse tient majestueusement une place dans le paysage.

On sait que le palais de la Tauride, avec ses meubles magnifiques, ses statues de marbre, ses lacs aux poissons dorés, son hibou d'or qui tourne la tête et roule les yeux, son paon d'or qui fait la roue, et son coq d'or qui chante (nous retrouverons ces trois animaux à l'Ermitage avec leur arbre d'or), on sait, dis-je, que ce palais est un don que fit Potemkine à Catherine Seconde, pour célébrer la conquête du pays dont ce palais porte le nom. La chose étonnante dans tout cela, ce n'est point le faste du donateur; Potemkine, qui donnait tous les ans, au mois de janvier, à sa souveraine un panier de cerises qui coûtait dix mille roubles, Potemkine avait habitué Catherine à de pareils cadeaux; mais c'est la religion avec laquelle le secret fut gardé!

Un palais qui, avec son parc, couvre quatre arpents de terrain, s'était élevé au milieu de sa capitale, et Catherine n'en savait rien. Si bien qu'un soir, lorsque le ministre invita l'impératrice à la fête nocturne qu'il comptait lui donner, à la place de quelques marécageuses prairies qu'elle connaissait, elle trouva, resplendissant de lumière,

plein d'harmonie et tout émaillé de fleurs vivantes, un palais qui semblait bâti par la main des fées.

Nous reviendrons plus tard à Potemkine; et la bonne fortune qui nous a fait faire connaissance avec sa nièce, qui vit encore, dans les bras de laquelle il est mort, et qui a aujourd'hui quatre-vingt-six ans, nous permettra de donner sur lui quelques renseignements que n'ont jamais donnés les historiens.

Placés ici, ces renseignements nous éloigneraient par trop de notre panorama, auquel nous nous empressons de revenir.

Au fond, à l'extrême droite s'étend, sur une ligne qui embrasse tout l'horizon et qui fuit à perte de vue, Saint-Pétersbourg, immense fouillis de maisons que divise le fleuve, et que surmontent l'aiguille de l'Amirauté, les dômes d'or d'Isaac et les coupoles étoilées de la cathédrale d'Ismaëlovski; tout cela se détachant sur un ciel gris-perle, teinté de bleu, qui faisait tout valoir, excepté le vert tendre des toits.

Le vert est une maladie dont sont atteints les Pétersbourgeois. Comme M. le baron Gérard, auteur de l'*Entrée de Henri IV à Paris*, qui voyait vert, leurs architectes voient vert.

Disons tout de suite la vraie cause de cette hérésie en peinture.

Les Pétersbourgeois n'ont pas, de temps immémorial, peint leurs toits en vert pour l'honneur d'avoir inventé une cinquante-troisième nuance de cette couleur, — la nature en donne, je crois, cinquante-deux, — mais parce que, leurs toits étant de tôle, et devant nécessairement être peints, ils ont dû choisir la couleur qui résistait le plus longtemps à la neige, à la pluie et à la gelée. Le noir était bon marché et dure longtemps. Aussi, dans un temps, la moitié des toits de la Russie septentrionale et occidentale

étaient-ils en deuil. Mais l'empereur Nicolas trouva la couleur lugubre, et défendit de peindre les toits en noir, réservant à la couronne ce privilége pour ses châteaux.

Il y a bien encore le rouge, qui simule la fabrique, et qui fait assez bien sur les arbres et sur le ciel; mais le rouge est mauvais teint, et, au bout de trois ans, les amateurs de rouge sont obligés de faire repeindre leurs toits.

Le vert, au contraire, dans lequel il entre de l'arsenic, dure sept ans, l'âge, à peu près, d'un pape. — On a calculé que, depuis saint Pierre jusqu'à *Pio Nono*, comme disent les bienheureux Romains, la moyenne du règne d'un pape était de neuf ans, à peu près; aucun n'a régné vingt-cinq ans, si ce n'est saint Pierre. Aussi dit-on, à chaque pape que l'on exalte, et qui presque toujours est nommé parce qu'il donne la chance d'une succession prochaine lorsqu'il apparaît pâle, malingre, souffreteux, rachitique, goutteux ou paralytique par grâce d'état : « En voilà encore un qui ne vivra pas les années de saint Pierre. » Mon ami le pape Grégoire XVI a failli faire mentir la prédiction; mais, enfin, il s'est conformé à l'habitude, et est mort dans la vingt-quatrième année de son règne.

XV

LA MAISON BEZBORODKO

J'étais sur mon balcon, et sans doute j'y fusse resté longtemps encore, si l'on n'était pas venu me prévenir que l'on faisait une promenade dans le parc.

Je n'avais encore vu le parc que des fenêtres de ma chambre à coucher; je n'en avais donc qu'une idée fort incomplète.

En arrivant sur le perron, on trouve devant soi une allée de tilleuls large d'une vingtaine de pieds, longue d'un kilomètre.

C'est l'artère principale du parc.

A droite et à gauche de cette grande allée, au delà de parterres couverts de fleurs, au milieu de massifs de verdure, s'élèvent, chacun sur son piédestal de marbre, deux bustes de bronze quatre fois gros comme nature, représentant l'un le prince Bezborodko, l'autre le comte Kouchelef, les deux sources de la famille Kouchelef-Bezborodko actuelle.

Le parc a plus de trois lieues de tour. Il renferme dans son enceinte une rivière, un temple d'ordre corinthien, dont la rotonde abrite une statue colossale de Catherine Seconde en Cérès : la statue est de bronze, — le prince Bezborodko ne marchandait pas avec le métal — deux villages et cent cinquante ou deux cents maisons disséminées, et ayant chacune son jardin.

Inutile de dire que c'est le parc qui renferme ces deux villages et ces cent cinquante ou deux cents maisons, et non la rotonde; ce que les malintentionnés pourraient faire semblant de croire, vu la mauvaise construction de ma phrase.

Quatre-vingts domestiques, depuis le majordome jusqu'à la femme de cuisine qui fait *l'ouvrage noir*, — on appelle faire l'ouvrage noir, laver la vaisselle — sont attachés au service seul du château.

Deux milles personnes habitent et vivent dans l'enceinte du parc.

Tout ce petit monde intérieur adore le comte et la com-

tesse. Nous ne rencontrons que des visages épanouis, plus qu'épanouis, radieux.

Disons tout de suite — peut-être n'aurions-nous plus l'occasion de le faire — que la statue de la grande Catherine a été fondue en mémoire de l'apparition qu'elle fit à la fête de son favori Bezborodko. C'est, avec la statue d'Ekaterinoslaf, la seule image qui reste d'elle.

Je ne parle pas d'une médaille d'argent que j'ai achetée : c'est la même d'après laquelle Michelet a fait le portrait moral de Catherine, dans quelques lignes pleines d'énergie.

Michelet est sévère pour l'*aventurière allemande*, comme il l'appelle; et c'est tout simple, il la juge au point de vue du meurtre de la Pologne. Mais, s'il venait à Saint-Pétersbourg, s'il mesurait de près, avec sa rigide impartialité, l'œuvre accomplie par la veuve de Pierre II, il lui rendrait pleine et entière justice.

C'est bien véritablement *Catherine le Grand*, comme l'appelait Voltaire, qui l'appelait encore *la Sémiramis du Nord*, sans doute en souvenir de ce que la Sémiramis de l'Orient avait empoisonné Ninus.

Mais, quand nous en serons là, nous verrons que, de même que Pierre Ier ne pouvait guère sauver la Russie qu'en se débarrassant d'Alexis, Catherine ne pouvait guère continuer l'œuvre de Pierre Ier qu'en se débarrassant de Pierre III.

On ne nous accusera pas de partialité pour les rois; mais je trouve que l'historien — et même le romancier, cet historien du peuple, — n'a pas le droit d'être injuste pour les rois, par cette seule raison qu'ils sont rois.

Certes, un crime est toujours un crime, et l'histoire l'enregistre comme tel; mais, de même que devant le jury, — tribunal des hommes, — il y a devant la postérité, — tribunal des rois, — des circonstances atténuantes.

Vous ne mettez pas au même rang Guillaume Tell tuant

Gessler pour délivrer la Suisse, et le curé Maingrat coupant sa servante en morceaux afin de cacher sa grossesse.

Revenons au parc du comte.

Cinquante arpents, à peu près, de ce parc sont réservés pour le comte et sa famille; et encore, le dimanche, ces cinquante arpents sont-ils, comme le reste, livrés au public.

Trois fois par semaine, on fait — pour le plaisir des promeneurs — de la musique dans ce parc.

Le dimanche, cette musique, exécutée par les musiciens de quelqu'un des régiments en garnison à Saint-Pétersbourg, se fait devant le château, à trente pas du perron, à l'entrée de cette grande allée dont je vous ai parlé, et qui est une allée de tilleuls; allée de tilleuls tout en fleurs, comme chez nous au mois de mai, quoique nous soyons ici à la fin de juin, et toute bourdonnante de mouches à miel.

Lorsque la musique joue le dimanche, il y a trois mille personnes en cercle autour du château.

Pas un enfant, — disons toute suite, et en passant, que les enfants, presque tous habillés du costume national russe, quelle que soit leur condition, c'est-à-dire avec le petit chapeau à plume de paon, la chemise de soie rouge ou jaune, le large pantalon à raies perdu dans des bottes à revers rouges, disons tout de suite que les enfants sont charmants; — pas un enfant ne marche dans une plate-bande; pas une femme, — nous voudrions pouvoir dire des femmes ce que nous avons dit des enfants, — pas une femme ne cueille une fleur.

Au milieu de la foule bigarrée se promènent les nourrices avec le vieux costume russe : bonnet de drap d'or, robe à grandes fleurs.

Chaque famille, même marchande, — nous parlons des familles marchandes riches, — tient à embellir sa nourrice.

Quelques-uns de ces costumes valent mille, quinze cents, deux mille francs.

Ce qu'il y a de remarquable, surtout pour nous autres Français, naturellement bavards, c'est le mutisme de ces promeneurs et de ces auditeurs.

Ce ne sont pas même des revenants; ces échappés de l'autre monde, comme vous savez, mènent généralement grand bruit, traînent des chaînes, poussent des gémissements, révolutionnent les meubles; d'autres parlent, et font même d'assez longs discours, témoin l'ombre du père d'Hamlet.

Mais les Russes, les Russes sont plus que des revenants : ce sont des spectres; ils marchent gravement les uns à côté des autres, ou les uns derrière les autres, ni tristes ni joyeux, sans laisser échapper une parole, sans mimer un geste.

Les enfants eux-mêmes ne rient pas; il est vrai qu'ils ne pleurent pas non plus.

Il en résulte que les rues ressemblent à celles d'une nécropole le jour de la fête des Morts, et les jardins publics aux champs Élysées des Grecs.

Il y a à Saint-Pétersbourg un seul passage : il donne d'un côté sur la Perspective, de l'autre sur la rue Italienne.

Du côté de la Perspective, une des trois grandes artères de Saint-Pétersbourg, il y a un café où vont les Français, et où l'on se donne rendez-vous.

De ce côté-là, le passage vit, parle, s'agite.

Mais, à mesure que l'on pénètre dans le passage, on entre dans une espèce de sépulcre où l'on sent graduellement le froid de la mort.

A l'extrémité, le passage n'est plus qu'un cadavre.

C'est un paralytique qui conserve sa tête, qui remue les bras, qui sent encore ses jambes, mais dont les pieds sont morts.

Les pieds sont gelés.

Les cochers eux-mêmes ne crient pas comme ceux de Paris pour faire ranger les piétons à droite ou à gauche, ou pour que les autres cochers leur cèdent la place.

Non ; ils font entendre, de temps en temps, le mot *bereghissa* sur un ton plaintif, et voilà tout.

Le mot *bereghissa* veut dire : « Gare-toi ! »

Un Russe, transporté tout à coup de la Perspective ou de la Grande-Morskoï sur le boulevard des Capucines ou dans la rue de la Paix, deviendrait fou avant d'être arrivé à la Madeleine ou à la colonne de la place Vendôme.

Il ne fait certes pas plus mort dans le pays où s'en allait la pauvre enfant que nous avons rencontrée en venant du débarcadère du bateau à vapeur à la villa Bezborodko, et que l'on transportait à sa dernière demeure sur son catafalque noir, dans sa bière en drap d'argent.

Pauvre peuple! est-ce l'habitude de l'esclavage qui t'a donné celle du silence? Parle donc, chante donc, lis donc, sois donc joyeux!

Tu es libre aujourd'hui.

Oui, je le comprends, il te reste à prendre l'habitude de la liberté.

Un mougik à qui vous dites : « Eh bien, te voilà libre maintenant, » vous répond :

— Excellence, on le dit.

Quant à lui, il n'en croit rien. Pour croire à une chose, il faut la connaître, et le paysan russe ne sait pas ce que c'est que la liberté.

Pour faire crier *Vive la Constitution!* à leurs révoltés de 1825, Mouravief, Pestel et Ryléyef avaient été obligés de leur faire accroire que la constitution était la femme de Constantin.

Au reste, ne croyez pas que cette ignorance fera manquer son effet à l'oukase de l'empereur Alexandre II sur l'émanci-

pation des serfs. Non, loin de là; elle lui en donnera même, selon toute probabilité, un autre que celui qu'on en attend.

Mais c'est une question si grave, — nous parlons de celle de l'émancipation, — que nous l'examinerons à part.

Le parc renferme, en outre, un théâtre. Il est question d'y jouer *l'Invitation à la valse*, et une pièce russe du comte, aussitôt qu'un de mes amis qui doit nous rejoindre, le vicomte de Sancillon, sera arrivé de Paris.

Sans le dîner, nous n'eussions jamais pu croire qu'il était déjà six heures du soir.

Sans les bougies et les lampes allumées par habitude, nous aurions juré qu'il était six heures du soir, à minuit.

Rien ne vous donnera, chers lecteurs, l'idée d'une nuit de juin à Saint-Pétersbourg; ni la plume, ni le pinceau.

C'est quelque chose de magique. En supposant que les champs Élysées existent et soient éclairés par un soleil d'argent, c'est la teinte que doivent avoir les beaux jours des morts.

Figurez-vous une atmosphère gris-perle, irisée d'opale, qui n'est ni celle de l'aube, ni celle du crépuscule : une lumière pâle sans être maladive, éclairant les objets de tous les côtés à la fois.

Nulle part une ombre portée.

Des ténèbres transparentes, qui ne sont pas la nuit, qui sont seulement l'absence du jour; des ténèbres à travers lesquelles on distingue tous les objets à une lieue à la ronde; une éclipse de soleil sans le trouble et le malaise qu'une éclipse jette dans toute la nature; un calme qui vous rafraîchit l'âme, une quiétude qui vous dilate le cœur, un silence pendant lequel on écoute toujours si l'on n'entendra pas tout à coup le chant des anges ou la voix de Dieu!

Aimer pendant de pareilles nuits, ce serait aimer deux fois.

J'ai, par une de ces nuits, comme les a chantées Virgile, comme les a peintes Théocrite, glissé sous le souffle d'une brise insaisissable, dans le golfe de Baïa, dans la baie de Naples, dans la rade de Palerme, dans le détroit de Messine. Couché sur le pont de ma barque, riche de mes rêves de jeunesse, — j'étais jeune alors! — j'ai regardé, en essayant inutilement de les compter, ces millions d'étoiles qui constellent l'azur profond du ciel qui couvre du même dais la Sicile, la Calabre et la Grèce; j'ai vu Alger mirer la nuit ses blanches maisons, ses jardins plantés de bananiers et de sycomores, dans la mer d'Afrique; j'ai vu Tunis s'endormir d'un sommeil passager aux mêmes lieux où, Carthage dort du sommeil éternel; j'ai vu l'amphithéâtre de Djemdjem découper ses arcades romaines au milieu du désert, sous l'ardente lumière d'une lune d'août. Je n'ai rien vu de pareil aux nuits de Saint-Pétersbourg.

La première de ces nuits, celle de mon arrivée, je la passai tout entière sur le balcon de la villa Bezborodko, sans penser, malgré la fatigue des nuits précédentes, un seul instant au sommeil.

Moynet était près de moi, anéanti comme moi par ce spectacle tout nouveau pour nous. Nous admirions, sans nous communiquer notre admiration. La Néva, immense, roulait à nos pieds un fleuve d'argent. Les grands bateaux, qui sont ses hirondelles, la descendaient et la remontaient silencieusement, les ailes étendues, laissant derrière eux un léger sillage. Pas une lumière ne brillait sur l'une ou l'autre de ses rives, pas une étoile ne veillait au ciel.

Tout à coup un globe d'or parut à notre extrême gauche, au-dessus d'un bois vert sombre, sans nuances, coupant un ciel de nacre par la vigoureuse silhouette de ses vagues feuillues. Le resplendissant bouclier monta lentement dans le ciel sans rien ajouter à la transparence de la nuit. Seulement, une immense ligne d'or fusible s'allongea en trem-

blotant sur le fleuve, dont elle rendit, mais seulement dans son étendue, le cours visible, nuançant d'une teinte de flamme les barques ou les navires qui le traversaient, et qui, une fois qu'ils l'avaient traversé, semblaient perdre, non le mouvement, mais la vie. Puis, lentement, majestueusement, fièrement, avec la sérénité d'une déesse, la lune alla se perdre derrière les coupoles de Smolnoï, qui se découpèrent en vigueur sur elle, pendant tout le temps qu'elle mit à descendre de la croix qui couronne leur faîte jusqu'aux abîmes de l'horizon.

Pouchkine, le grand poëte russe dont je vous ai déjà parlé, et dont je vous parlerai souvent encore, parce que, comme les grands poëtes nationaux, il a touché à toutes choses, a essayé de peindre ces belles nuits dans de beaux vers.

A notre tour, nous allons vous donner une idée des vers de Pouchkine; mais noubliez pas qu'une traduction n'est jamais à l'original que ce que la clarté de la lune est à celle du soleil.

Oui, je t'aime, cité, création de Pierre;
J'aime le morne aspect de ta large rivière,
J'aime tes dômes d'or où l'oiseau fait son nid,
Et tes grilles d'airain et tes quais de granit.
Mais ce qu'avant tout j'aime, ô cité d'espérance,
C'est de tes blanches nuits la molle transparence,
Qui permet, quand revient le moi heureux des fleurs,
Que l'amant puisse lire à tes douces pâleurs
Le billet attardé, que, d'une main furtive,
Traça loin de sa mère une amante craintive.
Alors, sans qu'une lampe aux mouvantes clartés,
Dispute à mon esprit ses rêves enchantés,
Par toi seule guidé, poëte au cœur de flamme,
Sur le papier brûlant je verse à flots mon âme.

Et toi, pendant ce temps, crépuscule argenté,
Tu parcours sur ton char la muette cité,
Versant aux malheureux, dans ta course nocturne,
Le sommeil, doux breuvage échappé de ton urne,
Et regardant au loin, comme un rigide éclair,
L'Amirauté dressant son aiguille dans l'air.
Alors, de notre ciel par ton souffle effacée,
Vers le noir occident l'ombre semble chassée,
Et l'on voit succéder, de la main se touchant,
La pourpre de l'aurore à celle du couchant.

Les vers de Pouchkine sont beaux, mais les nuits de Saint-Pétersboug !...

Les vers de Pouckine ne sont que la poésie de l'homme; les nuits de Saint-Pétersbourg sont la poésie de Dieu!

XVI

PONTS ET STATUES

Comme nous n'avons encore aucune nouvelle de ce que sont devenus Dandré et nos cinquante-sept colis, me voilà réduit à faire mes courses dans Saint-Pétersbourg avec un chapeau de cuir, une veste de velours blanc, un pantalon gris, et ce fameux furoncle pour lequel le docteur a un instant voulu me couper la tête.

Si seulement j'avais le panama du comte ! Un panama de cinq cents francs me classerait tout de suite aux yeux des Pétersbourgeois.

Mais je ne l'ai pas.

Tel que je suis, j'enjambe un drojky, et je pars.

Je connais, par mes études antérieures, Saint-Pétersbourg comme ma poche. Je sais dire *na prava* (à droite) *na leva* (à gauche), *pachol* (va), *stoï* (arrête), et *damoï* (à la maison).

Avec ce répertoire et l'intelligence si vantée des mougiks, je compte bien me tirer d'affaire à mon honneur.

Au moment où je pars sur mon drojky, qui ressemble beaucoup au mulet de mon ami Courtet, le guide de Chamouny, lequel s'appelait, — je parle du mulet, — *Dur-autrot*, et pour cause, je vois un charmant petit bateau à vapeur de la force d'une dizaine de chevaux, qui se détache du débarcadère du comte, et qui, glissant comme une hirondelle sur la Néva, prend le chemin du jardin d'Été.

C'est un avis pour ma prochaine excursion.

Il est vrai qu'avec le bateau je ne pourrais m'arrêter au pont de Bois; et c'est une si belle chose que Saint-Pétersbourg du haut de ce pont, que je veux le revoir de là le plus souvent possible.

Je m'arrête donc sur le pont, et je regarde la citadelle.

En ce moment, ce qu'elle offre de plus remarquable, c'est l'échafaudage qui habille à jour le clocher de Pierre-et-Paul, que l'on restaure.

Il y a déjà un an que cet échafaudage est dressé; il restera dressé encore un an, deux ans, trois ans peut-être.

C'est ce qu'on appelle en Russie un *frais*.

Un *frais*, c'est un *abus*.

Il n'y a pas de mots, en russe, pour traduire notre expression populaire *arrêter les frais*. En Russie, les frais ne s'arrêtent jamais; ils se renouvellent ou se continuent.

Il y a à Tzarsko-Celo un pont chinois sur lequel sont rangés une demi-douzaine de magots de taille naturelle; ils sont placés sur des piédestaux.

Un jour, Catherine a dit en passant sur le pont :

— Il faudrait repeindre ces magots-là ; ils s'écaillent.

On prit note du désir de l'impératrice. Le lendemain, on lâcha un peintre sur les magots. Tous les ans, du vivant de l'impératrice, à la même date, on les repeignit.

L'impératrice est morte depuis soixante-trois ans; tous les ans, à la même date, on les repeint.

Les pauvres magots, couverts aujourd'hui de quatre-vingts couches de peinture, non-seulement n'ont plus figure, mais n'ont plus forme humaine. On creuserait deux pouces de couleur avant d'arriver au bois.

C'est ce que l'on appelle un *frais*.

J'irai à Tzarsko-Celo rien que pour voir les pauvres diables, enfermés dans leur gaîne de cobalt et de vermillon.

Catherine Seconde détestait la chandelle. Jusqu'à elle, on avait brûlé de la chandelle dans les palais impériaux. Elle défendit que, sous aucun prétexte, une chandelle entrât même dans la loge du suisse,

Deux ans après, revoyant par hasard les comptes de l'année, elle trouve inscrits ce mot et ce chiffre « Chandelles, 1,500 roubles. »

Cela faisait 6,000 francs de notre monnaie.

Elle voulut savoir qui avait eu l'audace de contrevenir à son ordre, et à quelle occasion on y avait contrevenu; elle ordonna des recherches.

On découvrit qu'en rentrant de la chasse, le grand-duc Paul avait demandé une chandelle pour enduire de suif une excoriation qu'il s'était faite à l'endroit qui touche la selle.

On lui avait rapporté une chandelle qui coûtait deux sous. De ces deux sous, on avait fait 1,500 roubles.

C'est ce que l'on appelle un *frais*.

Même chose arriva au czar Nicolas, qui, revoyant un jour avec le prince Wolkonsky les comptes de la maison impériale, trouva que l'on avait usé dans l'année pour 4,500 roubles de pommade pour les lèvres.

La somme lui parut forte.

On lui répondit que l'hiver avait été rude, et que, tous les jours, l'impératrice, et, tous les deux jours, les dames et les demoiselles d'honneur, usaient un pot de pommade pour entretenir la fraîcheur de leurs lèvres.

Le tzar trouva que toutes les personnes indiquées avaient les lèvres fraîches, mais ne les avaient pas, au bout du compte, fraîches pour 18,000 francs.

Il s'informa à l'impératrice, qui lui répondit qu'elle avait horreur de ces cosmétiques.

Il s'informa aux dames et aux demoiselles d'honneur qui lui répondirent que, Sa Majesté impériale ne se servant pas de pommade opiacée, elles ne se permettaient point de s'en servir.

Enfin, il s'informa au grand-duc Alexandre, aujourd'hui régnant, lequel, en réunissant ses souvenirs, se rappela que, le jour de la bénédiction des eaux, étant rentré au palais d'Hiver les lèvres gercées, il avait envoyé chercher un pot d'opiat.

On envoya chercher le semblable : il coûtait 3 francs !

Ce n'était point encore dans la proportion de la chandelle, qui ne coûtait que deux sous.

C'est ce que l'on appelle un *frais*.

Que l'on ne s'étonne donc pas si l'échafaudage de Pierre-et-Paul ne reste debout qu'un an, deux ans, dix ans ! La seule chose dont on doive s'étonner, c'est qu'on le démolisse un jour.

Il y a cependant, pour le clocher de Pierre-et-Paul, un antécédent qui devrait pousser l'architecte à activer la besogne.

En 1830, on s'aperçut qu'une des ailes de l'ange qui sert de couronnement et en même temps de girouette au clocher, était brisée et menaçait de tomber à la première tempête.

La réparation de cette aile céleste nécessitait l'applica-

tion d'un échafaudage très-élevé et, par conséquent, très-coûteux, le clocher ayant quatre cent cinquante-cinq pieds anglais, quatre cents pieds de France environ. On estimait cet échafaudage à 200,000 francs.

C'était dur, de dépenser une pareille somme pour aller mettre quatre clous à l'aile d'un ange : — cinquante mille francs par clou.

On délibérait sur ce qu'il y avait à faire, et il était question de laisser l'aile endommagée devenir ce qu'elle pourrait. Il y avait même des économistes qui prétendaient qu'avec une seule aile, l'ange, devenu plus léger, ne tournerait que mieux, et indiquerait le vent avec plus d'exactitude et de rapidité, lorsqu'un paysan nommé Pierre Telouchkine, couvreur de profession, demanda à l'autorité la permission d'aller faire la réparation sur laquelle on délibérait, sans échafaudage et sans autre rétribution que le remboursement des frais faits par lui, s'en remettant, l'opération accomplie, à la générosité de l'architecte pour récompenser le travail comme il l'entendrait.

La proposition parut avantageuse et fut acceptée.

L'entreprise fut accomplie à la plus grande gloire de maître Telouchkine, et cela, sans autre auxiliaire qu'une corde, un marteau et des clous, et encore le marteau et les clous, étant à l'intention de l'ange seul, n'étaient d'aucune aide dans l'ascension.

Ce fut une grande joie pour les Pétersbourgeois et un grand orgueil pour les gens du peuple, lorsqu'ils virent Telouchkine arrivé à son but, et faisant le signe de la croix en remercîment à Dieu de la grâce suprême qu'il lui avait faite de ne point se rompre le cou.

L'aile de l'ange fut raccommodée et Telouchkine, cinq jours après l'avoir quitté, retrouva le pavé, qui, si mouvant qu'il soit à Saint-Pétersbourg, lui présentait cependant une

bien autre sécurité que le chemin de bronze doré qu'il venait de parcourir.

Au bas l'attendait un peuple frénétique et un architecte furieux.

Au milieu des congratulations que le peuple adressait à Telouchkine, l'architecte s'avança.

— L'aile de l'ange n'est pas droite, lui dit-il.

Telouchkine regarda l'ange, puis, se tournant vers l'architecte :

— Je crois que Votre Excellence se trompe, dit-il.

— Et moi, je soutiens que l'aile penche, affirma celui-ci.

— Eh bien, dit Telouchkine, allez la redresser.

Et il s'en alla.

Mais, comme la récompense regardait l'architecte, Telouchkine n'eut pas de récompense.

Il rentra chez lui et resta quelques mois oublié. M. Olénine, directeur de l'Académie, entendit un jour raconter l'aventure et dire que le malheureux couvreur n'avait reçu aucune récompense; il le fit venir, et, lui ayant fait raconter toute l'histoire, il le présenta à l'empereur Nicolas, qui lui donna une médaille et quatre mille roubles argent.

Propriétaire d'une pareille somme, le pauvre Telouchkine fut un homme perdu. Jusque-là, soit défaut de moyens, soit sobriété, il n'avait pas bu. A partir de ce jour, il ne cessa plus de s'enivrer.

Par malheur, en Russie, l'ivresse est en quelque sorte encouragée par le gouvernement; — la ferme du vin et des boissons diverses qui, sous trente noms différents, abreuvent le peuple russe, est louée à des spéculateurs nommés *olkoupchiks*, — de sorte que plus le peuple boit, plus la ferme rend.

Telouchkine s'occupa donc activement à donner de la valeur à la ferme du vin.

Il en résulta que, pendant l'émeute du choléra de 1831, se

trouvant dans un état d'ivresse complète, il jeta, place du Foin, théâtre le plus actif de cette émeute, un médecin par la fenêtre d'un quatrième étage.

Si bon médecin qu'il fût, le docteur se tua sur le coup.

Telouchkine, reconnu pour un des principaux émeutiers, et convaincu d'avoir contribué à la chute du médecin, fut condamné à la Sibérie, après avoir reçu le knout.

Il reçut le knout et partit pour la Sibérie.

Il va sans dire que l'on n'entendit jamais reparler de lui.

Après avoir dépassé le pont de Bois, et en descendant le quai, de l'orient à l'occident, la première masse de verdure que l'on rencontre est le jardin d'Été.

Avant d'arriver au jardin d'Été, on traverse un pont fort bossu qui est jeté sur la rivière de la Fontanka.

C'est un des travaux de Pierre Ier.

Un jour qu'il conduisait lui-même son drojky et qu'il amenait le grand maître de police dîner dans sa petite maison, — dont nous parlerons tout à l'heure, et qu'il ne faut pas confondre avec sa maison primitive, aujourd'hui conservée sous verre à côté de la forteresse, — le pont de bois à l'aide duquel on traversait alors la Fontanka s'effondra sous le traîneau de l'empereur.

L'empereur et le grand maître de police tombèrent tous deux dans la rivière.

Pierre commença par se tirer d'affaire, aida le grand maître de police à en faire autant; puis, le voyant sain et sauf sur ses pieds, il prit cette canne historique avec laquelle il avait l'habitude d'infliger lui-même ses corrections, et rossa vigoureusement son compagnon, qui, comme grand maître de police, était responsable de l'accident de la Fontanka.

Puis, la bastonnade administrée :

— Ah! dit-il, allons dîner maintenant; c'est le grand maître de police que j'ai rossé, et non mon convive.

La légende ne dit pas si le convive eut bon appétit.

Le jardin d'Été est le Luxembourg des Pétersbourgeois; il est taillé carrément, bordé d'un côté par la Fontanka; de l'autre, par un fossé.

Intérieur comme extérieur, tout y est tiré au cordeau.

Ce serait une assez triste promenade, si Catherine n'avait eu l'idée de faire apporter là, pour récréer les promeneurs, les statues et les bustes qu'après le partage de la Pologne, elle prit aux jardins publics de Varsovie.

Je n'ai rien vu de plus grotesque que toute cette collection de dieux, de déesses et de nymphes de marbre avec leurs airs pompadour, leurs cheveux en racine droite et leurs bouches en cœur. Il y a, entre autres, une Luxure qui fait de l'œil, une Aurore qui sourit, et un Saturne qui mange ses enfants, lesquels valent que l'on fasse pour eux trois le voyage que l'Anglais avait fait pour la grille toute seule.

Au nombre de ces marbres polonais internés dans un jardin russe, il y a un buste de Jean III, — Sobieski, le sauveur de Vienne.

Un jour, c'était en 1855, l'empereur Nicolas, traversant le jardin d'Été avec son général aide de camp comte de Rzevouski, — Polonais, comme son nom l'indique, — s'arrêta devant ce buste de Sobieski, et, après l'avoir regardé un instant en silence, se retournant vers son aide de camp :

— Sais-tu, lui demanda-t-il, quel est, après Sobieski, le plus grand niais de l'univers?

L'aide de camp, qui se trouvait dans l'embarras du choix, regarda l'empereur, ne sachant que répondre.

— Eh bien, c'est moi, dit Nicolas; moi qui, pour la seconde fois, ai sauvé l'Autriche!

En entrant et en tournant à gauche dans le jardin d'Été, on trouve le petit palais de Pierre Ier, celui-là même où il

allait dîner avec le grand maître de police, qu'il rossa si paternellement à propos du pont de la Fontanka.

Un invalide en fait les honneurs moyennant une rétribution d'une vingtaine de copeks. Pour vingt copeks, vous voyez la pendule sculptée par Pierre Ier, les armoires et les tables qui lui ont servi; plus, le four où Catherine, qui n'avait pas oublié son séjour et ses occupations chez le docteur Gluck, faisait ses petits pâtés.

Il y a une chose à laquelle il faut vous habituer, une fois le pied mis sur la terre de Russie, c'est au mot, ou plutôt aux deux mots *na tchay*.

C'est le *bakchis* des Orientaux, le *trinkgeldt* des Allemands, le *pourboire* des Français.

Na tchay veut dire littéralement : « Pour le thé! »

Le thé est la boisson nationale des Russes.

Il n'y a pas une maison en Russie, si pauvre qu'elle soit, qui n'ait son somavar, c'est-à-dire sa machine de cuivre à faire bouillir l'eau.

Les Hollandais se grisent avec des concombres, les paysans russes avec de l'eau chaude.

On n'a pas l'idée de ce que c'est que le thé d'un mougik et du nombre de chopines d'eau bouillante qu'il absorbe avec une paire de sucres, c'est-à-dire avec deux morceaux de sucre gros comme deux petites fèves, qu'il se garde bien de mettre dans son verre, — en Russie, les hommes boivent le thé dans des verres et les femmes dans des tasses; d'où vient cette distinction, je n'en sais rien, — qu'il se garde bien de mettre dans son verre, mais qu'il introduit par parcelles dans sa bouche, parcelles qui fondent à mesure qu'il boit.

C'est donc *pour le thé* que le Russe demande, et il le demande à tout propos, sans motif, sans raison, sans avoir rien fait pour l'obtenir, comme le Napolitain, par la seule raison qu'on le lui donnera peut-être.

Une tradition russe prétend que, lorsque Dieu créa le Slave, le Slave se retourna vers Dieu, et, lui tendant la main :

— Excellence, lui dit-il, pourboire, s'il vous plaît.

A vingt pas de la maison de Pierre Ier est le monument funéraire du fabuliste Krylof.

Le piédestal de la statue est orné de quatre bas-reliefs dont les sujets sont tirés des fables du poëte; tout autour de lui sont ses animaux : singes, poules, tortues, lézards, lièvres, chiens, hérissons, cigognes, renards, — auxquels il a prêté la parole. Lui-même est assis sur une espèce de rocher au milieu de cette troupe de quadrupèdes, de volatiles et de reptiles.

La statue, qui, du reste, n'est pas bonne, a un autre défaut : c'est sa pose. Placée en avant des seuls *water-closets* qu'il y ait, je crois, dans tout Saint-Pétersbourg, elle a l'air de l'enseigne de cet utile établissement.

Qu'on nous permette de prendre, pour sortir du jardin d'Été, la même porte par laquelle nous sommes entré, et de redescendre le quai jusqu'à la fameuse statue de Souvorof.

Je ne sais point par qui elle est faite, et ne veux pas m'en informer.

Disons seulement deux mots de celui qu'elle représente.

Souvorof est presque aussi populaire en France qu'en Russie. Une chanson a consacré la mémoire de M. de Marlborough; une mode a immortalisé les victoires du vainqueur de Macdonald et de Joubert.

On a porté pendant près d'un an des bottes à la Souvorof.

C'était le petit-fils de Jean Souvorof, prêtre au Kremlin. Ce prêtre était un de ceux qui conspiraient avec cette intrigante princesse Sophie dont nous avons raconté l'histoire. Il eut un fils qui s'engagea comme soldat, devint officier, par conséquent gentilhomme, et qui monta de grade en

grade jusqu'à celui de général en chef. Le second Souvorof eut un fils, né en 1729, qui fut l'Achille de bronze que vous avez sous les yeux.

Celui-là devint tout ce que l'on peut devenir en Russie quand on ne devient pas empereur.

Il avait débuté dans la guerre de Sept ans, qui nous coûta le Canada et l'Inde. Il avait commandé, comme brigadier, l'assaut de Cracovie, vaincu l'armée polonaise à Stralovicz, battu les Turcs, soumis les Tatars Nogaïs, reçu le titre de général en chef et de gouverneur de Crimée ; il avait, avec le prince de Cobourg, gagné les batailles de Fokchani et de Martinestie, sur le Rimnik, pris Ismaïlof, écrasé Kosciouzko à Marcijovice, et, après avoir massacré les habitants de Praga, était entré à Varsovie.

En 1799, il avait été envoyé par Paul Ier en Italie avec trente mille Russes. Il avait, après un combat de trois jours et de trois nuits, forcé le passage de la Trébie, que lui avait disputé Macdonald ; enfin, battu les Français et tué Joubert à Novi.

Là, il avait appris que, dans les gorges de Schwitz et de Glaris, Korsakof et Jellachich, ses lieutenants, avaient été battus par Lecourbe et par Molitor.

Lui, l'invincible, qui avait foi dans sa fortune, leur écrivit alors :

— Je viens réparer vos fautes ; tenez comme des murailles ; vous me répondez sur votre tête de chaque pas que vous ferez en arrière.

Il arriva en effet.

Le 28 octobre 1799, on vit descendre de la cime escarpée de Rostock, vingt-cinq mille Russes, qui avaient passé là où des chasseurs de chamois ôtaient leurs souliers pour ne pas rouler dans les abîmes.

Là, au-dessus de la demeure des aigles, l'attendait Masséna, cet autre vainqueur qui, de même que Souvorof avait

été nommé le Rimnique et l'Italique, devait être nommé, lui, duc de Rivoli, prince d'Essling.

Il y eut un moment où les pâtres et les paysans crurent entendre gronder au-dessus d'eux un orage comme jamais eux ni leurs pères n'en avaient entendu. Il y eut un moment où le sommet des montagnes s'alluma, comme si tous ces titans de glace, rendus à la vie pour une nouvelle lutte contre Jupiter, lançaient des flammes. Il y eut un moment enfin où des cascades sanglantes descendirent dans la vallée, et où roulèrent dans les abîmes des avalanches humaines.

La mort fit une telle moisson sur ces hauteurs où la vie n'était jamais parvenue, que les vautours, seuls et derniers maîtres du champ de bataille, dédaignenx par abondance, ne mangeaient plus que les yeux des cadavres.

Huit jours après, l'homme qui avait écrit à Korsakof et à Jellachich qu'ils lui répondaient sur leur tête de chaque pas qu'ils feraient en arrière, fuyait lui-même, laissant dans les montagnes huit mille hommes et dix pièces de canon, et traversait la Reuss sur un pont formé de deux sapins que ses officiers avaient joints avec leurs écharpes.

Il est vrai que, voyant ses soldats fuir, il s'était fait creuser une fosse, en disant qu'il voulait être enterré là où les Russes avaient reculé, pour ne pas reculer avec eux. Mais la terreur avait été plus grande que la menace. Et, pâle de colère, Souvorof, comme le spectre de sa gloire, avait été obligé de se lever et de sortir de sa propre tombe, pour suivre son armée qui fuyait.

Paul Ier, qui, le 8 août, lui avait conféré le titre de prince d'Italie, qui, par un oukase, l'avait déclaré le plus grand homme qui eût jamais existé, ordonnant à ses sujets de le considérer comme tel, Paul Ier, à la nouvelle de son échec en Suisse, perdit non-seulement toute la considération, mais tous les égards qu'il devait à ce vieillard qui comptait

quarante ans de victoires. Au lieu d'aller au-devant de lui, au lieu de tenir l'étrier de ce cheval qui, pareil à celui d'Alexandre, de César et d'Attila, avait passé sur la cendre des villes, il se contenta de faire complimenter son général par le comte Koutaïssof.

Or, qu'était-ce que le comte Koutaïssof, qu'il ne faut pas confondre avec Koutousof?

Un esclave circassien amené à Saint-Pétersbourg, et devenu valet de chambre du grand-duc Paul; qui, de barbier, comme Olivier le Daim, était devenu grand écuyer, puis baron, et enfin venait d'être nommé comte.

Souvorof, déjà aigri par ses revers, le fut plus encore par cette réception. Mais, comme c'était, avant tout, un homme d'esprit, il fit gracieux visage à l'envoyé de l'empereur, affectant seulement de ne pas le reconnaître.

Et, comme Koutaïssof paraissait s'étonner de ce manque de mémoire :

— Excusez, monsieur, lui dit-il, un pauvre vieillard dont les facultés baissent. Comte Koutaïssof, comte Koutaïssof..., répéta-t-il en s'interrogeant lui-même; j'ai beau chercher, je ne me rappelle pas l'origine de votre illustre famille; vous avez sans doute obtenu le titre de comte pour avoir remporté quelque grande victoire?

— Je n'ai jamais été militaire, mon prince, répondit l'ex-barbier.

— Oui, je comprends, vous avez fait votre chemin dans la diplomatie, vous avez été ambassadeur?

— Non plus, mon prince.

— Alors, ministre?

— Non plus.

— Quel poste important avez-vous donc occupé?

— J'ai eu l'honneur d'être valet de chambre de Sa Majesté.

— Ah! c'est fort honorable, monsieur le comte.

Alors, sonnant son valet de chambre, qui entra :

— Est-ce toi, Troschka ? lui dit-il.

— Oui, monseigneur, répondit celui-ci.

— Troschka, mon ami, tu me rendras la justice de dire que je te répète tous les jours que tu as tort de boire et de me voler.

— C'est vrai, monseigneur.

— Tu ne veux pas m'écouter, eh bien, vois monsieur...

Et il montra du doigt Koutaïssof a son valet de chambre.

— Monsieur était valet de chambre comme toi ; mais il n'a jamais été ni ivrogne ni voleur. Eh bien, il se trouve aujourd'hui grand écuyer de Sa Majesté, chevalier de tous les ordres de Russie, et comte de l'empire. Tâche de suivre son exemple, mon ami.

Convenez, chers lecteurs, que, si Souvorof n'eût point mérité une statue pour ses victoires, il l'eût méritée pour ce mot.

XVII

CHASSES A L'OURS

Pendant que je tournais autour de cette statue de Souvorof, je me sentis toucher à l'épaule.

Je me retournai et jetai un cri de joie.

C'était Blanchard.

Vous connaissez Blanchard de nom ou d'œuvre, n'est-ce pas ? C'est l'intrépide voyageur, c'est l'infatigable dessinateur, qui a successivement été remplir ses cartons de dessins dans les quatre parties du monde.

Nous nous étions quittés à l'autre bout de l'Europe en 1846, à Madrid. Il y avait tantôt douze ans.

Depuis ce temps, il avait visité l'Amérique du Nord, le Mexique et une partie de l'Amérique du Sud.

Pour le moment, il revenait des pays où je vais, c'est-à-dire de la mer Caspienne, de Tiflis, du Caucase. Il avait appris mon arrivée, et accourait me dire, de la part de d'Ossuna, notre vieil ami d'Espagne, qui l'avait apprise aussi, qu'il m'attendait à l'instant même, ou que l'on mettrait la main sur moi.

J'objectai ma veste de velours blanc et mon chapeau de toile cirée. L'objection n'eut aucun succès.

Je fis une condition : c'est que je passerais par l'atelier de Blanchard et que je verrais ses dessins.

Cela tombait à merveille; l'atelier de Blanchard était sur la route.

Nous remontâmes dans mon drojky, et nous allâmes rue de la Petite-Morskoï, où logeait Blanchard.

Là, il me mit à même d'une centaine de croquis mexicains, espagnols, caucasiens, turcs, russes.

Il venait d'achever un album russe pour l'impératrice de Russie.

Par malheur, Moynet n'était point avec nous; le retard de la douane l'avait encore plus maltraité que moi.

Les cartons feuilletés, depuis le premier jusqu'au dernier dessin, Blanchard me rappela ma visite à Son Excellence l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté Isabelle Seconde, le duc d'Ossuna.

Nous reprîmes notre drojky, et nous indiquâmes le palais du duc d'Ossuna, quai Anglais, maison Larsky.

Dix minutes après, le suisse nous introduisait dans l'antichambre, dont les honneurs nous furent faits par un ours magnifique.

C'était une victime de Sa Majesté l'empereur Alexandre II,

fort brave et fort adroit chasseur de cette sorte de gibier.

Une inscription constatait l'honneur qu'avait eu le gigantesque quadrupède d'être tué par une main impériale.

L'ours était debout, appuyé à un tronc d'arbre taillé en fourche, et pouvait avoir sept pieds de haut. Il appartenait à la race sibérienne, race terrible de force et — malgré sa lourdeur apparente — de légèreté.

D'Ossuna venait de sortir; il m'avait attendu jusqu'à deux heures.

Je mis ma carte dans la patte de l'ours et partis.

La chasse de l'ours est pour les Russes une véritable passion; ceux qui se sont fait une habitude de cette chasse ne peuvent y renoncer.

C'est la première chose qu'un Russe propose à un étranger chasseur qui arrive en Russie.

Dans les régiments, cela s'appelle tâter son homme.

En général, l'étranger, s'il est Français, accepte.

C'est ce qui arriva au comte de Vogué, qui, il y a deux ans, soutint honorablement l'honneur du pays, et laissa en Russie un souvenir de courage qui se perpétuera pendant plus d'une génération de chasseurs.

La chasse avait lieu chez le comte Alexis Tolstoï, dans le gouvernement de Novgorod.

Les acteurs de la scène que nous allons raconter étaient le comte Melchior de Vogué, le comte de Bylandt, chargé d'affaires de Hollande, et le comte Seuchtelen, écuyer de la cour de Russie.

On avait connaissance d'une mère ayant des petits; c'était une grande bête de la plus haute taille.

L'ours, comme tous les animaux, devient plus féroce, on le sait, lorsqu'il a non-seulement à défendre sa vie, mais encore à protéger sa progéniture.

Mise sur pied par les rabatteurs, la bête passa d'abord au

comte de Bylandt, qui, d'un premier coup de fusil, le blessa légèrement.

L'ours continua sa route en laissant une trace de sang sur la neige, et alla passer au comte de Vogué.

Le comte de Vogué, qui le tirait à quarante ou cinquante pas à peine, lui envoya ses deux balles, et, de chaque balle, le roula.

Le comte Seuchtelen était à cent pas de là, à peu près, avec deux fusils chargés; il portait l'un, son domestique tenait l'autre.

Ayant entendu les trois coups, et pensant que ceux qui les avaient tirés étaient peut-être dans l'embarras, il envoya son domestique avec un fusil dans la direction des coups qu'il venait d'entendre.

En effet, voyant le valet de chambre venir à lui avec un fusil tout chargé, le comte de Vogué jeta le sien, prit celui qu'on lui apportait, et, ainsi armé, se mit à la poursuite de l'ours.

C'était chose facile de le suivre : il laissait derrière lui une large trace de sang.

L'ours s'enfonçait dans la forêt; le comte de Vogué, toujours suivi de son mougik, s'y enfonça derrière lui.

Affaibli par ses trois blessures, l'ours s'était arrêté pour reprendre haleine.

Le comte de Vogué s'avança jusqu'à la distance de quarante pas, ajusta, et fit feu.

L'ours poussa un rugissement, et, au lieu de fuir, se retourna et chargea le tireur.

Le comte lui envoya son second coup de fusil; mais l'ours ne parut pas être touché, et n'en continua que plus rapidement sa course.

Il n'y avait pas à l'attendre : le fusil était déchargé, et le comte n'avait d'autre arme qu'un yatagan que lui avait prêté le comte de Bylandt.

Il se mit donc à courir du côté où il croyait rencontrer Bylandt.

Le mougik suivit le chasseur.

Mais l'ours suivait les deux fugitifs d'un pas bien autrement rapide que le leur.

M. de Vogué, jeune et leste, avait beaucoup gagné sur le paysan russe, lorsqu'il lui sembla entendre un cri derrière lui.

Il se retourna : il ne vit plus que l'ours.

Le paysan, près d'être rejoint, s'était enfoncé dans la neige la tête entre ses deux bras.

L'ours s'acharnait sur lui.

Le paysan ne criait plus. D'ailleurs, pourquoi eut-il appelé au secours? Quelle chance qu'un noble, un gentilhomme, un Français, qui ne perdait rien en le perdant, risquât sa vie pour venir au secours d'un pauvre mougik?

Le mougik se trompait.

C'était justement parce que le comte de Vogué était noble, gentilhomme, Français, que son cœur se révolta à l'idée de voir un homme mourir sans secours devant lui, cet homme fût-il un pauvre esclave.

— Oh ! non, se dit-il à lui-même, mais tout haut, comme pour s'encourager s'il lui restait la moindre hésitation, cela ne sera point !

Il tira son yatagan, bondit sur l'ours, et lui en enfonça entre les deux épaules le fer jusqu'à la poignée.

L'ours se retourna vers ce nouvel adversaire, et, d'un coup de sa lourde patte, le coucha à ses pieds.

Le comte n'avait pas lâché son yatagan : il se mit à frapper l'animal sur le nez et dans la gueule.

Par bonheur, au lieu de l'étouffer entre ses pattes, l'ours s'acharna à le mordre.

De son côté, le comte s'acharna à frapper.

Il a dit, depuis, que, dans cette lutte, il ne voyait rien

que les yeux sanglants, que le nez sanglant, que la gueule sanglante de l'ours; il frappait machinalement, sans relâche, désespérément.

Cette lutte effroyable dura-t-elle une seconde, une minute, une heure? Il lui eût été impossible d'en rien dire.

Tout à coup, il s'entendit appeler, et reconnut la voix du comte de Bylandt.

— A moi, Bylandt! cria-t-il, à moi!

Le comte de Bylandt accourut, et s'avança à la distance de dix pas.

Il avait de la neige jusqu'à la ceinture.

Tout à coup, M. de Vogué entendit un coup de feu, et il lui sembla qu'une montagne s'écroulait sur lui.

N'importe : il continua de frapper.

Au bout d'un instant, il sentit qu'on le prenait sous les bras et qu'on le tirait comme d'un fourreau.

C'étaient le comte de Bylandt et le comte de Seuchtelen qui le débarrassaient de son ours.

Quant au mougik, il n'avait pas plus bougé que l'animal qui était mort, quoique lui fût parfaitement vivant.

On le tira de la neige, et on le mit sur ses pieds à son tour.

En voyant le comte de Vogué sain et sauf, et en songeant qu'il devait la vie à ce beau gentilhomme qui, pouvant fuir et le laisser tranquillement dévorer, avait risqué son existence pour le sauver, il se jeta à genoux, lui baisant les pieds et l'appelant son père.

Le soir, en rentrant à la maison, le comte de Vogué voulut rendre à Bylandt le yatagan qu'il lui avait prêté; mais celui-ci refusa de le reprendre. Vogué lui donna une pièce de vingt kopeks, pour conjurer la croyance russe, qui ne veut pas qu'un ami donne gratis à un autre ami une arme piquante ou tranchante.

M. de Bylandt fit incruster la pièce de vingt kopeks dans

la crosse de son fusil, et le père de M. de Vogué fit faire par Biard un tableau de la scène et un portrait du comte de Bylandt.

J'ai connu un rude chasseur d'ours, qui pouvait, sous le rapport du courage, aller de pair avec les Gérard, les Gordon Cumming et les Vayssière.

C'était un beau gentleman de vingt-six ou vingt-huit ans, un véritable héros de roman, aux formes élégantes et fines, et d'une force prodigieuse sous une apparence délicate; de taille moyenne, il eût pu, pour la proportion et la perfection des formes, servir de modèle à un statuaire; son teint était vif et animé; ses yeux, d'une douceur féminine, avaient, dans les moments où ils s'animaient, une expression de fierté fulgurante que je n'ai vue qu'à eux; enfin, son visage, d'un ovale parfait, était encadré par des cheveux châtain foncé et des favoris d'une teinte plus chaude que les cheveux. C'était le fils d'un amiral au service de la Russie, et qui avait servi lui-même dans un régiment de cuirassiers de la garde impériale. Il se nommait Hamilton.

Au régiment, cette passion qu'Hamilton avait pour la chasse le faisait manquer parfois à ses devoirs militaires. Mais son charmant caractère, doux et ferme à la fois, l'avait fait tellement aimer, non-seulement de ses camarades, mais aussi de ses chefs, que chacun semblait s'entendre pour garder le secret sur ses irrégularités et le sauver des punitions qu'il avait encourues.

Cette force athlétique dont Hamilton était doué, et qui était si bien dissimulée sous une apparence délicate, lui permettait de braver toutes les fatigues, tandis que son courage le portait à rechercher tous les dangers.

Son adresse n'était pas moins remarquable que sa force et son courage; sa main était sûre, son coup d'œil infaillible; le lynx excepté, il n'y avait pas de gibier, depuis la bécas-

sine jusqu'à l'élan, en passant par le sanglier et l'ours, sur lequel il n'eût fait coup double dans sa vie.

Au reste, il en était venu à ne plus chasser les gros animaux avec le fusil; il les attaquait corps à corps, l'ours particulièrement : le seul adversaire, disait-il, que dans notre Europe il eût vraiment trouvé digne de lui.

C'était le gouvernement d'Olonetz, aux environs du lac Ladoga, à cinquante ou soixante verstes de Saint-Pétersbourg, qui était ordinairement le théâtre de ses exploits cynégétiques. Là, en effet, s'étendent d'immenses forêts où nul chemin n'est tracé, non-seulement inexplorées encore par les agents forestiers, mais vierges même du pied de l'homme. Ces forêts offrent des abris impénétrables aux loups, aux ours et aux élans, et, comme dans celles du nouveau monde, on ne peut guère s'y aventurer que la boussole à la main.

Mais Hamilton ne se servait pas plus de boussole que de fusil; il avait l'œil, l'ouïe et l'odorat du sauvage, l'instinct et la perspicacité d'un Mohican. Il reconnaissait les quatre points cardinaux à l'inclinaison et à l'aspect des arbres, dont les branches se montrent toujours plus fortes, plus abondantes et plus feuillues du côté du midi. Nul ne reconnaissait comme lui la date positive d'une trace sur la neige; en la touchant avec le bout du doigt, il pouvait dire, à la solidité ou à la friabilité de la neige, si la trace était ancienne ou récente, et il pouvait dire, à une demi-heure près, à quel moment de la journée ou de la nuit la bête avait passé.

Une fois parti, nul ne savait le jour ni l'heure du retour de notre chasseur, pas même lui. Il restait parfois quinze jours, trois semaines, un mois à courir la forêt, sans se rapprocher d'aucune habitation, n'ayant d'autre abri que la voûte brumeuse ou glacée du ciel, d'autre lit que la neige, sur laquelle il dormait, enveloppé de sa pelisse; aussi ces

parties de chasse étaient de véritables expéditions, qu'il accomplissait accompagné de ses chiens et de deux paysans seulement.

Il est vrai que ces deux paysans, compagnons dévoués et fidèles, étaient d'une force et d'un courage éprouvés ; si souvent ils s'étaient secourus les uns les autres au moment du danger, si souvent le seigneur avait dû son salut aux paysans, ou les paysans au seigneur, qu'entre eux c'était à la vie à la mort. L'un d'eux surtout était d'une force si prodigieuse, que, lorsqu'un ours était abattu, de quelque taille qu'il fût, après l'avoir écorché sur place, il roulait toute fraîche cette peau, qui pesait parfois quatre-vingts ou cent livres, la jetait ainsi roulée sur son épaule, et, ajoutant ce nouveau fardeau à tout son bagage de chasse, glissait, les pieds chaussés de ses patins, sur cette neige avec autant de facilité que s'il n'eût rien porté.

Disons en passant que le patin avec lequel on court sur la neige ne ressemble en rien au patin avec lequel on glisse sur la glace : le patin de neige, fait de bois de tilleul habituellement, ayant la largeur du pied, mais long quelquefois d'un mètre cinquante centimètres, est mince et légèrement relevé aux deux bouts.

Deux bons patins sont une chose précieuse pour un chasseur ; Hamilton en possédait une paire que, disait-il, il n'eût pas donnée pour le meilleur fusil du comté de Lancastre. — Ajoutons qu'il faut beaucoup d'adresse et d'habitude pour se servir de ces instruments, et qu'Hamilton, aussi adroit de ses pieds que de ses mains, s'en servait admirablement.

Les deux paysans qui accompagnaient Hamilton appartenaient à des villages de la couronne où Hamilton s'arrêtait d'habitude avant d'entreprendre ses grandes expéditions. Il était connu et adoré dans ces villages comme un bienfaiteur et un ami.

C'est que, plus d'une fois, le chasseur d'ours — Hamilton était connu sous ce nom — avait fait reconstruire à ses frais leurs isbas détruites par l'incendie, et répandait chez eux l'aisance et la vie en leur abandonnant le produit de ses chasses dans les forêts.

Hamilton avait commencé par chasser l'ours à la carabine; mais, comme nous l'avons dit, c'était pour lui un plaisir trop facile, et sur lequel il s'était vite blasé. Il lui fallait des émotions plus fortes; il avait donc résolu de ne plus attaquer l'ours qu'à la lance.

Ils allaient, les deux paysans, lui et les chiens, à la recherche des tanières, et, quand ils en avaient trouvé une, soit par eux-mêmes, soit par le secours de leurs chiens, ils mettaient l'ours sur pied; quelquefois celui-ci acceptait le combat à l'instant même; d'autres fois aussi — et c'était ce qui arrivait le plus fréquemment — il prenait la fuite.

Alors, tout l'avantage était pour les chasseurs, qui, à l'aide de leurs patins, glissaient rapidement sur la neige, tandis que l'ours s'y enfonçait parfois jusqu'au poitrail. C'était alors que le drame commençait : un des deux paysans restait en arrière, chargé de ramasser les différents objets dont se débarrassaient dans leurs courses Hamilton et son mougik. Parfois, par trente degrés Réaumur, leur course était si rapide et ils avaient si chaud, qu'ils jetaient successivement leur carabine, qu'ils portaient avec eux par précaution et pour un cas extrême, tout leur fourniment de chasse, et, enfin, leur pelisse, de sorte qu'ils en arrivaient à poursuivre l'ours en manches de chemise et chacun une lance à la main seulement. L'ours fuyait toujours, haletant, l'œil en feu, la langue pendante, soufflant de ses naseaux une épaisse vapeur, faisant comme une trombe voler la neige autour de lui; de temps en temps se retournant et poussant un rugissement féroce et comme décidé à combattre; mais, dès qu'il voyait les chasseurs près

de l'atteindre, il reprenait de nouveau sa course. Alors, semblable à l'Indien qui provoque son ennemi au combat, le paysan, à la grande joie d'Hamilton, insultait l'ours pour le déterminer à s'arrêter en le blessant dans son amour-propre.

— Ah! lâche, fils de lâche! lui criait-il, j'ai tué ton père, j'ai tué ta mère; tu n'es qu'un enfant, un gamin, un morveux! Attends-moi un peu, et tu vas voir!

Le bonhomme était convaincu que c'était là le meilleur moyen de forcer l'ours à accepter le combat, et, en effet, il arrivait que l'ours, non pas décidé par les injures, mais écrasé de fatigue, finissait par s'arrêter. Alors, il se retournait et venait sur ses ennemis, quelquefois pour les attaquer aux jambes. Dans ce cas, celui des deux chasseurs vers lequel il se dirigeait, le piquait au nez avec le bout de sa lance; aussitôt l'ours se dressait sur ses pattes de derrière, tendant les deux bras en avant pour saisir son adversaire et l'étouffer.

Hamilton profitait de ce moment, et lui enfonçait sa lance dans le cœur; ou plutôt, comme fait le taureau en face du toréador, l'ours s'enferrait lui-même.

Alors, aussi rapidement que possible, le second chasseur devait appuyer sa lance dans la région de la première plaie, et pousser une nouvelle arme, tandis que le premier tirait à lui l'ancienne, afin que le sang pût s'épancher, ce qui déterminait la mort presque instantanée de l'animal.

Il tombait, se débattait un instant avec des rugissements terribles, et expirait.

Mais les choses ne se passaient pas toujours d'une façon si régulière. Hamilton avait dans son arsenal une lance dont le fer, presque aussi gros que le poignet, avait été tordu comme un fil d'archal.

Puis il y avait le chapitre des accidents.

Un jour, Hamilton poursuivait un ours dans un pays ac-

cidenté. Arrivé près d'un ruisseau que la rapidité de son courant avait empêché de geler, excepté sur les bords, l'animal voulut le franchir; mais, soit que le ruisseau fût trop large, soit qu'il eût mal pris ses mesures, l'ours retomba dans l'eau sans avoir pu atteindre l'autre rive. En ce moment, les chasseurs, lancés à toute vitesse, arrivèrent sur sa trace, et, emportés par leur élan, vinrent tomber dans le torrent à quelques pas de lui.

Mais, avec la rapidité de l'éclair, Hamilton se releva, et, avant que l'ours eût songé à profiter de ses avantages, il lui avait enfoncé sa lance à travers le corps et l'avait cloué à la terre. Le mougik, presque aussi rapidement et aussi adroitement que son maître, en avait fait autant de son côté, et tous deux, réunissant leurs forces, le tinrent ainsi dans l'eau jusqu'à ce qu'il fût noyé.

C'était un ours noir de la plus grande espèce, le plus beau qu'Hamilton eût jamais tué. Il est aujourd'hui au cabinet zoologique de Londres, auquel Hamilton en a fait cadeau. Il a près de huit pieds anglais de hauteur.

Jugez quelle vigueur il a fallu à deux hommes pour maintenir un pareil monstre sous l'eau pendant les convulsions d'une agonie qui doublait ses forces.

Hamilton racontait encore une autre aventure qui, pour être moins dramatique, n'en était pas moins curieuse.

Des paysans étaient venus lui dire qu'une vache morte avait été abandonnée à quarante pas de la lisière d'un bois, et qu'un ours venait le soir pour la manger.

Hamilton résolut de surprendre et de tuer le maraudeur.

En conséquence, il se creusa, en face du bois, une fosse qu'il recouvrit de feuillage à une portée convenable de carabine, et vint y attendre à l'affût son amateur de viande fraîche.

C'était vers la fin de mai, pendant une de ces belles nuits

d'été où l'on voit presque aussi bien à l'heure des plus profondes ténèbres qu'au milieu du jour.

Notre chasseur était déjà embusqué depuis une heure ou deux, muet et immobile, l'œil fixé sur la vache, et embrassant un rayon de deux ou trois verstes, très-étonné de ne rien voir paraître dans l'étendue de ce rayon, quand, tout à coup, il sentit sur son épaule la chaleur d'une haleine et entendit respirer bruyamment à son oreille.

Il tressaillit, non de peur, mais de surprise, et se retourna vivement pour faire face à l'ennemi.

L'ennemi, c'était l'ours, qui l'avait éventé, avait fait un grand détour, et, par derrière, s'était approché de la fosse pour reconnaître ce qu'il y avait dedans, et cela, avec tant de précautions et un si grand silence, qu'Hamilton, l'homme à l'oreille de chamois, n'avait entendu ni le craquement d'une branche, ni le froissement d'une feuille.

Mais alors il arriva une chose à laquelle ne s'attendait pas Hamilton : c'est que l'animal, effrayé de la découverte qu'il venait de faire, s'enfuit si précipitamment dans la direction du bois, qu'il y était rentré avant même qu'Hamilton, débarrassé de ses branches, eût eu le temps de le mettre en joue.

Enfin, blasé sur cent cinquante ours tués, peut-être, soit à la lance, soit à la carabine, exalté par les récits de Gérard, de Vayssière et de Gordon Cumming, il venait de prendre la résolution d'aller au cap de Bonne-Espérance, afin de pénétrer, de là, en Afrique, où il comptait chasser l'éléphant, la panthère et le lion. Il avait déjà fait ses dispositions, et avait indiqué à ses amis le jour de son départ, quand deux beaux yeux croisèrent son chemin.

L'homme propose, l'amour dispose.

Le futur vainqueur de lions, d'éléphants, de panthères, fut vaincu, et, au lieu de partir pour le Cap, il épousa une femme charmante, mademoiselle Anderson, avec laquelle il

s'en est allé vivre en paisible propriétaire dans un coin de l'Irlande, où il ne chasse plus que le renard, le lièvre et la bécassine.

Puissiez-vous, chers lecteurs, faire une fin aussi chrétienne que celle du beau chasseur d'ours Hamilton.

XVIII

HISTOIRES LOCALES

Ne croyez pas que nous en ayons fini avec les ours.

Non, il me reste à vous parler de l'ours fatal, du seul ours qui soit véritablement à craindre pour un chasseur, si courageux ou si habile qu'il soit.

Il me reste à vous parler du quarantième ours. On peut tuer trente-neuf ours sans attraper une égratignure, mais le quarantième ours vengera les trente-neuf premiers.

C'est une croyance tellement répandue en Russie, que le plus hardi, le plus habile, le plus adroit chasseur, qui n'a pas sourcillé aux trente-neuf premiers ours, n'attaquera le quarantième qu'en tremblant.

Or, attaquant le quarantième ours en tremblant, il manquera le quarantième ours, et le quarantième ours ne le manquera pas.

Il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai là dedans, puisqu'il y a, en Russie, vingt, trente, cent chasseurs peut-être, qui ont été tués à leur quarantième ours.

Une fois le quarantième ours tué, le chasseur russe, s'il

a l'habitude de chasser l'ours au couteau, l'attaquera avec un canif; s'il a l'habitude de le chasser avec la carabine, il le chassera avec un pistolet de poche.

Nous disons, s'il a l'habitude de le chasser au couteau, parce qu'en Sibérie le Cosaque, comme notre montagnard des Pyrénées, chasse l'ours avec le couteau.

Quand il a découvert la retraite d'un ours, il revêt son capuchon de cuir à l'épreuve de la griffe, il prend sa *ragatina* (fourche) de la main gauche, et s'en va trouver sa femme, s'il est marié, sa maîtresse, s'il est garçon, pour qu'elle lui lie son couteau autour du bras. Le couteau lié, il part, marche droit au repaire de l'ours, et l'attaque corps à corps, lui écartant de la main gauche la tête avec la ragatina, et de la main droite lui ouvrant le ventre, du nombril au sternum, et cela, dans la ligne la plus droite possible; car ce n'est pas le tout que de tuer l'ours, le principal est de ne pas lui gâter la peau.

Il y a là-dessus un charmant conte de Krylof; malheureusement, je n'ai pas sous la main les œuvres du célèbre écrivain; sans quoi, je vous conterais ce conte.

Mais, en échange de ce conte, je vais vous dire une histoire.

Un Cosaque sibérien, de cinquante ans, qui avait déjà tué trente-neuf ours, partit à la chasse du quarantième, se faisant accompagner de son fils, jeune homme d'une vingtaine d'années, et armé de sa carabine au lieu de son couteau.

C'était une précaution qu'il prenait de se faire accompagner de son fils, et d'employer la carabine au lieu du couteau, à cause de la gravité de la circonstance.

Nous avons dit que le Cosaque était en quête de son quarantième ours.

Le fils était armé de la ragatina et du couteau.

Or, voilà que, tout à coup, au lieu d'un ours, s'élance à leur rencontre un léopard, qui ne le cédait en rien, pour la

beauté des nuances et la férocité de l'allure, à celui que Dante rencontra sur sa route, *au commencement du chemin de la vie.*

L'animal s'était évidemment égaré loin de son pays natal; selon toute probabilité, il venait de l'Inde, à travers l'Asie centrale, et était parvenu jusqu'à ces magnifiques climats de la Sibérie du Sud, au Barnaoul, près du lac Aral, sur les rives duquel croissent les plus splendides plantes de la Chine.

Le jeune homme, qui n'avait jamais vu d'animal aussi formidable, eut peur. Le léopard se dirigeait contre son père : au lieu de lui porter secours, il s'enfuit.

Le Cosaque, avec le sang-froid d'un vieux chasseur, attendit que l'animal fût à vingt pas de lui, l'ajusta à la tête, et fit feu.

L'animal fit un bond gigantesque, et retomba mort.

Le Cosaque se retourna vers son fils pour voir si, au coup de fusil, il ne reviendrait pas; mais le jeune homme ne tourna même pas la tête, il continuait de fuir.

Alors, le Cosaque rechargea son fusil, mit son couteau entre ses dents, et marcha vers l'animal.

Il ne connaissait pas les mœurs de cette race, et la ressemblance qu'elle avait avec celle des chats lui faisait craindre quelque traîtrise.

Il arriva près de l'animal, l'animal était mort.

C'était un léopard de la plus grande et de la plus belle espèce, dont la peau valait soixante-quinze roubles au moins.

Le Cosaque lui enleva sa fourrure, la jeta sur son épaule, et reprit, tout rêveur, le chemin de la maison.

L'objet de sa méditation était grave : il se demandait quelle peine méritait le lâche qui abandonnait un ami dans le danger.

Et il ajoutait :

— C'est plus qu'un lâche, c'est un traître, le fils qui abandonne son père!

Lorsqu'il arriva à sa maison, le jugement était porté.

Il alla à son fils, qui était enfermé dans sa chambre, et lui ordonna d'ouvrir.

Le jeune homme obéit et tomba aux pieds de son père.

Mais le père, sans lui dire dans quel but, lui ordonna de prendre une pioche et de le suivre; lui-même en prit une.

Il emmena son fils à un quart de verste de la maison, et, là, avec sa pioche, il traça sur la terre un carré long de six pieds sur trois; puis il se mit à piocher le sol, en faisant signe à son fils d'en faire autant.

Le jeune homme, qui n'avait sans doute aucune idée de ce qu'il faisait, ou n'en avait qu'une idée vague, se mit à la besogne.

Au bout de deux heures de travail, ils avaient creusé un trou où un homme pouvait se coucher.

— C'est bien, dit le père en se redressant; fais ta prière, maintenant.

Le jeune homme commençait à comprendre; et cependant il y avait une telle décision dans l'accent avec lequel ces paroles avaient été prononcées, que le condamné ne tenta aucune résistance.

Il se mit à genoux et pria.

Le père lui laissa tout le temps d'achever sa prière; puis, la prière faite, il mesura la distance où il avait tiré le léopard, prit sa carabine, ajusta son fils, et lui mit la balle juste à la même place de la tête où il l'avait mise au léopard.

Le jeune homme tomba roide mort.

Le père le coucha dans la tombe, le recouvrit de terre, rentra chez lui, mit ses habits du dimanche, et s'en alla chez le juge lui raconter ce qui venait de se passer.

— Malheureux! s'écria celui-ci après avoir écouté le récit du vieillard, qu'avez-vous fait?

— J'ai accompli le jugement de l'équité, répondit le meurtrier. Dieu, j'en suis certain, eût rendu le même jugement.

— C'est bien, dit le juge; rendez-vous en prison, et attendez-y le jugement du gouverneur général.

Le vieillard obéit, toujours avec le même calme, toujours avec la même sérénité.

Le juge envoya à l'instant même son rapport au gouverneur général, pour qu'il fît connaître sa résolution.

Le gouverneur général de la Sibérie a droit de vie et de mort.

Il écrivit au-dessous du rapport :

« Pendant trois jours et trois nuits, le père tiendra sur ses genoux la tête du fils séparée du tronc. S'il en meurt ou en devient fou, ce sera le jugement de Dieu. S'il en revient, c'est qu'il a jugé, non pas selon la colère de l'homme, mais selon la conscience du père. Cette affaire ne peut être jugée que par la majesté du Tout-Puissant. »

En même temps qu'il renvoyait cette sentence au juge, le père faisait passer à l'empereur Alexandre le double du rapport et du jugement porté.

Le jugement fut signifié au vieux Cosaque, qui, pendant trois jours et trois nuits, tint sans sourciller la tête sur ses genoux, et sortit de l'épreuve sans paraître avoir ressenti la moindre émotion.

Le gouverneur général le fit mettre immédiatement en liberté.

Trois mois après, arrivait la décision de l'empereur; elle confirmait le jugement.

Le vieillard atteignit l'âge de quatre-vingts ans, parfaitement calme, parfaitement heureux, tua son quarantième

ours sans accident, et, après ce quarantième ours, bon nombre d'autres.

Il est mort en 1851, sans que son agonie ait été troublée par l'apparence d'un remords.

Ce fait, qui peint admirablement les mœurs patriarcales de la Russie, a été rapporté par le général Samanky Bykovetz, officier aux mines de la Sibérie, qui en avait été témoin oculaire.

Puisque nous en sommes aux histoires étranges, en voici deux que l'on vient de me raconter; je vous les sers toutes chaudes.

Le dénoûment de la première ne date que de quatre ans. On attend encore le dénoûment de la seconde.

Il y a à peu près vingt-cinq ans que le comte *** passait pour un des plus élégants, mais en même temps pour un des plus joueurs et des plus libertins gentilshommes de Moscou; tout lui était bon, bohémiennes et grandes dames, femmes de chambre et filles de marchands. Il ne quittait le lit que pour la table, la table que pour le jeu. La seule personne, non pas qu'il craignît, mais qu'il respectât, était sa mère, veuve à trente-sept ans, et qui pouvait encore passer pour une des plus belles femmes de la seconde capitale de la Russie.

Un jour sa femme de chambre vint la trouver tout en larmes, lui disant que, moitié par prières, moitié par menaces, le jeune comte venait de lui faire promettre de l'attendre la nuit prochaine, dans sa chambre, au retour d'une orgie qu'il devait faire avec quelques-uns de ses camarades.

— Es-tu engagée positivement vis-à-vis de lui? demanda la comtesse.

— Pas encore : j'ai voulu tout dire à madame la comtesse; mais il veut que je lui donne une réponse positive dans la journée : si madame la comtesse faisait bien, elle m'enver-

rait dans une de ses terres, jusqu'à ce que le caprice M. le comte fût passé.

— C'est bien, tu partiras ce soir pendant son souper; mais accepte comme si tu ne devais point partir, et mets-y la condition de le recevoir sans lumière; c'est moi qui l'attendrai dans ta chambre, et lui ferai honte de sa conduite.

La promesse fut faite, la jeune fille partit, et la comtesse attendit son fils dans la chambre, sans lumière.

Que se passa-t-il dans cette entrevue entre la mère et le fils? Nul ne le sut, puisque l'entrevue elle-même fut ignorée.

Mais ce que tout le monde put voir, c'est que le jeune comte, qui n'avait jamais pu obtenir de sa mère la permission de voyager, tant cette tendre mère craignait de quitter son fils bien-aimé, fit dès le lendemain ses préparatifs de départ, et partit au bout de huit jours.

Il voyagea pendant cinq ans. Lorsqu'il revint à Moscou, sa mère s'était retirée dans un couvent du gouvernement de Tambof, où elle avait sa principale terre.

Le jeune comte ne comprenait rien à cette retraite; sa mère avait toujours été pieuse, mais point d'une piété telle qu'elle pût faire présager un pareil dénoûment à une vie d'élégance, mais sans reproche.

Il la visita au couvent de..., et fut tout étonné de la réserve avec laquelle elle le recevait, s'écartant de ses caresses, et, sous prétexte de la sévérité de l'ordre auquel elle appartenait, ne lui donnant pas même la main à baiser.

Pourtant, elle le pressa de se marier et de vivre d'une vie régulière, mais lui parlant à titre de conseil seulement, et non pas comme ordre donné.

Le comte objecta qu'il était bien jeune encore, qu'il n'avait pas de vocation pour le mariage, que peut-être cette vocation lui viendrait un jour, comme était venue à sa

mère celle de se faire religieuse, et qu'alors on verrait.

En attendant, puisqu'il ne pouvait voir sa mère comme un fils voit sa mère, et que cet amour maternel qui seul le retenait en Russie était dominé par l'amour de Dieu, il demandait à continuer ses voyages.

La permission lui fut accordée; le comte repartit, et la nouvelle seule de la mort de sa mère le rappela en Russie.

Le comte était resté célibataire, mais il avait atteint l'âge de quarante ans; les passions s'étaient calmées, et, du beau gentilhomme, fou, amoureux, jeune, débauché, il restait un grand seigneur, calme et sérieux, ayant perdu à l'étranger ses préjugés nationaux, et s'étant enrichi d'une grande dose de philosophie sociale.

Il était décidé à se marier, ne fût-ce que pour ne pas laisser éteindre son nom; mais, riche à millions, il s'était promis de n'épouser qu'une femme qu'il aimerait.

L'occasion ne fut pas longue à trouver.

Le comte, en allant prier sur la tombe de sa mère, rencontra une jeune fille vêtue de noir comme lui, qui priait et pleurait sur la même tombe.

C'était, autant qu'on en pouvait juger sous son voile noir, une belle jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, fine, distinguée, charmante.

Tant qu'il fut dans l'église avec elle, le comte, retenu par un double respect, n'osa lui adresser la parole; mais, en sortant de l'église, il l'interrogea.

Elle était orpheline, avait été élevée par la comtesse, qui lui avait servi de mère, et qui lui avait laissé en mourant une fortune indépendante, en l'invitant, mais sans lui en faire une loi, à se vouer à la vie religieuse, si le monde ne lui présentait point assez de garanties de bonheur.

Jusque-là, l'orpheline n'avait eu d'autre horizon que celui du cloître; elle n'aimait personne, et ne faisait aucun sacri-

fice en donnant à Dieu un cœur vierge, libre et pur, qui n'appartenait à personne.

Le comte rentra chez lui tout pensif. Il se sentait une étrange sympathie pour cette jeune fille, mais il résolut de ne pas la lui montrer.

Pendant un an, lui parlant comme à une étrangère, il la suivit des yeux, renfermant en lui le sentiment qui allait croissant.

Au bout d'un an, il était convaincu qu'il avait rencontré la femme créée par Dieu lui-même pour son bonheur; au bout d'un an, tous deux se retrouvèrent sur la même tombe.

C'était bien la belle jeune fille qu'il avait vue un an auparavant, ingénue, modeste.

A partir de ce moment, la décision du comte fut prise.

Le lendemain, il se présenta à elle, et simplement mais gravement, il lui dit qu'il l'aimait et la suppliait de consentir à être sa femme.

La jeune fille tomba à genoux, en levant les bras au ciel et en laissant échapper ces seuls mots :

— Et moi aussi, je vous aime!

Rien ne s'opposait à un mariage qui, des deux côtés, présentait de telles conditions de bonheur. Un mois après, le mariage fut célébré.

Pendant quinze ans, le comte fut l'homme le plus heureux de toute la Russie. Il refit, avec sa jeune femme, les voyages qu'il avait autrefois faits seul, lui montra l'Europe, et la montra à l'Europe.

Puis il revint en Russie et s'établit à Saint-Pétersbourg, n'ayant qu'un regret au monde : c'est que Dieu ne le bénit pas dans des enfants qui aimassent leur mère comme il aimait sa femme.

Cette double et tendre union était restée stérile.

Un jour, cette étrange nouvelle se répandit à Saint-Péters-

bourg et de Saint-Pétersbourg s'envola par la Russie : le comte ***, à l'âge de cinquante-six ans, s'était brûlé la cervelle, et sa veuve était immédiatement entrée dans un couvent, léguant toute sa fortune à des fondations pieuses.

Longtemps on ignora la cause de ce suicide et de cette reclusion ; mais enfin, voici ce qui transpira de cette étrange histoire :

Le comte était rentré tellement échauffé par le vin, le soir du souper, qu'il n'avait pas reconnu sa mère, avait comprimé sa défense entre ses bras, étouffé ses paroles avec des baisers.

Le lendemain, sans rien dire, la mère avait éloigné son fils d'elle, et était restée seule avec ses remords.

Ses remords l'avaient conduite au couvent, ce relais de la tombe.

En mourant, elle s'était confessée au pope, lui disant qu'une fille était née de cette nuit incestueuse.

Le jeune comte était revenu en Russie, avait vu celle qui était à la fois sa sœur et sa fille, était devenu amoureux d'elle, et l'avait épousée.

Le pope n'avait rien osé dire ; n'était-ce point revéler le secret de la confession ?

Mais, en mourant lui-même, il avait tout écrit au synode, faisant le synode juge de ce terrible cas de conscience.

Le synode avait jugé qu'il fallait tout révéler au comte, et exiger de lui une séparation immédiate d'avec sa femme.

Le comte avait reçu la lettre du synode, l'avait envoyée à sa femme ; et, tandis que le domestique la portait de sa chambre à celle de la comtesse, il s'était brûlé la cervelle.

La femme était entrée dans un couvent.

Voilà la première histoire promise. Passons à la seconde : celle-ci est d'une date récente, comme on va le voir.

Vers le commencement du mois de mai dernier, M. Sousslof, riche propriétaire du gouvernement d'Olonetz, ou du

moins passant pour riche, suivait la perspective Nevski dans un coupé, au trot rapide de deux chevaux.

Il était avec sa fille, jeune personne de dix-sept à dix-huit ans, d'une beauté ravissante, et fiancée depuis trois mois à un homme qu'elle aimait.

Les gens bien instruits de l'état de la fortune de M. Sousslof disaient que le mariage que faisait sa fille était fort avantageux et au-dessus des espérances qu'ils eussent dû concevoir.

L'enfant était donc parfaitement heureuse.

Quant au père, ceux qui le connaissaient depuis quinze ou seize ans prétendaient ne l'avoir pas vu sourire une seule fois.

Tout à coup, M. Sousslof se rappelle une course oubliée; son cocher doit changer à l'instant même de direction, il charge sa fille de lui en transmettre l'ordre.

Sa fille sort la tête par la portière; mais, avant qu'elle ait eu le temps de dire un mot, un drojky emporté par son cheval passe comme l'éclair, et avec son brancard brise la tête de mademoiselle Sousslof.

La jeune fille retombe dans la voiture, le crâne fendu, et c'est un cadavre que M. Sousslof reçoit entre ses bras.

Cette enfant, c'était sa vie, la seule chose qui l'attachât au monde. Ses amis lui avaient entendu dire que, s'il la perdait jamais, il se brûlerait la cervelle.

Et cependant il ne versa point une larme.

Il ordonna au cocher de rentrer à la maison, prit entre ses bras le cadavre de sa fille, et envoya chercher un médecin, non pas pour essayer de la rappeler à la vie, l'âme avait déjà depuis longtemps abandonné le corps, mais pour constater le décès.

Le décès constaté, il s'occupa des funérailles, tristement mais froidement, comme il faisait toute chose. Un étranger

qui l'eût vu ne se fût point douté qu'il venait de se creuser un pareil abîme dans la vie de cet homme.

Trois jours après, les funérailles étaient accomplies, et il ne restait plus rien, sur cette terre, du beau lis qui y avait fleuri un instant avec tant d'éclat.

En revenant du caveau, M. Sousslof se fit conduire chez le grand maître de police, fit passer son nom, et fut reçu.

— Excellence, lui dit-il, il y a dix ans que j'ai empoisonné mon beau-père et ma belle-mère, pour jouir plus vite de leur fortune. Depuis ce crime, que tout le monde ignore, rien ne m'a réussi, mais, au contraire, tout a tourné à mal pour moi et autour de moi. Un banquier, chez lequel j'avais placé une somme de cent mille roubles, a fait banqueroute; mes villages et mes forêts ont brûlé, sans qu'on ait jamais su qui y avait mis le feu; mes bestiaux sont morts d'une épizootie; ma femme a succombé à une fièvre pernicieuse; enfin, ma fille vient d'être tuée par un accident que vous avez su, et qui est presque impossible à comprendre. Je me suis dit alors : « La main de Dieu est sur toi; livre-toi et expie. » Me voici, Excellence. J'ai tout avoué; faites de moi ce que vous voudrez.

M. Sousslof, envoyé à la forteresse, y attend son jugement, et y paraît, sinon plus gai, du moins plus calme qu'il ne l'a jamais été.

Mes histoires ne sont pas divertissantes; mais avouez, chers lecteurs, qu'elles sont originales.

C'est que le pays, malgré sa surface francisée, ne ressemble pas aux autres pays.

XIX

LES SCOPSI

Vous vous rappelez que j'ai quitté l'hôtel du duc d'Ossuna en laissant ma carte entre les griffes de l'ours tué par Sa Majesté Alexandre II, le plus brave et le plus infatigable chasseur d'ours de son empire, celui de tous les empires où il y a le plus d'ours.

Deux raisons me faisaient abréger ma visite : le costume dans lequel la douane me condamnait à stationner, et le désir que j'avais d'aller prendre chez mon compatriote Dufour quelques livres dont j'avais besoin.

Dufour, le successeur de Bellizard et le publicateur de la *Revue française*, est le premier libraire français, comme Issakof est le premier libraire russe de Saint-Pétersbourg.

J'espérais trouver chez lui quelques livres qui m'étaient nécessaires, que je n'avais pas pris avec moi de peur des difficultés que l'on accuse la douane russe de faire aux voyageurs, à propos de certains livres que je savais avoir été mis à l'index sous l'empereur Nicolas.

J'ignorais que, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, la liberté la plus grande avait été accordée par l'empereur Alexandre.

Je trouvai Dufour chez lui. Il était déjà instruit de mon arrivée.

Une charmante jeune femme, mon amie depuis vingt-cinq

ans, quoiqu'elle n'en ait que trente-trois, sortait de chez Dufour, pour lui demander s'il m'avait vu et s'il connaissait mon domicile pétersbourgeois.

Cette amie, chers lecteurs, qui est un peu la vôtre aussi, car elle ne vous est pas tout à fait inconnue, est Jenny Falcon, sœur de Cornélie Falcon, que vous avez applaudie dix ans à l'Opéra, et que vous y applaudiriez encore, si une maladie de la voix ne l'avait forcée de se retirer à l'apogée de son talent.

J'ai connu Cornélie Falcon dès ses débuts. Une amitié toute fraternelle existe entre nous depuis 1832. Sa sœur Jenny était à cette époque-là une enfant de sept ans...

Mais, il faut le dire, la plus jolie, la plus espiègle et la plus gâtée de toutes les petites filles de sept ans.

Sa mère, qui avait alors trente-sept ans, était encore une des plus jolies femmes de Paris. Vous vous rappelez Cornélie, n'est-ce pas? elle était bien belle! Eh bien, sa mère, qui paraissait sa sœur aînée, pouvait parfaitement soutenir la concurrence avec elle.

Cornélie s'était chargée de l'éducation de sa petite sœur.

Un des meilleurs pensionnats de Paris, favorisé par une nature pleine de facilité et d'assimilation, en fit, sans gâter son cœur, ce qui est rare, un des esprits les plus distingués que je connaisse.

Elle débuta au Gymnase, il y a quelque chose comme seize ou dix-sept ans, dans une pièce de Scribe. Son début fut heureux, et Saint-Pétersbourg, comme c'est son habitude, s'empara du jeune talent.

Elle avait alors seize ans. A vingt-six ans, elle a eu la pension, et a quitté le théâtre pour avoir un des salons d'hiver les plus élégants de Saint-Pétersbourg.

Il n'y a pas un Français distingué qui, étant à Saint-Pétersbourg, n'ait été reçu, place Michel, par mademoiselle Jenny Falcon.

Depuis quinze ans, elle a le privilége de donner les plus jolis bals, et d'avoir les meilleurs trotteurs et les traîneaux les plus élégants qui aient jamais passé le pont de Bois ou le pont de Fer pour aller aux îles.

Un de mes amis de vingt ans, qui possède un des noms les plus illustres, sinon les plus anciens de la Russie, fait depuis dix ou douze ans avec elle les honneurs de ce salon.

Cet ami se nomme Dmitri Paulovitch Narychkine.

Cette courageuse Nathalie Kyrile, qui enleva son fils Pierre lors du massacre des strélitz, et qui l'emporta à Troïtza, était une Narychkine.

Elle avait épousé en secondes noces le tzar Alexis Michaëlovitch, et en avait eu un seul fils, le tzar Pierre.

De son premier mariage, Alexis avait eu Fœdor, qui mourut à vingt-trois ou vingt-quatre ans; Ivan, qui partagea un instant le trône avec Pierre, et qui, idiot toute sa vie, mourut en 1696, enfin cette fameuse princesse Sophie, que nous avons vue jouer un rôle si aventureux dans la vie de son frère.

Les Narychkine n'ont jamais voulu être comtes ni princes; ils sont restés Narychkine tout court; seulement, ils ont l'aigle de Russie dans leur blason.

Il y a une assez jolie tradition, peut-être fausse,—je ne réponds pas de l'histoire, à plus forte raison de la tradition!— il y a une assez jolie tradition sur cette Nathalie Kyrile et sur la manière dont elle vint à la cour.

Le boyard Matheof, celui qui fut tué par les strélitz, en même temps que Léon et Athanase Narychkine dont je vous ai raconté l'histoire, traversait le petit village de Kirkino, situé dans le gouvernement de Riazan, à vingt-cinq verstes de la ville de Mikackof, presque entièrement habité par les nobles ruinés que l'on appelle *odnovortzi*, c'est-à-dire *qui n'ont qu'une maison.*

Sur le seuil de la maison, une charmante enfant de douze à treize ans environ pleurait à chaudes larmes.

Pendant que l'on mettait des chevaux à sa voiture, Matheof s'informa de la cause de la douleur que paraissait éprouver la jeune fille.

Il apprit que la seule esclave qui restât à celle-ci, et qui lui servait de femme de chambre et de gouvernante, venait de se pendre.

De là les larmes que répandait la pauvre enfant.

Il interrogea, apprit que la jeune orpheline était d'une bonne famille de Crimée; il l'emmena avec lui, la fit élever comme sa fille et la présenta à la cour.

Devenu veuf, Alexis Michaëlovitch la vit, l'aima, et en fit sa femme.

La tradition est-elle vraie? J'ai déjà dit que je n'en répondais pas; mais, aujourd'hui encore, il y a dans le village natal de la tzarine Nathalie Kyrile un proverbe populaire qui dit : « Si une fille ne s'était pas pendue à Kirkino, Pierre le Grand ne serait pas venu au monde. »

Ce qu'il y a de certain, c'est que le père et le grand-père de Nathalie Kyrile étaient inscrits au livre des boyards.

Or, Jenny Falcon, ma petite amie de 1832, devenue ma bonne et grande amie en grandissant, était donc venue demander de mes nouvelles à Dufour.

Elle avait laissé un petit mot qui me recommandait de ne pas tarder d'un instant à aller l'embrasser.

Elle ajoutait que je retrouverais chez elle mon ami Narychkine, aussi pressé qu'elle de me revoir.

Je courus à la place Michel, et trouvai quatre bras ouverts à mon entrée dans le salon, sans compter les deux bras qu'à ma voix me tendait maman Falcon, de la salle à manger.

Ils m'attendaient depuis huit jours.

Expliquez cela. Je ne savais pas encore que je quittais

Paris, que l'on savait déjà à Saint-Pétersbourg que j'y allais venir.

Jenny et Narychkine avaient retardé, pour me voir, leur voyage à Moscou.

Si je ne restais que quinze jours à Saint-Pétersbourg, ils m'attendraient afin que je partisse avec eux.

L'hospitalité m'était offerte, pendant tout mon séjour à Moscou, dans leur villa de Petrovsky-Parc.

Voilà comment on entend l'hospitalité en Russie. Sous ce rapport, je ne sais rien au monde de plus courtois que la noblesse russe.

Je priai ces chers amis de ne pas se gêner pour moi, et j'acceptai le pavillon qu'ils m'offraient; seulement, j'avais tant de choses à voir à Saint-Pétersbourg, que je ne voulus pas prendre d'engagement pour le jour de mon départ.

Le lendemain était le jour de naissance de Jenny. Il fut convenu que, si j'avais reçu mes habits de la douane, je viendrais prendre ma part de la fête.

En quittant la place Michel, je me fis conduire chez un changeur. J'avais pour deux ou trois mille francs d'or français que je voulais changer contre du papier russe.

Vous savez, chers lecteurs, qu'il n'y a presque pas de numéraire en Russie, — le pays des mines d'argent et des mines d'or, — mais seulement du papier.

Il y a des billets, depuis le billet de cent roubles jusqu'au billet d'un rouble.

Je savais que chacune de mes pièces d'or valait cinq roubles.

Mon étonnement fut assez grand quand mon changeur me donna non-seulement mes sept cent cinquante roubles, mais encore un bénéfice de vingt-cinq ou trente francs

L'or de France était en hausse, et valait cinq roubles et je ne sais combien de kopeks.

Je regardai avec plus d'attention que je n'avais fait

jusque-là mon honnête homme de changeur, et, comme il parlait tant soit peu français, je me fis donner l'explication de ce bénéfice inattendu.

Pendant qu'il parlait, je l'écoutais et je le regardais.

Il avait une de ces voix claires et argentines, comme on en entend parfois à la chapelle Sixtine.

Il avait la barbe rare et semée par petits bouquets.

Je compris que j'avais affaire à un individu appartenant à la secte des *scopsi*.

Vous ne savez pas, chers lecteurs, ce que c'est que la secte des *scopsi*.

Avez-vous un dictionnaire russe? Cherchez le verbe *scopetz*.

N'en avez-vous pas, et tenez-vous à savoir ce que c'est qu'un *scopetz?* Je vais essayer de vous le dire, quoique d'avance je vous prévienne que ce n'est pas chose facile.

Avez-vous sur un fauteuil, en face de vous, un bel angora au long poil, qui, au lieu de courir sur les toits et de sauter d'une gouttière à l'autre à la poursuite des chattes, ne s'occupe que de manger, d'engraisser et de dormir?

Il appartient à la secte des scopsi.

Avez-vous sur votre table un de ces bons citoyens du Maine chantés par Béranger, comme les bienheureux de la terre, gras, rissolé, cuit à point, à la chair exquise, à la graisse succulente, à la tête privée de l'ornement qui fait l'orgueil du coq?

Il appartenait à la secte des scopsi.

Un jour, le roi Louis-Philippe enfant, demandait à madame de Genlis, sa gouvernante :

— Qu'est-ce que le taureau?

— C'est le père du veau.

— Qu'est-ce que la vache?

— C'est la mère du veau.

— Qu'est-ce que le bœuf?

L'auteur des *Veillées du château* hésita un instant; la définition l'embarrassait; enfin elle trouva la périphrase :

— C'est l'oncle du veau.

Eh bien, l'oncle du veau est de la secte des scopsi.

Vous voilà renseignés, n'est-ce pas?

Il me reste maintenant à vous expliquer comment, jouissant de son libre arbitre, on entre de sa propre volonté dans une pareille secte.

Essayons.

Le mot *raskol* signifie hérésie en russe; on appelle les hérésiarques *raskolniks*.

Les scopsi sont *raskolniks*.

Les raskolniks remontent au règne d'Alexis Michaëlovitch. Son favori, le patriarche Nicon, ayant traduit ou plutôt modernisé les saintes Écritures, les fanatiques s'attachèrent à l'ancien texte, refusant d'admettre le nouveau; de là une révolte.

Le nouveau texte étant admis, les révoltés devinrent des hérésiarques.

Les voyageurs qui ont écrit sur la Russie ont peu ou point parlé des raskolniks.

Oui; mais, moi, je compte vous parler de beaucoup de choses dont on ne vous a point parlé encore.

Et, pour commencer, si difficile que soit la chose, je vous parlerai des scopsi, qui sont une branche de l'hérésie raskolnike.

Savez-vous combien on compte de raskolniks en Russie? Officiellement, cinq millions; en réalité, onze millions.

Vous voyez que cela vaut la peine qu'on en parle, et cela avec d'autant plus de raison, que ces onze millions d'hommes, qui vont chaque jour augmentant, sont appelés infailliblement, à mon avis, à jouer un certain rôle social dans l'avenir.

Les raskolniks se divisent en une quantité de sectes les

plus opposées les unes aux autres, et qui tombent dans des idées de plus en plus absurdes.

La plus absurde, mais on peut dire la plus terrible de ces sectes, est celle des scopsi; elle croit à l'existence terrestre de Jésus, de sa sainte Mère et de saint Jean-Baptiste.

Sous le règne de l'empereur Paul, cette secte prit un grand accroissement : elle avait dans un paysan son Christ, dans une femme du peuple sa Marie, et dans un mougik féroce son saint Jean-Baptiste.

Seulement, son baptême était bien le baptême de sang.

Il consistait dans l'émasculation, et, comme l'opérateur était un barbare, il faisait barbarement l'opération avec un fil d'archal rougi au feu.

Il mourait un adepte sur trois.

Après le premier enfant mâle destiné à continuer le nom, on rendait l'homme impuissant et la femme stérile.

Vis-à-vis de l'église Znamenie, près la perspective Nevski, en face de l'embarcadère actuel de Moscou, il y avait une grande maison de bois, aux volets toujours fermés.

C'est dans cette maison que s'accomplissaient tous les mystères.

On y venait adorer le Christ, qui, selon eux, est un premier fils de l'empereur Pierre, dont ils ont fait leur dieu.

Adoptant cette tradition populaire, qu'après un premier enfant Pierre III fut lui-même émasculé par accident, ils refusent la légitimité à Paul I^er^, qu'ils regardent comme un fils adultérin et un usurpateur.

Quant à Pierre III, l'assassinat de Ropscha n'existe pas pour eux. Il a disparu seulement, mais il n'est pas mort; il redescendra sur la terre, et ce sera le jour *du règne glorieux*.

Vous le voyez, c'est quelque chose de pareil au Messie des Juifs.

Les jours de réunion, et nous avons dit que les réunions

avaient lieu dans cette grande maison aux volets fermés, leur Christ, fils de Pierre III, et dieu comme Pierre III, se tenait assis sur un trône, ayant près de lui sa mère, la vierge Marie.

Ils entraient et se prosternaient devant le Christ.

Puis la Vierge se levait et leur faisait un discours, leur recommandant d'être purs et attachés à leur culte.

Ensuite commençait le festin, qui consistait exclusivement en fruits, légumes et laitage.

La viande, le poisson, tout animal ayant vécu, enfin, leur sont absolument défendus.

Parfois, cependant, et dans certains cas hygiéniques, on pouvait manger du poisson, mais cru, pour ne pas allumer le sang.

Après le festin commençait le *strady*, dérivé du verbe *stradate*, qui signifie *souffrir le martyre*.

Le mot strady est un vieux mot oublié, et dont les savants se souviennent seuls.

Le strady était une danse lente et calme d'abord, qui, pareille à celle des derviches tourneurs, ou plutôt tournants, devenait peu à peu frénétique, et enveloppait le trône du Christ et de sa mère de cercles toujours plus rapides. Cette danse finissait d'habitude par l'évanouissement du danseur, qui trouvait à l'accomplir dans toutes ses périodes un plaisir mêlé d'angoisses inouïes, — le tout à la plus grande gloire de Dieu. De là le mot *strady*.

Au milieu des danses se faisaient les opérations.

Paul Ier eut connaissance de cette secte, et voulut voir le Christ.

Il appela chez lui le mougik qui jouait le rôle de Jésus.

Il vit un fanatique, croyant lui-même à son extraction divine, et convaincu de son droit, non-seulement à la couronne céleste, mais encore à celle de toutes les Russies.

Paul exila le Christ et Marie en Sibérie, et saint Jean-Baptiste dans le gouvernement d'Olonetz.

Comme le Christ et Marie, dévorés par cette effroyable distance, qui rend si rarement ce qu'elle a pris, ne reparurent jamais, les scopsi les crurent montés au ciel, et ils attendent leur retour.

Quant à saint Jean-Baptiste, ses adeptes eurent la satisfaction de ne pas le perdre de vue, le gouvernement d'Olonetz étant voisin de celui de Saint-Pétersbourg.

Il mourut, et fut enterré dans le gouvernement d'Olonetz, où est sa tombe.

Les sectaires viennent en pèlerinage à cette tombe, et emportent, en s'en allant, des morceaux de pierre du tombeau, ou des portions de la terre qui l'entoure. Ils réduisent en poudre cette terre ou cette poussière, et la prennent délayée dans de l'eau lorsqu'ils sont malades.

On ne remarque point qu'il en meure un plus grand nombre que des orthodoxes traités par les médecins de la localité.

Le tombeau étant lieu sacré, les opérations s'y font pendant la nuit.

Cette secte, que la justice poursuit, est très-riche. La justice, en Russie, est comme Atalante : elle s'arrête quand on lui jette des pommes d'or.

Presque tous les *meniaty* sont scopsi. — On appelle les changeurs meniaty, du mot *meniate*, qui veut dire changer.

Ces meniaty accaparent tout l'or et tout l'argent du royaume ; de là vient la rareté de ces deux métaux. Comme leur religion leur défend tout excès de table, comme leur situation leur défend l'amour, ils vivent sans faire aucune dépense, et, exempts de toute passion, amassent presque toujours des fortunes colossales.

Ils agissent ainsi non-seulement par amour du gain,

mais encore pour avoir tout l'argent *le jour où viendra le règne glorieux*, c'est-à-dire le jour où la sainte Famille redescendra sur la terre.

Le scopetz — singulier du scopsi — a en horreur l'*étranger;* mais il a peut-être encore dans une horreur plus grande ses compatriotes orthodoxes.

Tout ce qui est touché par un étranger s'appelle *pogonai,* c'est-à-dire souillé.

Nous avons dit que les raskolnitz se divisaient en plusieurs branches, nous aurions dû dire dans les branches les plus opposées.

Au nombre des sectes qui font un contraste complet avec les scopsi, est la secte de Tatarinof.

Tatarinof était un conseiller d'État, ayant le rang de général de brigade. Il était le chef de cette secte.

Une prophétesse réunissait les adeptes chez elle, et se faisait appeler Mère du Christ.

Après plusieurs initiations, on était reçu en faisant deux serments : celui de ne jamais rien révéler, et celui de rester toujours garçon.

Les femmes, de leur côté, juraient de ne jamais se marier, ou, si elles y étaient forcées par leurs parents, de rester affiliées à la secte.

Après la réception, on éteignait les lumières et l'on se prenait au hasard.

Voici comment la chose fut révélée.

Un jeune homme, nommée Aprilef, dont le frère était ministre en second, se maria malgré le serment fait à l'association.

Paulof, autre initié fanatique, dont la mère avait fait deux fois le voyage de Jérusalem à pied et en mendiant, quoique femme d'un colonel, se cacha un soir derrière la porte de la chambre nuptiale et frappa Aprilef d'un coup de poignard en disant :

— C'est moi!...

Aprilef tomba roide mort.

Paulof n'avait pas même essayé de fuir.

Arrêté, enfermé dans la forteresse, Paulof fut soumis à l'ancienne question des brodequins, et condamné à mort.

Un vieillard qui était depuis cinquante-cinq ans dans la forteresse, — cela se passait en 1812, je crois, — dit à l'un de mes amis que c'était la seconde fois seulement dans l'espace d'un demi-siècle qu'il avait vu appliquer la torture. La première fois, c'était à Mirovitch, qui avait voulu enlever le jeune Ivan.

Nous vous raconterons cette histoire en allant à Schlusselbourg.

Paulof n'eut pas la force de supporter la question.

Il avoua tout, dénonça la société, qui fut dispersée dans différents couvents.

Tatarinof et la prophétesse disparurent.

En Russie, comme à Venise, on disparaissait.

L'empereur Alexandre II a déclaré que, sous son règne, il n'en serait pas ainsi, et que tout coupable, quel qu'il fût, serait jugé publiquement.

Tatarinof avait deux filles qu'il avait forcées d'entrer dans la société, les livrant ainsi à ce luxurieux communisme.

Ne vous semble-t-il pas que je vous raconte un épisode des bacchanales antiques, que je soulève un coin du voile qui couvrait les mystères de la Bonne Déesse?

Voyez plutôt, nous empruntons une page à Michelet :

« Un Titus Sempronius Rutilus avait proposé à son beau-fils, dont il était tuteur, de l'initier aux mystères des bacchanales, qui, de l'Étrurie et de la Campanie, avaient passé dans Rome. Le jeune homme en ayant parlé à une courtisane qui l'aimait, celle-ci parut frappée de terreur, et lui dit qu'apparemment sa belle-mère et son beau-père crai-

gnaient de lui rendre compte, et voulaient se défaire de lui. Il se réfugia chez une de ses tantes, et fit tout savoir au consul. La courtisane, interrogée, nia d'abord, craignant la vengeance des initiés; puis elle avoua. Ces bacchanales étaient un culte frénétique de la vie et de la mort, parmi les rites duquel prenaient place la prostitution et le meurtre. Ceux qui refusaient l'infamie étaient saisis par une machine et lancés dans des caveaux profonds. Hommes et femmes se mêlaient au hasard dans les ténèbres, puis couraient en furieux au Tibre, y plongeaient des torches ardentes qui flambaient en sortant des eaux, symbole de l'impuissance de la mort contre la lumière inextinguible de la vie universelle.

» L'enquête fit bientôt connaître que, dans la seule ville de Rome, sept mille personnes avaient trempé dans ces horreurs. On mit partout des gardes; la nuit, on fit des perquisitions; une foule de femmes qui se trouvaient parmi les coupables furent livrées à leurs parents pour être exécutées dans leurs maisons. De Rome, la terreur s'étendit dans l'Italie : les consuls poursuivirent les informations de ville en ville. »

Eh bien, ces sectes, au lieu de s'éteindre, font tous les jours de nouveaux prosélytes en Russie.

A Moscou, nous reviendrons sur ces raskolniks, qui, nous le répétons, font dans la population totale de toutes les Russies un chiffre de onze millions.

XX.

LES FAVORIS DE PAUL Ier

Nous vous avons dit, en passant, deux mots du palais Rouge, aujourd'hui peint en jaune, et de cette ancienne résidence impériale, devenue École du génie.

Il se dresse à l'extrémité du jardin d'Été, de l'autre côté de la Fontanka, dont il est séparé par un pont.

C'est Paul Ier qui le fit bâtir, ainsi que la caserne du fameux régiment de Paulovsky, où l'on ne pouvait entrer qu'avec le nez retroussé, parce que c'était le régiment de l'empereur, et que l'empereur avait le nez retroussé.

Un souterrain communiquait du palais à la caserne.

Il fut peint en rouge, en mémoire d'un caprice qu'avait eu la maîtresse de Paul de porter des gants rouges.

Cette maîtresse se nommait Anna Lapoukine.

Elle était de la famille de cette malheureuse Eudoxie Lapoukine, première femme de Pierre le Grand, mère d'Alexis, qui vit son fils saigné aux quatre membres, son amant empalé et son frère écartelé; sans compter un autre frère dont Pierre fit scier le tombeau, ne pouvant lui scier le cou.

Paul était fou de sa maîtresse. Le père de celle-ci, général du sénat, — c'est-à-dire ministre de la justice, — eut un désir que n'avaient pas eu les Narychkine, quoique la famille Narychkine, comme la famille Lapoukine, eût eu une impératrice : il eut l'envie d'être comte.

Un jour, poussée par son père, Anna demanda pour lui cette faveur à Paul Ier.

— Bon! lui dit celui-ci, je vous vois venir : vous voulez être comtesse ; eh bien, vous serez princesse, ma belle!

Et, le lendemain, 18 janvier 1799, les Lapoukine étaient princes.

Paul Ier avait de ces sortes de fantaisies, et s'amusait parfois à faire escalader toute l'échelle sociale, civile ou militaire, à quelque privilégié de son caprice, en moins de temps qu'il n'en eût fallu pour en dresser et en signer les brevets.

Un jour, il se promenait en calèche découverte; il voit passer un enseigne dont le visage lui plaît.

Il arrête sa voiture et fait signe à l'enseigne de s'approcher.

Qu'il fût en colère ou joyeux, la figure de Paul avait toujours une expression terrible.

L'enseigne s'approche tout tremblant.

— Qui es-tu, poussière ? lui demanda Paul.

Paul disait *poussière* à ses inférieurs, de quelque rang qu'ils fussent. Tout n'est-il pas poussière pour les souverains qui peuvent tout?

La poussière répondit :

— Je suis humble enseigne dans un régiment de Votre Majesté.

— Tu m'ens, répond l'empereur, tu es sous-lieutenant; monte ici!

Et il désigna au jeune homme le siége de derrière de sa voiture, dont il fit descendre le valet.

Le jeune homme monta, la voiture repartit.

Au bout de vingt pas, l'empereur se retourne.

— Qu'es-tu? demande-t-il au jeune homme.

— Sous-lieutenant, sire, grâce aux bontés de Votre Majesté.

— Tu mens, tu es lieutenant.

Au bout de vingt autres pas, l'empereur se retourne pour la seconde fois.

— Qu'es-tu? demande-t-il encore.

— Lieutenant.

— Tu mens, tu es capitaine.

En arrivant au palais, l'enseigne était général.

Si le palais Rouge eût été situé cent pas plus loin, l'enseigne y arrivait feld-maréchal.

Paul avait de ces étranges attachements; le général Kapiof en fut un exemple.

Kapiof était petit page près de Paul lorsque Paul monta au trône, et passa de son exil de Gatchina à la toute-puissance.

Ce petit page était pauvre, mais petillant d'esprit.

Les gros yeux de Paul, qui ne lui avaient pas fait peur lorsque Paul était grand-duc, ne lui firent pas plus peur lorsqu'il fut empereur de toutes les Russies.

Paul étouffait toujours : lorsqu'il était seul dans sa chambre, il se promenait à grands pas en long et en large, puis allait à la fenêtre, l'ouvrait lui-même, respirait une large bouffée d'air, refermait la croisée, allait à sa table, prenait une prise de tabac à la manière du grand Frédéric, — Paul Ier, comme Pierre III, était fanatique du roi de Prusse, — refermait sa tabatière, la posait sur la table, se promenait de nouveau, étouffait plus que jamais, allait encore à la fenêtre, l'ouvrait, respirait, la refermait pour la dixième fois, reprenait sa prise, et recommençait incessamment le même manége.

Cette tabatière était sa tabatière favorite. Sans un ordre de l'empereur, nul ne l'osait toucher. Celui qui l'eût touchée eût été foudroyé, ni plus ni moins, et même plus sûrement que s'il eut mis la main sur l'arche sainte.

Kapiof fit un jour, avec ses camarades, le pari, — non pas

de toucher à la tabatière sainte, ce n'eût été qu'un crime de lèse-tabatière, — mais d'y prendre une prise, ce qui était un crime de lèse-majesté.

La chose parut si impossible, que l'on paria double contre simple, comme on fait dans les courses de chevaux où certains coureurs sont à peu près sûrs de gagner.

Kapiof aussi ne pouvait manquer de gagner, — Dieu savait quoi !

Mais Kapiof comptait sur sa bonne étoile : plus d'une fois déjà ses facéties avaient fait rire l'empereur, et l'empereur ne riait pas souvent.

Un autre serait entré pendant que Paul avait le dos tourné, un autre eût ouvert la tabatière le plus doucement possible.

Kapiof entra tandis que l'empereur marchait de la fenêtre à la porte; il fit en entrant crier la porte, crier ses bottes, crier le parquet; il alla à la tabatière, et l'ouvrit avec ce bruit qui, cinquante ans plus tard, devait concourir si puissamment au succès de *l'Auberge des Adrets;* il y plongea insolemment les deux doigts, y prit une prise copieuse, et, malgré les recommandations de la civilité puérile et honnête, l'aspira bruyamment.

L'empereur le regardait faire, stupéfait de son audace.

— Que fais-tu là, petit drôle? lui dit-il enfin.

— Votre Majesté le voit, je prends une prise.

— Et pourquoi prends-tu une prise?

— Parce que je suis de garde près de Votre Majesté depuis hier au soir, que j'ai veillé toute la nuit, comme c'était mon devoir, sans fermer l'œil; que j'ai senti que je m'endormais, et que, préférant être puni pour une inconvenance que pour une infraction à mes devoirs, j'ai pris une prise afin de me réveiller.

— Eh bien, dit Paul en riant, puisque tu as pris le tabac, coquin, prends la tabatière avec.

La tabatière était garnie de diamants, et valait vingt mille roubles.

Kapiof vendit la tabatière, et la but et la mangea. Il en eut pour un an. Pendant un an, les pages de Sa Majesté firent bombance.

Le dernier kopek disparu, Kapiof proposa un autre pari.

C'était de tirer, pendant le dîner, la queue de l'empereur, si fort, que l'empereur en pousserait un cri.

Le pari fut tenu.

Tirer la queue d'un homme qui faisait descendre les femmes de leur voiture dans la boue quand il passait, et qui envoyait un régiment tout entier en Sibérie parce que ce régiment avait mal manœuvré, c'était une entreprise insensée.

Aussi Kapiof prépara-t-il ses batteries d'avance.

On portait à cette époque des queues à la Frédéric le Grand, comme on portait des tabatières à la Frédéric le Grand, des bottes à la Frédéric le Grand, des chapeaux à la Frédéric le Grand. Les pages portaient, comme l'empereur, des queues à la Frédéric le Grand; cette queue devait tomber régulièrement entre les deux épaules.

Deux ou trois fois Kapiof porta devant l'empereur sa queue de travers.

La première fois, l'empereur gronda; la deuxième fois, il le mit aux arrêts dans sa chambre; la troisième, il l'envoya à la forteresse.

Sorti de la forteresse, Kapiof reprit son service au palais; ce service l'appelait, au moment du dîner, à se tenir debout derrière la chaise de Paul.

Tout à coup, au beau milieu du dîner, Kapiof prend la queue de Sa Majesté comme il aurait fait d'un cordon de sonnette, et la tire si vigoureusement, que l'empereur jette un cri.

— Plaît-il? dit Kapiof.

— Que fais-tu à ma queue, coquin?

— Elle était de travers, sire; je la remets droite.

— Tu pouvais bien la remettre droite, drôle, sans tirer si fort.

Et Kapiof en fut quitte pour cette mercuriale, bien innocente, qui rappelait la claque donnée sur le derrière de Turenne.

Au milieu de tout cela, Kapiof faisait son chemin et il occupait déjà un grade supérieur, lorsqu'il s'avisa un beau jour, probablement à la suite d'un pari, de se promener devant le palais avec des bottes à la Frédéric le Grand, un chapeau à la Frédéric le Grand, un habit à la Frédéric le Grand, une queue à la Frédéric le Grand, et une canne à la Frédéric le Grand, le tout tellement exagéré et en même temps tellement copié sur le costume de l'empereur, que Kapiof était devenu la caricature de l'empereur.

L'empereur sortit, et la première personne qu'il rencontra fut Kapiof.

Cette fois, l'insulte était trop grave, Kapiof fut dégradé. Or, il arriva que, comme soldat, il monta la garde devant le palais entre huit et dix heures du matin.

A neuf heures du matin, le grand maître de police, nommé Schioulok, dont le père avait épousé sa cuisinière, passe devant lui pour aller rendre compte à l'empereur de ce qui s'était passé pendant la nuit.

Schioulok veut dire, en russe, *bas de coton*.

— Eh! lui dit Kapiof, ton père était un bas de coton et a épousé un torchon; explique-moi maintenant comment un bas de coton et un torchon ont pu faire un oison.

Le maître de police, furieux, monte chez l'empereur, et lui raconte ce qui vient de se passer, en demandant justice contre la sentinelle insolente.

L'empereur ordonne que la sentinelle soit amenée devant lui et reconnaît Kapiof.

Au lieu d'être puni, Kapiof rentra en grâce, continua son chemin militaire, et arriva au grade de général.

Le général Kapiof était à la forteresse pour un méfait du genre de ceux que nous venons de raconter, lorsque parut l'oukase de Paul Ier ordonnant à toute voiture de s'arrêter quand il passait, et à tout individu ayant l'honneur de le rencontrer, de descendre de cette voiture, et, quelque temps qu'il fit, de s'agenouiller si c'était un homme, de faire la révérence si c'était une femme.

La veille du jour où il devait sortir de la forteresse, Kapiof, qui, à force d'y rendre des visites, était là comme chez lui, fit acheter quatre ou cinq oies, deux ou trois dindons et cinq ou six canards; puis, le lendemain, il fit entrer toute cette volaille dans une voiture, et y entra derrière elle.

Kapiof connaissait les habitudes de Paul mieux que les siennes; en sa qualité d'admirateur de la discipline, Paul Ier était régulier comme un Allemand.

L'ex-prisonnier s'arrangea de manière que sa voiture croisât celle de Paul.

A la vue de la voiture de l'empereur, le cocher de Kapiof s'arrêta, et Kapiof, entouré de ses oies, de ses canards et de ses dindons, qu'il avait fait descendre en même temps que lui, se mit à genoux.

— Qu'est-ce que tout cela? fit demander l'empereur Paul, étonné du singulier spectacle qui frappait ses yeux.

— C'est le général Kapiof et sa maison qui sortent de la forteresse, lui répondit-on.

— Ah! ils sortent de la forteresse, répondit Paul; eh bien, qu'ils y retournent.

Et le général Kapiof et sa maison retournèrent à la forteresse.

Mais l'empereur ne pouvait se passer de Kapiof, dont l'éternelle fantaisie le distrayait.

En échange, il détestait les gens moroses. Il exila le fameux Diebitsch, qui n'avait alors que seize ans, « parce que, dit l'oukase, son visage était si laid, qu'il donnait de la mélancolie aux soldats. »

Diebitsch devint plus tard le favori d'Alexandre, fut blessé à Austerlitz, se distingua à Eylau et à Friedland, donna, en 1814, le conseil de marcher sur Paris, accomplit, dans la guerre contre les Turcs, en 1828, le passage du Balkan, — d'où il reçut le surnom de Zabalkanski, — fut nommé feld-maréchal, commanda l'armée russe dans la guerre de Pologne de 1831, vainquit à Ostrolenka, puis fut battu par les Polonais, et, peu de temps après cette défaite, mourut d'une de ces morts mystérieuses qui laissent l'histoire flotter entre le suicide, l'apoplexie, le choléra ou l'empoisonnement.

Quoique chef de l'Église grecque, l'empereur Paul, voyant, par l'abolition des ordres en France, la religion de Malte tombée en désuétude, s'était fait, de son autorité privée, maître de l'ordre, et était très-fier de sa maîtrise; fonction qui ne peut, d'après les statuts, être remplie que par un catholique, apostolique et romain.

Mais Paul n'y regardait pas de si près, et, dans la plupart de ses portraits, il est représenté avec l'étoile aux quatre rayons.

Bientôt il lui passa une autre idée par l'esprit. Il eut la fantaisie, l'ordre de Malte étant un ordre religieux, de dire la messe comme grand maître de l'ordre. On lui fit observer que les prêtres catholiques gardaient le célibat : ce à quoi il répondit que c'était un obstacle tant que l'ordre de Malte était resté un ordre catholique romain; mais que, du moment qu'il était devenu un ordre russe, les prêtres grecs se mariant, son mariage à lui ne devait point être une difficulté.

Puis il se mit à s'exercer au chant d'Église, et fixa d'a-

vance le jour pour cette grande solennité où il officierait avec la double qualité de chef de la religion orthodoxe et de grand maître de Malte.

La terreur fut grande dans tout le clergé russe : un sacrilége commis par l'empereur lui-même dans le pays le plus religieux de la terre, c'était chose grave.

Enfin, l'archimandrite de Troïtza, l'illustre Platon, consulté là-dessus, eut une idée. Il fit tout exprès le voyage de Saint-Pétersbourg, et vint dire à Paul, qui avait pour lui une grande considération :

— Sire, vous ne pouvez dire la messe.

— Et pourquoi cela, répondit Paul, puisque les prêtres grecs se marient?

— Oui; mais ils ne peuvent se marier qu'une fois, et Votre Majesté est mariée deux fois.

— C'est juste, répondit Paul.

Et il renonça à sa fantaisie de dire la messe.

Comme tzarévitch, il avait voyagé en France sous le nom de comte du Nord.

Arrivé à Versailles, il voulait assister au lever du roi; mais, quelque instance qui lui fût faite, il se rangea parmi les simples gentilshommes.

Louis XVI, prévenu, alla à lui, lui prit la main, en lui demandant pourquoi il s'était soustrait aux honneurs qui lui étaient dus.

— Sire, répondit le tzarévitch, j'ai voulu avoir un instant le bonheur de me croire un de vos sujets.

Jeune homme, et pendant son exil à Gatchina, il était très-hospitalier, et, quoique Catherine ne lui donnât que le strict nécessaire, de peur qu'il ne se servît de son argent pour tramer quelque conspiration, il faisait admirablement les honneurs du château à ceux qui venaient l'y visiter; et, après s'être occupé des maîtres, il montait jusque dans

les mansardes pour voir si les domestiques étaient bien traités.

La révolution française l'avait exaspéré ; quiconque la lui rappelait par un fait, par une comparaison, une citation, un mot, tombait à l'instant même en disgrâce.

Il revenait de Gatchina dans un drojky à deux places, accompagné d'un de ses favoris, et suivi d'une voiture où étaient son intendant et deux secrétaires.

On traversait une forêt magnifique, disparue depuis, comme disparaissent, les unes après les autres, toutes les forêts russes.

— Voyez donc quels magnifiques sapins ! dit Paul à son favori.

— Oui, répond celui-ci : ce sont les *représentants* des siècles passés.

— Les représentants ! s'écrie Paul, voilà un mot qui sent la révolution française. Montez dans l'autre voiture, monsieur.

Et Paul fit descendre son favori de sa voiture, et le fit monter dans celle de ses secrétaires.

Le favori resta en disgrâce pendant toute la vie de Paul pour avoir voulu faire de la poésie historique à propos d'un bois de sapins.

Nous avons déjà, en parlant de Souvorof, raconté comment celui-ci avait été reçu par l'empereur Paul à son retour d'Italie ; citons deux anecdoctes qui précédèrent son départ.

Le vieux guerrier était en disgrâce dans le gouvernement de Novgorod, lorsque Paul, voulant lui donner le commandement de l'armée d'Italie, l'envoya chercher par deux de ses généraux aides de camp.

C'était au cœur de l'hiver, il faisait vingt degrés de froid.

Souvorof, sans pelisse, habillé de son *kitil*, — surtout en toile blanche, — monta dans la voiture de ces généraux,

qui, n'osant pas endosser leur pelisse en présence d'un supérieur, firent, en simple uniforme, un trajet de plus de cent verstes, et faillirent mourir de froid; d'autant plus que le vieux Souvorof, insensible à tout, se plaignait, au contraire, de la chaleur, et ouvrait de temps en temps les portières de la voiture.

L'empereur attendait Souvorof, auquel il comptait faire grande réception sur son trône, entouré de ses ministres et des ambassadeurs des cours étrangères.

Il apprend alors dans quel costume Souvorov compte se présenter à lui, sous le prétexte spécieux qu'il est en retraite.

Aussitôt il envoie un aide de camp lui annoncer que non-seulement il n'est plus en retraite, mais encore qu'il est nommé *feld-maréchal*. Souvorof ordonne alors de retourner à sa maison de Saint-Pétersbourg, et revêt l'uniforme de feld-maréchal, qu'il avait fait faire d'avance; puis il remonte en voiture et se rend au palais.

Mais, en entrant dans la salle du trône, Souvorof fait comme si le pied lui manquait, tombe sur ses mains, et continue à s'avancer vers le trône, mais en rampant.

— Que faites-vous, feld-maréchal? lui dit Paul, furieux de cette facétie.

— Que voulez-vous, sire! lui répond Souvorof, je suis habitué à la terre ferme des champs de bataille, et le parquet de vos palais, à vous autres empereurs et impératrices, est si glissant, que ce n'est qu'en rampant que l'on peut y faire son chemin.

Et il continua de ramper jusqu'au dernier degré du trône.

Là, il se releva.

— Maintenant, dit-il, sire, j'attends vos ordres.

Paul lui tendit la main, et le confirma dans son grade de feld-maréchal, lui annonçant qu'un grand conseil serait te-

nu devant lui par les généraux russes pour arrêter le plan de la campagne d'Italie.

Le jour du conseil arrivé, Souvorof s'y rend en grand costume cette fois, et, sans vouloir dire une seule parole, écoute les propositions faites par ses collègues, et qui consistaient surtout dans la marche à suivre à travers le Tyrol, et ensuite dans les plaines lombardes.

Seulement, à certains moments, Souvorof faisait des bonds à rendre jaloux un clown ; dans d'autres, il tirait ses bottes et relevait son pantalon ; dans d'autres, enfin, il criait :

— A moi ! j'enfonce ! j'enfonce ! j'enfonce !

Ce fut tout ce que l'on put tirer de lui pendant tout le temps que dura le conseil.

Le conseil terminé, l'empereur, qui pensait bien, habitué qu'il était aux excentricités de Souvorof, que celui-ci avait eu une raison pour agir ainsi, congédia ses généraux et retint Souvorof.

— Et maintenant, vieux paillasse, lui dit-il en riant, explique-moi ce que tu voulais dire en faisant tes sauts de chamois, en relevant ton pantalon et en criant : « A moi ! j'enfonce ! j'enfonce ! j'enfonce ! »

— Sire, répondit Souvorof, le conseil était composé de généraux qui n'ont aucune notion de la topographie de l'Italie. Je suivais la route qu'ils traçaient à mon armée. Quand je sautais comme un chamois, c'est qu'ils me faisaient passer par-dessus des montagnes où des chamois seuls peuvent passer. Quand je relevais mon pantalon, c'est que nous étions en train de traverser des rivières où, après avoir eu de l'eau jusqu'aux genoux, j'allais en avoir par-dessus la tête. Enfin, quand je criais : « A moi ! j'enfonce ! j'enfonce ! j'enfonce ! » c'est que l'on conduisait, moi et mon artillerie, dans des marais où je jetterai bien d'autres cris, si j'ai le malheur de m'y aventurer jamais.

Paul se mit à rire, et lui dit :

— Que vous importe l'avis de ces imbéciles? Je vous donne tout pouvoir.

— Oh! dans ce cas-là, dit Souvorof, j'accepte.

— Seulement, vous me promettez d'oublier l'injustice qui vous a été faite?

— Oui, à la condition que vous me permettrez de réparer une injustice non moins grande, faite à un autre.

— Quel est cet autre?

— Peu vous importe! puisque c'est à moi, et non à vous, de rendre justice.

— Fais donc à ta fantaisie, vieil entêté! encore une fois, je te donne tout pouvoir.

Souvorof prit congé de Paul, rentra chez lui, et envoya chercher un vieil officier tombé en disgrâce depuis quatre ans, et qui, comme partisan, s'était fait une énorme réputation.

L'officier arriva.

Souvorof, en signe de suprême satisfaction, se mit à imiter par trois fois le chant du coq.

Au troisième cocorico, il s'interrompit, et avec emphase débita les vers suivants, qu'il venait d'improviser, et qui rappelaient les différents endroits où le vieil officier s'était distingué :

Pour Bresle, la croix de Saint-George,
Et, pour Prague, une épée en or;
Pour Toulstin, Sainte-Anne à la gorge
Et rang de colonel-major.
Enfin, dernière récompense
Donnée au roi des partisans,
Fajonte cinq cents paysans
Pour ta sublime patience.

Après quoi, il embrassa le colonel-major, et le renvoya mourir tranquille, honoré, riche et heureux, chez lui.

Paul ratifia tout ce que Souvorof avait promis en son nom.

C'est que Paul était plutôt un maniaque qu'un méchant homme; mais le pouvoir aux mains d'un maniaque est une arme dangereuse.

Il avait compris cela; puis le souvenir de Pierre III, assassiné à Ropscha, le poursuivait sans cesse.

Il avait fait bâtir le palais Rouge, et, comme nous l'avons dit, avait établi une communication souterraine entre ce palais et la caserne du régiment de Paulosky, placée de l'autre côté du champ de Mars.

Dans sa chambre, il avait fait pratiquer une trappe à l'aide de laquelle, en pressant du talon un ressort, il descendait à travers le plancher.

Il se trouvait alors à l'entrée du corridor conduisant au souterrain.

Sur la façade du palais, il avait fait peindre cette inscription, qui existe encore aujourd'hui :

« A ta maison revient la bénédiction du Dieu saint pour l'éternité des jours. »

Le Seigneur ne bénit point la maison, et encore moins celui qui l'avait fait bâtir.

Celui qui l'avait fait bâtir fut assassiné.

La maison resta longtemps déserte.

Voici comment, en 1818, ce palais apparaissait à Pouschkine :

Lorsque la lune éteint au fond du fleuve sombre
Sa nocturne clarté, pâle flambeau des cieux,
Quand tout repose et dort, il est un point dans l'ombre
Où le poëte arrête un regard soucieux.

C'est sur toi, noir palais où nul feu ne s'allume,
Sépulcre menaçant dans l'ombre enseveli,
Qui nous apparaît triste et noyé dans la brume,
Mais noyé plus encor dans les flots de l'oubli.

Voyons ce qui s'y passait pendant la nuit du 23 mars 1801.

FIN DU TOME PREMIER

UNIV. C[illegible]

JAN 4 1913

TABLE

Explications préléminaires. 1
I. — La famille Kouchelef. 9
II. — La caravane. 27
III. — Un spirite 44
IV. — Deux minutes de réflexion. 65
V. — De Paris à Cologne, train express. 74
VI. — Berlin. — Stettin. 93
VII. — En mer. 110
VIII. — Les Romanof. 126
IX. — La révolte des strélitz. 142
X. — La femme du traban. 156
XI. — Pierre Ier et Charles XII 170
XII. — Tzar et tzarine. 183
XIII. — A bord du *Cockerill* 206
XIV. — Premier coup d'œil sur Pétersbourg. 216
XV. — La maison Bezborodko. 230
XVI. — Ponts et statues. 239
XVII. — Chasses à l'ours 232
XVIII. — Histoires locales. 265
XIX. — Les scopsi 277
XX. — Les favoris de Paul Ier. 290

FIN DE LA TABLE

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.